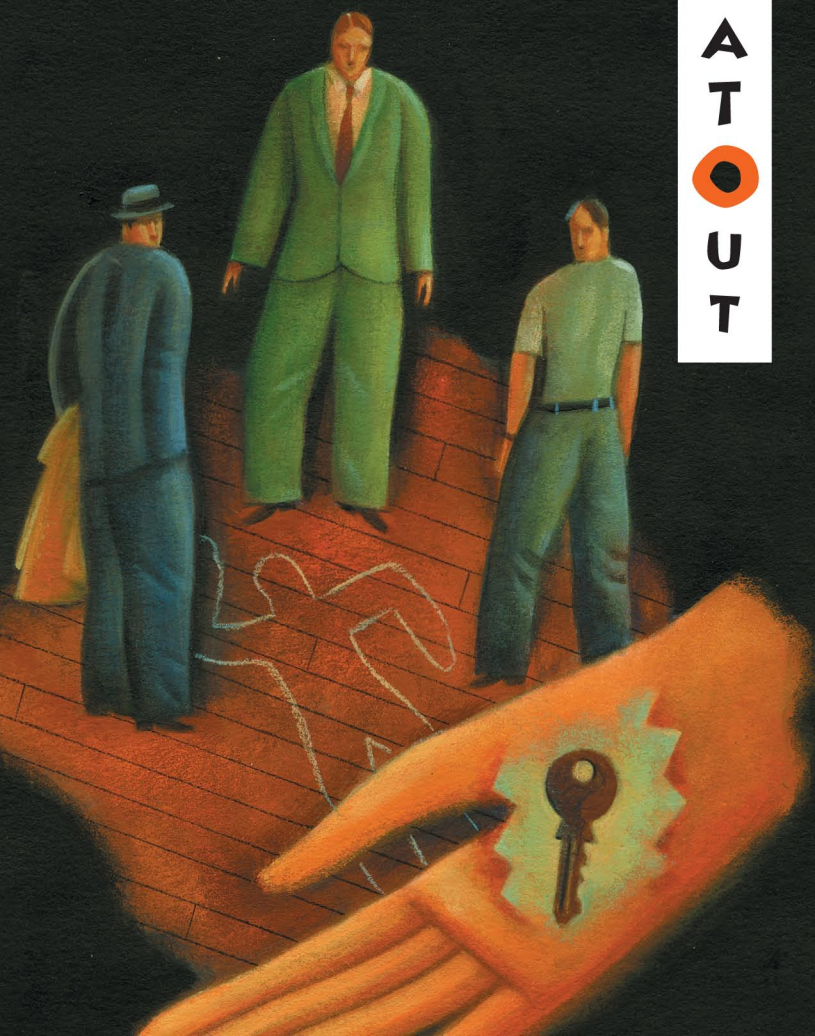


NORAH McCLINTOCK

FAUSSE IDENTITÉ

A
T
O
U
T



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

McClintock, Norah

[Mistaken identity. Français]

Fausse identité

(Collection Atout ; 25. Policier)

Traduction de : Mistaken identity

Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 978-2-89428-930-3

I. Vivier, Claudine. II. Titre. III. Titre : Mistaken identity.
Français. IV. Collection : Atout ; 25. V. Collection : Atout. Policier.

PS8575 C62M514 2006

jC813'.54

C2006-940963-3

PS9575 C62M514 2006

PS9575.C62M514 2006

Les Éditions Hurtubise bénéficient de l'aide d'une subvention
à la traduction du Conseil des Arts du Canada.

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des
institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada ;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme
d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) ;
- Société de développement des entreprises culturelles au
Québec (SODEC) ;
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de
crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Maquette de couverture : fig. communication graphique

Illustration de la couverture : Luc Melanson

Traduction de Mistaken Identity

Copyright © 1995 de Norah McClintock

Édition originale publiée au Canada par Scholastic Canada Ltd

Copyright © 1998, 2007, Éditions Hurtubise HMH Itée

ISBN 978-2-89428-930-3

Dépôt légal/2^e trimestre 2007

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Diffusion-distribution au Canada : Diffusion-distribution en Europe :

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

Téléphone : 514 523-1523

Télocopieur : 514 523-9969

www.distributionhnh.com

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

Réimprimé au Canada, en octobre 2010,
sur les presses de l'Imprimerie Gauvin, Gatineau, Québec
www.editionshurtubise.com

NORAH McCLINTOCK

FAUSSE IDENTITÉ

*Traduit de l'anglais par
Claudine Vivier*



Et après tout, qu'est-ce qu'un mensonge ?

La vérité sous le masque...

Lord Byron

Norah McClintock mène une vie bien remplie, à Toronto, entre son travail d'éditrice pour le journal d'un organisme de bienfaisance et ses activités familiales, en particulier avec ses deux filles. Et puis il y a l'écriture ! « J'aime écrire, dit-elle, parce que j'adore lire. » Ce sont deux enseignants qui lui ont communiqué, alors qu'elle était encore toute jeune, cette passion pour l'écriture et la lecture.

Norah est née à Montréal, Québec. Elle est diplômée en histoire de l'Université McGill.

Fausse identité (Mistaken Identity), sur la liste des bestsellers, a reçu un accueil enthousiaste de la critique. En 1996, le Prix Arthur Ellis lui a été décerné. Ce prix récompense le meilleur roman policier pour la jeunesse. Arthur Ellis est le pseudonyme du dernier bourreau canadien !

Claudine Vivier est traductrice professionnelle depuis 1985. Déjà finaliste pour le très prisé prix du Gouverneur général dans le domaine de la traduction d'essais, elle aborde maintenant avec beaucoup d'élégance la traduction de fiction. Claudine fait aussi des révisions de textes pour des éditeurs et divers organismes.

1

BIRKS FALLS

8 mai

Mitch Dugan froissa le journal du matin en une boule serrée qu'il expédia dans la poubelle de la cuisine. Il empoigna la boîte à œufs.

— As-tu perdu la tête ? Ne vois-tu pas le genre de problème qu'une chose comme ça peut causer ?

Il cassa un œuf sur le rebord de la poêle en fonte si brutalement que la coquille se brisa en mille morceaux qui s'éparpillèrent sur le comptoir et dans la poêle.

— Bon sang ! grogna-t-il, en attrapant un chiffon sous l'évier pour nettoyer les dégâts.

Zanny le regardait, consternée. Pourquoi se mettait-il dans cet état ?

— Mais ce n'est pas comme si j'avais fait quelque chose d'illégal, se défendit-elle. C'était juste une *petite* manif.

— Une *petite* manif ?

Son père cassa un autre œuf dans la poêle, avec précaution cette fois.

— Sais-tu à qui tu ressembles quand tu dis ça ? On jurerait entendre ton amie Lily.

Zanny tressaillit en entendant ce nom. Une vague de tristesse la submergea.

— De la part de Lily, un coup pareil ne m'aurait pas étonné. Mais j'aurais cru que toi, tu avais plus de bon sens.

— Mais je n'ai rien fait, protesta Zanny. Rien que défendre mes idées. Tu ne trouves pas ça grave, toi ? Si les gens continuent à faire ce qu'ils font, à polluer comme ça...

Son père secoua la tête avec impatience.

— Tu ne m'écoutes pas, Zanny. Tu n'écoutes pas ce que je dis. Je n'ai rien contre le fait que tu défendes tes idées et que tu veuilles protéger l'environnement. C'est avec des coups d'éclat comme ça que je ne suis pas d'accord ! Si tu veux plaider ta cause, trouve un

meilleur moyen. Ce n'est pas en organisant des manifestations, en bloquant la circulation, en te retrouvant avec ta photo dans les journaux...

— Mais c'était une manif pacifique. Et tout à fait légale. Il y avait des policiers, mais ils n'ont arrêté personne. Ils étaient là pour s'occuper de la circulation. Je n'ai rien fait de mal.

Elle avait l'impression de rabâcher encore et encore le même refrain. Depuis ce matin qu'elle lui répétait la même chose.

Son père lui jeta un regard sévère. Elle était sûre qu'il allait recommencer à crier. Mais non. Il secoua la tête et soupira.

— Je ne veux plus te voir participer à une quelconque manifestation, d'accord ? Plus de photos dans le journal.

Il éteignit le gaz sous les œufs brouillés.

— Tu es sûre que tu n'en veux pas ?

Zanny fronça le nez. Son père avait toujours eu un faible pour les petits déjeuners consistants. Plus jeune, elle l'accompagnait. Mais depuis quelque temps, l'odeur de la nourriture si tôt le matin lui soulevait le cœur. Elle ne

pouvait avaler qu'une tasse de thé sucré et une tranche de pain grillé.

Son père se laissa tomber sur une chaise et tendit la main vers la bouteille de ketchup. Zanny se plongea dans la contemplation de sa tasse de thé. Du ketchup sur des œufs ! Toute sa vie elle avait vu son père mettre du ketchup sur ses œufs, et toute sa vie elle avait eu envie de regarder ailleurs. Cela lui faisait penser à de la chair sanguinolente.

— Je veux que tu me donnes ta parole, dit son père. Promets-le-moi. Plus de manifestations.

Zanny fixa la surface sombre de son thé et les deux yeux noirs qui s'y reflétaient. Elle avait cru qu'il avait changé. Elle avait pensé être maintenant assez grande pour qu'il mette enfin un terme à toutes ces absurdités. Mais il lui demandait une fois de plus de lui donner sa parole. Quand il avait dit « Plus de manifestations », elle s'était rappelé toutes les autres promesses qu'elle avait dû lui faire au cours des années : plus de sorties après l'école avec ses amies sans qu'il sache précisément où et avec qui elle était, et à quelle heure elle allait rentrer ;

plus de sorties avec des copines ou copains que son père n'avait pas rencontrés — ou plus exactement passés sur le gril, comme des steaks sur le barbecue ; interdiction de parler à des étrangers — entendre par là non pas des gens qu'elle ne connaissait pas, mais des gens que *lui* ne connaissait pas. Il la harcelait tellement sur ce dernier point qu'elle en aurait hurlé. Et elle s'était mise à hurler, plus d'une fois : « Je connais des centaines de personnes que tu ne connais pas. Que vas-tu faire quand je quitterai la maison pour aller à l'université ? Interroger tous les étudiants du campus ? »

— Zanny ?

Il revenait à la charge.

— Je veux que tu promettes. C'est important.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait de si terrible ?

— Tu veux aller à l'université, n'est-ce pas ?

Zanny hocha la tête. À vrai dire, elle n'en pouvait plus d'attendre. Il ne lui restait qu'une autre année pour terminer son secondaire.

— Et tu n'aimerais pas être étiquetée comme fautiveuse de troubles dans ton

dossier scolaire, pas vrai? La compétition est féroce pour entrer dans les bonnes universités. Et pour les bourses, c'est encore pire...

— Mais Papa...

— Plus de manifestations. D'accord?

Zanny poussa un soupir. Elle aurait pu continuer à discuter, mais elle savait qu'il ne céderait pas d'un pouce. Et il continuerait d'argumenter jusqu'à l'épuisement. Il avait toujours le dernier mot. Il continuerait jusqu'à ce qu'elle accepte ses arguments ou qu'elle lui mente. Elle n'aimait pas mentir, mais parfois, il ne lui laissait pas d'autre choix. Elle se souvint d'une leçon sur l'éthique, quelques mois plus tôt, dans son cours d'éducation civique. Les autres élèves s'étaient ennuyés, mais pas elle. Elle avait trouvé ça passionnant, surtout quand M. Mercer avait expliqué quelque chose qui s'appelait la restriction mentale. Quelle idée géniale! On peut dire à quelqu'un, par exemple : « Non, je ne crois pas que tu sois le pire des crétins », mais si on ajoute pour soi-même, sans le dire à haute voix, *du moins, pas tout le temps*, on ne peut pas se faire accuser de

mentir. Parce qu'en vertu du principe de la restriction mentale, on ne commet pas de mensonge quand on ne se ment pas à soi-même.

— Zanny, as-tu entendu ? Je veux que tu promettes de ne plus jamais participer à une manifestation.

— D'accord, je te le promets. Plus de manif, répondit Zanny. *En tout cas, pas aujourd'hui*, ajouta-t-elle en son for intérieur.

Son père hocha la tête et attaqua ses œufs au ketchup.

— C'est bien. Il se pencha par-dessus la table pour prendre sa main et elle se sentit soudain coupable d'avoir menti. Elle était en même temps furieuse qu'il l'ait réduite à le faire. Pourquoi ne la laissait-il pas faire ce qu'elle voulait ? Qu'avait-il à la surprotéger ainsi ?

Elle avala le reste de son thé et se leva brusquement.

— Il faut que j'y aille, dit-elle.

Il eut l'air surpris.

— Si tôt ?

— J'ai promis à Sheri que je l'aiderais pour son devoir de chimie.

Zanny enfila son blouson, attrapa son sac d'école et sortit de la maison avant qu'il ait eu le temps d'ajouter quelque chose. Ce n'est qu'après avoir parcouru la moitié de la longue allée de gravier qu'elle se détendit un peu. Elle prit une profonde inspiration, regarda autour d'elle et sentit son estomac commencer à se dénouer. Quand son père la rendait folle avec ses manies de mère poule, il lui suffisait de sortir dehors et de regarder longuement le paysage. Cela la calmait chaque fois.

15 mai

Chuck Benson fit descendre son dernier beigne glacé au sucre avec une gorgée de café — deux crèmes deux sucres — de chez King Donut. Il passa sa langue sur ses lèvres pour effacer les dernières traces de sucre et attira à lui une pile de journaux — des journaux du nord-est du pays. Il s'agissait non pas de grands quotidiens — ceux-là étaient réservés aux agents qui avaient de l'ancienneté dans la boîte — mais de feuilles de chou hebdomadaires ou semi-hebdomadaires publiées dans des trous

perdus dont personne n'avait entendu parler, à moins d'y vivre ou d'y être né. Chuck n'avait pas beaucoup d'ancienneté — pas encore. Et s'il avait l'intention d'en acquérir, ce ne serait surtout pas en moisissant ici, dans le sous-sol de la Sous-section des journaux et périodiques de la Division information du Service de renseignements de l'agence.

Chuck Benson épluchait sa pile de journaux locaux avec la précision d'une machine. Il savait exactement quoi lire — tous les articles ou rubriques contenant des noms — et quoi écarter — actualité politique, chroniques sociales (sauf le carnet mondain), articles d'opinion et éditoriaux. Il savait quoi regarder — essentiellement les photographies — et quoi ignorer — annonces publicitaires, bandes dessinées, mots croisés. Personne dans le service ne pouvait passer un journal au peigne fin aussi vite que lui. Il faut dire que personne n'était aussi ambitieux que Chuck Benson. Il allait leur montrer de quelle étoffe il était fait. Du moins, tel était son plan.

Il était arrivé à la Sous-section des journaux et périodiques en pensant bien

être promu le mois suivant à un autre poste. Quinze mois plus tard, il retrouvait chaque matin son mètre cube de journaux locaux à éplucher. Ces derniers temps, il lui était arrivé de se poser des questions, tout en mastiquant son beigne et en avalant son café — deux crèmes deux sucres — de chez King Donut : pourquoi me raconter des histoires ? se disait-il. Au rythme où vont les choses, je ne sortirai jamais d'ici. Je vais finir couvert de toiles d'araignée, mes cheveux vont blanchir, et je resterai coincé ici jusqu'à la retraite.

Il parcourut la première page d'un hebdomadaire du centre de l'État de New York, puis attaqua la deuxième en promenant son doigt sur les colonnes imprimées, laissant de côté tout ce qui n'était pas un nom. Son doigt s'arrêta sur la photo d'une poignée de jeunes qui brandissaient des pancartes. Les États-Unis avaient beau être un pays extraordinaire, il fallait toujours qu'il y ait quelque part des jeunes qui protestent contre quelque chose. Cette fois, il s'agissait des emballages en plastique utilisés par une chaîne de hamburgers du coin.

Protégeons l'environnement, pouvait-on lire sur les pancartes. Sauvons la planète ! Non à la pollution instantanée !

Un des visages des protestataires attira soudain son attention. Il l'examina soigneusement, puis le chassa de son esprit. C'était impossible. À moins d'un miracle, ce n'est pas dans une feuille de chou locale qu'il allait dénicher son billet gagnant, la clé de sa carrière. Il y avait une chance sur un million.

Il scruta à nouveau la photo et le visage qui l'intéressait. La fille était jeune, quinze ou seize ans peut-être... à peu près l'âge qui correspondait. Ses cheveux semblaient pâles sur la photo en noir et blanc ; elle avait l'air d'une blonde, pas d'une brune. Mais excepté la couleur des cheveux — et comment se fier à ça de nos jours ? —, tout le reste éveillait ses soupçons. Les grands yeux écartés, le petit nez effronté, la bouche généreuse qui, sur la photo, exprimait la désapprobation, et ces pommettes ! Sauf à une autre occasion, jamais auparavant il n'avait vu de telles pommettes.

Chuck fit pivoter sa chaise vers le terminal d'ordinateur et tapa son numéro

d'identification et son mot de passe. Avec la souris, il passa d'un fichier à l'autre jusqu'à ce qu'il localise le RPDAO. Il entra son code d'autorisation, un second numéro d'identification et deux autres mots de passe.

C'était étrange de voir ces images sur l'écran. La première fois que Chuck avait vu le fichier, il avait jeté un regard sceptique à Ed Nolan, qui avait suivi sa formation avec lui. Ce n'est pas sérieux, lui avait-il dit. Comment un ordinateur peut-il, à partir de la photo d'un gamin de dix ans, reconstituer la même personne vingt-cinq ans plus tard ? C'était pourtant ce que faisait le logiciel Recherche des personnes disparues assistée par ordinateur (RPDAO).

— Mais comment savoir si ça marche ? Comment peuvent-ils vérifier si l'ordinateur a fait du bon travail ? avait-il demandé à Nolan.

— J'en ai fait le tour, avait répondu celui-ci, et crois-moi, ça marche. L'ordinateur intègre et combine les données sur l'ossature du visage de la personne avec la génétique et les lois de la probabilité.

Mais Chuck ne l'avait pas cru. Jusqu'à ce que deux jours plus tard Nolan lui montre une photographie.

— C'est moi, ça, quand j'étais gamin. Mon père a pris cette photo quand j'avais huit ans.

Il tendit ensuite à Chuck une feuille de papier avec une image d'ordinateur imprimée au laser.

— Et voilà l'image que l'ordinateur a recomposée à partir de la photo.

Chuck avait été ébahi par la ressemblance du portrait. Et convaincu. Mais il trouvait encore étrange de penser qu'un ordinateur pouvait prendre la photo d'un enfant et le transformer en un adulte de n'importe quel âge. C'était comme voyager dans le temps.

Il parcourut le fichier, sans s'attarder aux petites images dans le coin supérieur droit des fenêtres. Il s'agissait des versions numérisées de photographies d'enfants. C'était les « avant ». Il s'occupait plutôt des « après », les images générées par ordinateur de ce à quoi pouvaient ressembler ces enfants aujourd'hui, une fois devenus adultes et à condition d'être encore en vie. Il passa des douzaines

d'« avant » et d'« après » jusqu'à ce qu'il trouve l'image qu'il cherchait. Il reprit son journal pour retrouver la photo des manifestants. Après avoir soigneusement étudié le visage de la jeune fille, il le compara à l'image de l'« après » qui occupait presque tout l'écran. Si ce n'était pas elle, c'était sa sœur jumelle ; seuls des jumeaux pouvaient se ressembler à ce point. Ce qui voulait dire qu'il tenait probablement là sa promotion, parce que là où tout le monde avait échoué, lui avait réussi : il venait de localiser la fille de Mike Alexander. Et à partir du moment où on savait où elle était, il y avait bien des chances pour qu'on y trouve aussi son père.

L'agent spécial Hank Wiley s'appuya contre le dossier de sa chaise et fit plusieurs rotations du cou pour libérer la tension qui l'avait gagné depuis une heure. Il détestait la paperasse. Il avait toujours détesté ça. Sauf qu'à présent, il n'y avait plus de papier. Tout juste s'il avait à manipuler un morceau de papier de toute une journée. Aujourd'hui, tout se faisait sur ordinateur. Mais le résultat

était le même. Un formulaire reste un formulaire, que ce soit sur papier ou sur écran. Un formulaire est fait pour être rempli. Et question formulaires, les grands patrons des étages supérieurs se montraient plutôt tatillons. Wiley fit une grimace. Ce n'était pas pour ce genre de travail qu'il était entré à l'agence. Il s'attendait à quelque chose d'un peu excitant, pas à des mètres cubes de formulaires à remplir.

Il allongea son bras musclé et jeta un coup d'œil à sa montre. Presque cinq heures.

Le téléphone sonna. Bon sang ! Deux minutes plus tard et j'étais sorti d'ici, pensa Wiley. Qui donc pouvait l'appeler à cinq heures moins cinq — et même cinq heures moins trois — un vendredi après-midi ? Il décrocha le combiné.

— Wiley à l'appareil.

— Agent spécial Wiley ? Ici Benson. Chuck Benson. De la section J. et P., au sous-sol.

— J. *et quoi ?*

Wiley n'avait aucune idée de ce dont parlait ce type, et avec encore deux minutes à tirer avant la fin de semaine, il s'en moquait pas mal.

— Écoutez, Benton... commença-t-il.

— Benson, corrigea la voix à l'autre bout du fil.

— N'importe. Écoutez, mon vieux, je m'apprête à partir. Si je vous lâchais un coup de fil lundi matin? Parce que ça peut attendre jusqu'à lundi, j'imagine?

— Oui, probablement, répondit Benson. Il semblait déçu. Mais le dossier porte la mention «contact immédiat», alors j'ai pensé...

Wiley dressa l'oreille. Contact immédiat. Seuls les dossiers les plus «chauds» portaient cette mention. Quoi qu'ait pu trouver Benson, c'était quelque chose qui sortait du train-train ordinaire. Peut-être même quelque chose d'intéressant.

— Et de quel service appelez-vous, déjà?

— J. et P. Journaux et périodiques. Aux renseignements. C'est un dossier RPDAO.

— Un dossier RP? Wiley se pencha sur son ordinateur. De quel dossier parlez-vous, Benson?

Wiley tapa sur son clavier le numéro indiqué par Benson. Il examina la petite photo numérisée dans le coin supérieur

de l'écran. Il abaissa ensuite son regard vers le bas de l'écran. Il lut le nom : Melissa Alexander. Puis la date de la disparition. Il secoua la tête. Le vieil adage disait donc vrai : les journées sont interminables, mais les années filent à la vitesse de l'éclair. Treize ans déjà ? Il examina la grande image, celle qui représentait ce à quoi pouvait ressembler Melissa Alexander aujourd'hui.

— Et il y a du nouveau ? Ne me dites pas que vous avez réussi à localiser la gamine !

Il y eut une minute de silence à l'autre bout du fil.

— Je l'ai effectivement trouvée, répondit Chuck Benson d'une voix d'où toute trace de déception avait disparu.

Hank Wiley oublia aussitôt les affres de la paperasserie et ses projets de fin de semaine. Il oublia sa fatigue. Il se sentit soudain bourré d'énergie, comme s'il était l'homme le plus heureux du monde, avec le travail le plus passionnant du monde — tout ça parce que dans les caves du Service de renseignements, une obscure taupe sous-payée était tombée sur la fille de Mike Alexander.

Everett Lloyd sécha ses cheveux roux, appliqua une touche de lotion après-rasage sur ses joues, ouvrit la porte de la salle de bains et faillit avoir une syncope.

— Surprise! hurlèrent en chœur sa fille Chris, son fils Rob et sa femme Margaret en se précipitant sur lui.

— Bon anniversaire, Papa! ajouta Rob en lui fourrant un paquet-cadeau dans les mains.

Trish sautait sur place.

— Ouvre-le vite, Papa, suppliait-elle. Tu ne sauras jamais ce que c'est! Ouvre-le tout de suite!

En réalité, Everett Lloyd avait deviné ce que contenait le paquet à la seconde où Rob le lui avait tendu. La taille de la boîte, sa forme et son poids ne mentaient pas. Encore un wagon pour son chemin de fer miniature. Margaret lui achetait une pièce chaque année depuis leur mariage — cela faisait dix ans maintenant. Et chaque année, Trish était plus excitée que son père par les cadeaux. Everett avait toujours pris soin de ne pas refroidir cet enthousiasme.

— Eh bien! dit-il, en soupesant le paquet à l'emballage coloré, à la grande

joie de Trish, voyons voir ce que ça peut bien être...

Il leva la petite boîte et la secoua.

— Attention, Papa, hurla Trish. Tu vas la casser !

— Ah bon, c'est quelque chose qui se casse ? dit-il en levant un sourcil.

— N'en rajoute pas, Papa, intervint Rob. Tu sais très bien ce que c'est.

Du haut de ses neuf ans, Rob ne s'en laissait plus conter.

— Mais non, il ne le sait pas ! cria Trish. Et ne t'avise pas de lui dire !

Everett secoua plus vigoureusement la boîte. Puis il la posa sur le guéridon du couloir et entreprit de défaire l'emballage. Trish brûlait d'impatience.

— C'est tellement beau, Papa. Tu vas l'adorer, j'en suis sûre.

Everett souleva le couvercle de la boîte pour en extraire le papier journal qui protégeait le contenu. Il retint sa respiration au moment de dévoiler enfin le cadeau. Cette année, c'était vraiment une surprise ! Margaret s'était surpassée.

Complètement ébahi, il retira de la boîte la petite locomotive d'un noir luisant. Il n'en avait vu de pareilles que

dans les magazines. Datant de plus d'une centaine d'années, elles étaient aussi rares que chères.

— Où l'as-tu trouvée? demanda-t-il en la tournant et la retournant sous tous les angles.

— Ce n'est pas moi qui l'ai trouvée, répondit Margaret. C'est Louise.

Louise Rafferty, la meilleure amie de Margaret, était antiquaire.

— Elle l'a repérée dans une petite boutique dans l'État de New York il y a un mois, quand elle cherchait des pièces à acheter. Elle m'en a parlé et s'est arrangée pour la faire expédier ici. J'ai eu peur qu'elle n'arrive pas à temps pour ton anniversaire.

Everett la prit dans ses bras, lui appliqua un baiser en la faisant pivoter sur elle-même. Puis il embrassa Trish, qui poussa un cri de plaisir.

— M'aiderais-tu à nettoyer tout ça? demanda-t-il ensuite à Rob. Il faut que j'aille au travail.

Ensemble, ils ramassèrent les morceaux de papier journal pour les fourrer dans une corbeille à papier. Quelque chose attira soudain l'attention d'Everett.

Un visage. Sur une photo, au milieu d'un groupe de manifestants. Il défroissa soigneusement le journal et examina à nouveau la photo.

— Papa ?

— Hein ?

Il ne pouvait plus détourner le regard de ce visage. Ces yeux le fascinaient. Et ces pommettes. Il n'avait rencontré qu'une personne avec des pommettes pareilles.

— Ça va, Papa ? demanda Rob. On dirait que tu viens de voir un fantôme.

Everett s'efforça de rire et ébouriffa les cheveux de son fils.

— Ça va bien, ça va très bien. Mais je suis en retard, Rob. Il faut que je file au bureau. Veux-tu finir de ranger tout ça pour moi ? Tu seras gentil.

Rob acquiesça d'un signe de tête.

En quittant la maison, Everett Lloyd emportait dans sa poche une page de journal soigneusement pliée.

Avant de s'installer à Birks Falls, Zanny et son père avaient habité dans au moins une douzaine d'endroits différents. En tout cas, c'étaient ceux dont elle

pouvait se souvenir. Il y en avait peut-être plus. Des grandes villes la plupart du temps — Newark, Detroit, Cincinnati, Phoenix, Dallas. Mais l'endroit qu'elle préférait, c'était Birks Falls.

Ce qu'elle aimait le plus, c'était le fait que ce soit une petite ville. Il n'y avait que deux employeurs importants — une conserverie de légumes et un centre hospitalier, où son père travaillait comme aide-infirmier.

Elle en aimait aussi le côté champêtre — descendre l'allée en pente par un matin de printemps comme aujourd'hui, avec de l'herbe tout autour, sentir le gravier sous ses pieds, les chevilles baignant dans la brume de l'aube. En promenant son regard vers le bas, au-delà du champ d'herbes hautes qui ondulaient, elle voyait scintiller une lumière dans la cuisine de M^{me} Finster, à une centaine de mètres, et à la même distance mais de l'autre côté, une autre lampe dans la chambre de M. Taylor. Quand la brume n'était pas trop dense, elle pouvait, en faisant un effort, apercevoir la guirlande de lumières de la ville, en contrebas de la route. Rien à voir

avec le vacarme de l'heure de pointe qui l'assaillait avant même qu'elle quitte son lit à Newark, ou le brouillard âcre qui lui brûlait les poumons, à Detroit. En descendant l'allée de leur maison de Birks Falls, elle entendait les trilles des geais et des merles et respirait l'odeur caractéristique des grandes herbes mouillées et le parfum sucré des trèfles. De tous les endroits où elle avait vécu, aucun ne valait celui-là.

Quand ils étaient arrivés ici et que Zanny avait découvert la beauté de l'endroit, elle avait prié pour que son père décide de ne plus partir. Et pour une fois, son vœu avait été exaucé. Son père semblait aimer Birks Falls. Qu'ils y soient encore plus d'un an après en était la preuve. Et même s'il se montrait encore mère poule, le contrôle qu'il exerçait sur elle semblait lui aussi se relâcher un peu. Zanny avait l'impression que son père commençait tranquillement à se détendre. Et même la scène de la semaine précédente, à propos de la photo dans le journal, n'était rien comparativement à certaines crises qu'ils avaient traversées ensemble. Il n'y avait aucun doute dans

son esprit : la paix et la tranquillité de cet endroit avaient un effet bénéfique sur elle comme sur lui. Son père avait trouvé un emploi qui lui plaisait. Par quel miracle on pouvait vraiment *aimer* ce travail — baigner les malades, vider des bassins, pousser des gens en fauteuil roulant —, voilà une chose qu'elle ne comprenait pas.

Zanny s'était fait des amies à Birks Falls. Une amie, en vérité. La première meilleure amie qu'elle ait jamais eue. Le souvenir de Lily assombrit soudain la perspective de la journée. Il y avait quelque chose d'ironique dans toute cette histoire. Parce que d'aussi loin que Zanny pouvait se rappeler, elle avait toujours changé d'endroit avec son père; elle avait toujours été la nouvelle à l'école; elle avait toujours été celle qui longe l'interminable allée centrale dans une nouvelle classe, au milieu de visages inconnus, jusqu'à la place qu'on lui assignait. Une semaine après que Zanny eut commencé l'école à Birks Falls, Lily était arrivée. Elle était entrée dans la salle de classe à grands pas, comme si elle avait passé sa vie à mettre le pied dans

des salles de classe inconnues. Si elle était nerveuse, son visage rond et ouvert n'en laissait rien paraître. Lily soutenait chaque regard qui se posait sur elle avec un grand sourire plein d'assurance. Zanny avait été si impressionnée qu'elle s'était prise à sourire en retour, un encouragement qui semblait être tout ce dont Lily avait besoin. Aussitôt la période d'étude libre terminée, Lily était venue vers Zanny pour lui proposer de prendre ensemble leur repas de midi. Et à partir de ce jour, elles mangèrent ensemble tous les midis, jusqu'à ce qu'un jour Zanny prenne conscience qu'elle avait une amie. Pour la première fois de ma vie, j'ai quelqu'un à qui me confier, quelqu'un qui peut se confier à moi, avait-elle pensé. Ce même jour, Zanny se mit à prier pour que son père ne rentre pas un soir à la maison pour lui annoncer qu'il avait quitté son emploi et l'inviter à plier bagages une fois de plus.

Jamais elle n'aurait pensé que le père de Lily ferait ses valises, que c'était Lily qui partirait. Et partir si loin — pas dans une autre ville ou dans un autre État, mais dans un autre pays. Le père de Lily,

un ingénieur, avait accepté un poste pour deux ans en Allemagne. Avant le départ de Lily, les deux filles avaient planifié à quelles universités elles allaient adresser des demandes d'inscription. Elles s'étaient promis de partager une chambre quand elles seraient étudiantes. Elles s'écrivaient au moins deux fois par mois. Mais ce n'était plus la même chose. En suivant nonchalamment la route qui descendait vers le centre-ville et l'école, Zanny se demandait si elle aurait un jour la chance de se faire une autre amie comme Lily.

2

NICK

20 mai

Zanny entrevit le garçon du coin de l'œil. Son cœur se mit à battre la chamade, son pouls à accélérer. Le long couloir était désert, ils étaient seuls. Et il se tenait tout à côté de la sortie. Pour quitter le bâtiment, elle ne pourrait faire autrement que passer devant lui. À cette idée, elle sentit ses genoux fléchir. Jamais elle n'en serait capable. Elle allait probablement mourir sur place. Son cœur allait éclater et elle tomberait comme une pierre sur le sol froid et dur.

Elle attrapa son sac de livres qu'elle jeta par-dessus son épaule. Puis, affichant un flegme qu'elle était loin de ressentir, elle rabattit la porte de son casier qu'elle verrouilla. Elle ajusta la

courroie de son sac, prit une profonde inspiration, leva la tête et se retourna.

Il avait disparu.

Elle n'en crut pas ses yeux. Il était là une minute plus tôt, et voilà qu'il s'était volatilisé. Lentement son pouls reprit un rythme normal; ses épaules se détendirent et elle s'engagea d'un pas traînant vers la sortie. L'occasion s'était présentée, mais au lieu de la saisir, elle l'avait laissée s'échapper en faisant semblant de ne pas la voir. Que disait toujours M^{me} Atkinson? « Quiconque hésite, mesdames et messieurs, est perdu. » Ou, dans son cas, a perdu.

Zanny soupira et sortit dans la chaude après-midi. Elle avait eu une occasion en or d'aller vers le nouveau, sans que personne la voie, et de lui parler. Une chose qu'elle rêvait de faire depuis trois jours, depuis qu'il avait fait son entrée pendant le cours d'algèbre. Mais plutôt que de sauter sur l'occasion, elle avait reculé. Quiconque hésite, mesdames et messieurs, est perdu.

Elle fit le tour du bâtiment, fâchée contre elle-même, et faillit entrer en collision avec quelqu'un. C'était lui.

— Je... je... bégaya-t-elle. Elle rougit jusqu'aux oreilles. Je suis désolée.

Il sourit. Elle n'avait jamais vu des yeux d'un brun aussi velouté et aussi profond, comme du chocolat. Et la chevelure parfaite pour les mettre en valeur. Des cheveux épais et brillants qui retombaient sur son large front. Il avait une bouche généreuse, des dents étincelantes.

— Non, c'est moi, dit-il. C'est moi qui suis désolé. Je ne voulais pas te faire peur.

— Non, non, ça va.

Zanny se sentait horriblement embarrassée. Jamais elle n'avait bégayé comme ça, même quand elle avait dû, devant une foule de gens, dire au gérant du *Coin du hamburger* sa façon de penser. Et elle était là, à bégayer comme une gamine pathétique, incapable de parler.

— C'était... c'était un accident.

Il prit soudain un air penaud.

— Je ne sais pas si j'appellerais ça un accident, répondit-il spontanément. À vrai dire, je m'étais caché pour t'attendre.

Elle sentit son pouls s'accélérer.

— Tu m'attendais ?

Il hocha la tête.

— En fait, ça fait deux jours que je te guette.

Zanny n'en croyait pas ses oreilles. Le gars sur lequel Sheri se pâmait depuis une semaine, eh bien c'était elle, Zanny Dugan, qu'il avait remarquée.

— Je suis nouveau par ici, dit-il.

Elle le savait. Toutes les filles de l'école le savaient.

— Je m'appelle Nick. Nick...

— Mulaney. Je sais.

Il eut l'air si surpris qu'elle rougit.

— Et moi, c'est Zanny...

— Dugan, acheva-t-il avec un sourire. C'est un beau nom. Pas très courant. Un diminutif ?

— Oui, pour Alexandra.

Il sourit à nouveau. Elle ne pouvait détacher son regard de ses yeux chocolat.

— Écoute, Zanny, j'espère que tu ne me trouves pas trop entreprenant. Je veux dire, tu me connais à peine. Tu ne sais rien de moi, à part mon nom et le fait que je suis assis derrière toi pendant le cours d'algèbre. Mais je me demandais... penses-tu qu'on pourrait manger ensemble à midi ou quelque chose comme ça ?

Elle le regardait, complètement abasourdie.

— On pourrait se retrouver à la cafétéria, ajouta-t-il aussitôt. Comme ça, si tu me trouves insupportable, tu ne seras pas coincée avec moi. Qu'en dis-tu ? J'aimerais beaucoup faire ta connaissance. Sans compter que ça ne ferait pas de mal d'avoir un coup de main en algèbre...

Chacune de ses paroles résonnait comme un écho, comme s'il lui parlait de très loin. Zanny n'arrivait toujours pas à croire à sa chance. Il pouvait choisir parmi plus de trois cents filles — ou, disons, cent cinquante, si l'on faisait abstraction des élèves de première et de seconde année — et pourtant, c'est elle qu'il était venu inviter pour passer avec lui la pause de midi.

— Tu n'as pas besoin de me donner une réponse tout de suite, poursuivit-il. Si ça t'intéresse, viens me rejoindre. Sinon, eh bien...

Il haussa les épaules. Elle n'avait pas encore retrouvé son souffle que Nick regardait sa montre.

— Il faut que je file. Mon père va faire une crise si je ne nettoie pas son garage

avant l'heure du souper, dit-il avec une grimace. Un bon gars, mon père, mais plutôt strict.

Zanny sourit d'un air désabusé.

— Il a l'air de ressembler pas mal au mien.

— Bon, eh bien au revoir, j'espère.

— Oui, je l'espère, répéta Zanny en sourdine en le regardant s'éloigner.

Zanny marchait sur un nuage. Elle avait remarqué Nick Mulaney le jour où il avait fait son entrée à l'école. Et elle n'était pas la seule. Sheri, Michelle et Anna — le Trio des Nageuses — l'avaient elles aussi remarqué. Sheri, Michelle et Anna étaient pour Zanny ce qui ressemblait le plus à des amies, maintenant que Lily était partie, mais à vrai dire sans la proximité et les atomes crochus qu'il y avait entre elle et Lily. Elle ne pouvait pas se confier à elles comme elle le faisait avec Lily, et elle savait que les trois comparses se disaient des secrets qu'elles ne partageaient pas avec elle. Cela ne l'étonnait pas. Ces trois-là avaient entre elles bien plus de points communs qu'avec elle. Elles

avaient toujours vécu à Birks Falls. Leurs parents se connaissaient. Et elles faisaient partie de la célèbre équipe de nage synchronisée de Birks Falls. Ensemble, elles passaient des heures à la piscine à s'entraîner pour les compétitions locales et les championnats de l'État. Mais elles invitaient Zanny à les rejoindre à la pause de midi, et même si elles n'étaient pas des amies aussi proches que Lily, elles blaguaient avec elle et parlaient ensemble des garçons. Dernièrement, c'est Nick Mulaney qui avait monopolisé les conversations.

— Il est beau, s'était exclamée Sheri avec enthousiasme le premier jour, en se rongant l'ongle du petit doigt.

— Il a sûrement une petite amie, soupira Michelle.

— Mais il vient juste d'arriver ici, rétorqua Sheri. J'ai entendu Darlene dire que...

— Entendu ? coupa Zanny.

Sheri haussa les épaules.

— D'accord. Disons que je lui ai demandé.

Darlene était une des adjointes administratives de l'école.

— Elle m'a dit qu'il venait juste d'arriver de Chicago. Alors, s'il a une petite amie, elle est presque à l'autre bout du pays. Et nous, nous sommes là. Ce qui signifie, mesdames, que nous avons comme on dit l'avantage de la glace. Alors, arrière les copines, vous allez voir Sheri à l'œuvre. Celui-là, il est pour moi, et je le tiendrai en laisse jusqu'au bal de fin d'année.

Anna leva un sourcil couleur châtaigne.

— C'est possible, répliqua-t-elle, ou peut-être qu'une autre va te le souffler juste sous le nez.

Michelle poussa un grognement.

— Ça recommence ! La vieille rivalité Chastell-Arthur. Il a l'air d'un chic type, et j'ai de la peine pour lui. Il ne sait pas dans quel nid de guêpes il vient d'atterrir.

Zanny avait éclaté de rire. Elle s'était aussi demandé pourquoi les garçons tombaient toujours dans les filets de ces deux-là. Ils étaient si aveuglés qu'ils en oubliaient toutes les autres filles.

Cette fois, Sheri et Anna ne perdirent pas de temps. Exactement vingt-quatre

heures après avoir posé pour la première fois les yeux sur leur proie, elles la traquaient déjà. Et aujourd'hui, Zanny n'était pas peu fière de découvrir que cette proie-là n'avait pas succombé aux armes des deux grandes chasseuses. Elles allaient faire une syncope quand elles apprendraient que Zanny allait le lendemain passer la pause de midi avec lui. Et qui sait, peut-être que c'est elle, Zanny, qui allait le tenir en laisse jusqu'au bal de fin d'année ?

La joie de Zanny s'éteignit brusquement. Elle quitta anges et nuages pour retomber brutalement sur la banale terre ferme. Bien sûr, elle pourrait aller au bal des finissants avec Nick — à condition de le demander à son père et, beaucoup plus important encore, à condition que celui-ci lui en donne la permission. Tout ce que son père allait exiger, c'est que Nick soit arrivé ici trois *mois* — pas trois jours — plus tôt, et qu'il se soit depuis plié quotidiennement à une inspection en règle. Pour que son père puisse, bien entendu, lui poser les deux millions de questions d'usage. L'interrogatoire auquel il soumettait ses amis était presque

terrifiant. « Je prends simplement mes précautions, répondait-il quand elle protestait. On n'est jamais assez prudent de nos jours. »

Mais il n'y avait pas lieu de s'inquiéter de ça pour l'instant. Regarde le bon côté des choses, se dit Zanny. Peut-être que Nick va trouver que je ne suis pas son genre, peut-être qu'il sera inutile d'aborder toute cette histoire de bal de fin d'année. Mais dans le cas contraire, elle avait la ferme intention de ne pas se laisser faire. Elle n'était plus une enfant. Et elle pouvait être aussi bon juge que son père. Elle pouvait décider elle-même. Voilà ce qu'elle allait lui dire : « Papa, dans un an, je vais partir étudier à l'université, et il faudra que je prenne mes propres décisions. Comment veux-tu que j'apprenne à le faire si je ne peux pas m'entraîner ? Et en plus, il ne s'agit que d'un bal de finissants du secondaire. Quelle est la pire des choses qui peut bien m'arriver ? » Que Nick me laisse tomber, probablement. Ou qu'en premier lieu, il ne m'invite pas à y aller...

Zanny aperçut la lumière des gyrophares d'en bas de la côte. Une

ambulance, deux voitures de police et une autre auto que rien ne distinguait — si ce n'est les lumières rouges sur le toit —, semblaient garées dans leur allée. Cela n'avait aucun sens. Elles devaient être là pour l'un des voisins — le vieux M. Taylor, qui vivait tout seul en compagnie d'une demi-douzaine de chats et qui recevait la visite de son fils deux dimanches par mois, ou encore M^{me} Finster, qui était veuve et dont les trois enfants étaient depuis longtemps adultes : un dentiste, un professeur et un rabbin. M. Taylor avait peut-être eu une crise cardiaque. Ou M^{me} Finster était tombée dans ses escaliers. Zanny pressa le pas. Elle se disait que rien n'avait pu arriver chez elle qui eût nécessité la présence d'une ambulance et de deux voitures de police, mais elle voulait en être sûre.

À mi-chemin de la côte, elle s'arrêta brusquement. Toutes ces autos étaient effectivement garées en face de *sa* maison. Il s'était passé quelque chose. Elle se mit à courir.

Un ruban jaune, comme ceux qu'on voit sur les scènes d'un crime, barrait

l'entrée du portique et courait tout autour de la maison. Du côté est, deux policiers examinaient le sol en dessous de la fenêtre de la cuisine.

Zanny enjambait le ruban lorsqu'une voix retentit.

— Hé toi, petite, où vas-tu comme ça ?

Zanny hésita, mais juste une seconde. C'était *chez elle*. Elle passa l'autre jambe au-dessus du ruban et grimpa les marches qui menaient à la porte d'entrée.

— Hé ! cria la voix derrière elle. Ne bouge plus ou je t'arrête pour entrave à l'enquête de la police !

Zanny s'arrêta net, mais pas à cause de la menace. Elle était tombée nez à nez avec un policier en civil taillé comme une armoire à glace.

— Holà, ma jeune dame, peut-on savoir où vous allez ?

— J'habite ici, répondit Zanny. C'est ma maison.

Une pensée lui traversa l'esprit.

— Où est mon père ? Avez-vous appelé mon père ? Est-ce qu'il est déjà rentré du travail ?

— Comment t'appelles-tu ? demanda le gros policier. Il parlait gentiment à

présent, d'un ton d'où toute trace d'irritation avait disparu.

Zanny se présenta.

— Je suis le lieutenant Jenkins. Arrives-tu de l'école ?

Zanny fit oui de la tête.

— Que s'est-il passé ? Un cambriolage ?

— C'est ce que nous cherchons à savoir.

Le lieutenant Jenkins s'écarta pour la laisser entrer.

La petite maison grouillait de monde. Un agent de police parlait au téléphone près de la porte de la cuisine. Deux autres discutaient à voix basse dans l'entrée. Il y eut l'éclair d'un flash. Zanny jeta un coup d'œil dans le salon et vit un homme portant un insigne de policier à la ceinture qui prenait des photos.

— Hé, Jenkins ! appela l'homme au téléphone. Le capitaine veut te parler !

Le lieutenant Jenkins hocha la tête.

— Écoute, Zanny, peux-tu me faire une faveur ?

Zanny fit un signe d'assentiment. Pourquoi la regardait-il ainsi ? Était-elle devenue transparente ?

— J'aimerais que tu restes ici, continua le policier. Tu restes ici et tu ne bouges pas avant que je revienne. Peux-tu faire ça pour moi ?

Le ton insistant la troubla, et même si ça la contrariait qu'il lui parle comme à un bébé, elle acquiesça.

— Brave petite.

Pendant qu'il était au téléphone, Zanny suivit des yeux les allées et venues de tous ces hommes qui occupaient la maison, les groupes qui se formaient et se reformaient dans l'entrée, le salon et la cuisine. Elle regarda la pendule de l'entrée. Près de cinq heures. Elle se demanda encore une fois où pouvait être son père et si les policiers l'avaient appelé.

Le photographe de la police sortit du salon en rangeant un rouleau de pellicule dans le sac de son appareil-photo. Un autre homme, habillé tout en blanc celui-là, se releva du mur contre lequel il était adossé.

— Avez-vous fini, les gars ? demandait-il au photographe. On peut l'emballer ?

Chemise blanche. Pantalon blanc. Souliers blancs. Il était avec l'ambulance.

Et s'il y avait ambulance, cela voulait dire quelqu'un de blessé. Le cambrioleur, peut-être ? Mais comment ? Avait-il été surpris par les policiers ? M^{me} Finster était les yeux et les oreilles du quartier. Elle était au courant de tout ce qui se passait et n'hésitait pas à intervenir quand elle le jugeait nécessaire, habituellement à bon escient. Peut-être avait-elle vu quelqu'un pénétrer par effraction dans la maison et appelé la police, qui avait pris le voleur sur le fait. Celui-ci, ou encore un des policiers, aurait alors été blessé au cours de la fusillade.

Zanny fit quelques pas vers le salon, brûlant de curiosité à présent, et se demanda qui avait été blessé et si c'était grave.

Elle eut l'impression de se retrouver dans une série policière télévisée. Un homme était étendu, face contre le sol, et on avait dessiné le pourtour de sa silhouette avec du ruban adhésif blanc. Cet homme n'était donc pas blessé : il était mort. Les jambes de Zanny se mirent à flageoler. Il y avait un cadavre étendu sur le plancher de son salon et le tapis couleur sable était tout imbibé de

sang. L'ambulancier retourna le corps. Zanny sentit sa tête tourner, son estomac se soulever.

Ce n'était pas un cambrioleur qui gisait, sans vie, sur le plancher du salon. C'était son père.

— Non ! hurla-t-elle. NON !

DÉPRESSION ?

Le lendemain matin, Zanny était assise sur le canapé en tweed brun dans le salon de M^{me} Finster, enserrant de ses deux mains une tasse de thé au lait trop sucré dont elle ne voulait pas vraiment. Elle se sentait tout engourdie, tandis que tournait et retournait dans son crâne une idée obsédante : son père était mort. Elle n'avait pas encore assimilé tout ce que cela signifiait. Elle savait qu'on l'avait emmené à la morgue de l'hôpital — elle avait vu le corps partir dans l'ambulance —, mais elle ne parvenait pas à croire qu'il l'avait quittée pour toujours. Elle savait que sa maison était déserte, mais elle n'arrivait pas à concevoir que jamais plus la voix de son père ne viendrait l'animer. Le thé refroidissait dans sa tasse.

Dans la cuisine, M^{me} Finster et le lieutenant Jenkins parlaient à mi-voix.

— Déprimé? Pas que je sache, disait M^{me} Finster. Mais ça ne veut pas dire qu'il ne l'était pas. Mitch Dugan n'était pas un grand causeur. Il n'était pas très sociable non plus. Il préférait rester dans son coin. Si vous saviez le nombre de fois que je l'ai invité pour mes côtes de bœuf — je suis renommée pour mes côtes de bœuf, vous savez — et il a décliné chaque fois. Êtes-vous marié, lieutenant?

— Oui, répondit le lieutenant Jenkins. Madame Finster, quand avez-vous rencontré Mitch Dugan pour la dernière fois?

— Attendez... je n'en suis pas sûre, répondit-elle, songeuse. Il y a quelques jours, je crois. Ce devait être jeudi. Oui, c'est ça, jeudi. J'arrivais du centre-ville et je suis tombée sur lui. Il partait au travail. Il était aide-soignant à l'hôpital, vous savez. Il travaillait parfois avec l'équipe de l'après-midi.

— Lui avez-vous parlé?

— Je lui ai dit bonjour. Je salue toujours mes voisins quand je les rencontre. Il a répondu à mon salut.

— Comment était-il ?

— Que voulez-vous dire ?

— Avait-il l'air de bonne humeur ?

— De bonne humeur ?

M^{me} Finster sembla déconcertée. Il y eut un silence.

— Je ne peux pas vous répondre, ajouta-t-elle finalement. Où voulez-vous en venir, lieutenant ?

Zanny savait parfaitement où il voulait en venir. Elle comprenait très bien ce qu'il voulait faire dire à M^{me} Finster. En proie à une vague de colère, elle posa brutalement sa tasse de thé sur la table et se leva. Elle fit irruption dans la cuisine avant que M^{me} Finster ait pu ajouter quoi que ce soit.

— Vous vous trompez, dit-elle. Ça ne s'est pas passé comme ça. Mon père n'est pas ce genre de personne.

Le lieutenant Jenkins lui jeta un regard glacial.

— Zanny... commença-t-il.

Madame Finster fronça les sourcils.

— J'ai bien peur de ne pas... Oh ! fit-elle, comprenant tout à coup. Vous pensez que...

— Mon père ne s'est pas suicidé, reprit Zanny. Ça ne s'est pas passé comme ça.

M^{me} Finster se leva et s'approcha d'elle.

— Ma pauvre enfant, tu dois avoir faim. Je vais te préparer quelque chose.

Zanny l'entendit à peine. Toute son attention était rivée sur le lieutenant Jenkins.

— Vous vous trompez, répéta-t-elle.

— Je comprends à quel point il t'est difficile de l'accepter, répondit-il doucement. Mais les faits sont là.

— Mon père est mort d'une balle de revolver. Vous me l'avez dit vous-même. Ça ne prouve pas qu'il se soit suicidé. Mon père n'avait pas d'arme à feu.

— J'ai bien peur que si, répliqua le lieutenant.

Son calme ne fit qu'attiser la colère de Zanny.

— Vous vous trompez complètement, répondit-elle sèchement. Je connais mon père. Et je sais qu'il ne possédait pas d'arme. Il était aide-soignant.

— Je comprends bien ce que tu dois ressentir, Zanny...

— Non, vous ne comprenez pas. Vous ne comprenez rien du tout.

Le lieutenant hocha la tête, comme s'il lui concédait ce point.

— Mais il reste que nous avons trouvé deux boîtes de munitions dans sa table de nuit. Ainsi qu'un étui de revolver dans le même tiroir.

Zanny le regarda, complètement ébahie. Depuis quand son père possédait-il un revolver ? Et qu'est-ce qui, grands dieux, avait pu le pousser à en acheter un ? C'était un coup monté, on avait caché les balles et l'étui exprès. Peut-être que celui qui avait tué son père avait voulu maquiller son crime en suicide. Mais qui aurait bien pu vouloir tuer son père ? Jamais un cambrioleur n'aurait pris de tels risques. Et qui aurait bien pu désirer le tuer au point de planifier une telle mise en scène ?

— Il n'y avait que deux empreintes digitales sur l'arme qui l'a tué, Zanny, et c'étaient celles de ton père, expliqua le lieutenant Jenkins. Et il avait des traces de poudre brûlée sur la main. Je sais bien que c'est difficile à admettre, Zanny. Je peux très bien comprendre que tu ne veuilles pas le croire. Mais c'est un fait, et

le coroner a conclu que les blessures qu'il avait corroboraient la thèse du suicide.

Zanny se sentit soudain vidée, incapable de ressentir la moindre émotion. Les paroles du lieutenant lui parvenaient étouffées, comme de très loin. Elle les entendait, mais les saisissait à peine.

— Madame Finster m'a dit que tu n'avais pas de famille, reprit le lieutenant Jenkins. Est-ce que c'est vrai, Zanny ?

Son père s'était suicidé. Non, c'était impossible. Son père n'aurait jamais fait ça. Il était trop fort pour faire une chose pareille. Et en plus, jamais il ne l'aurait abandonnée. Jamais ?

— Zanny ? As-tu de la famille ? Quelqu'un qu'on peut appeler ?

Mais il s'était suicidé, n'est-ce pas ? Le lieutenant Jenkins l'avait bien dit. Un jour, sans qu'elle le sache, son père était allé s'acheter un revolver. Et un jour — hier — il avait pris ce revolver et avait...

— Non, répondit Zanny dans un murmure. Je n'en ai pas. Il n'y a personne.

— Je vais devoir appeler la Protection de la jeunesse, déclara le lieutenant.

— Oh non ! protesta M^{me} Finster. Vous ne pouvez pas faire ça. La pauvre petite a déjà subi assez d'épreuves comme ça...

— Je suis désolé, mais...

Zanny ne sut jamais comment elle atterrit dans la chambre arrière de M^{me} Finster. Elle se retrouva soudain assise sur le bord du lit, à l'observer qui s'affairait autour d'elle, repliant une couverture, tapotant les oreillers, sortant la petite valise que Zanny avait apportée avec elle la veille.

— Tu ne devrais pas dormir tout habillée, conseilla-t-elle.

Zanny jeta un coup d'œil au réveil-matin sur la table de nuit. Il n'était même pas midi.

— Je ne suis pas fatiguée.

— Ne dis pas de bêtises, répondit M^{me} Finster. Tu es épuisée. Tu n'as pas dormi de la nuit.

Elle posa sa main sur celle de Zanny.

— Je t'ai entendue, ma pauvre chérie. Tu as pleuré toute la nuit. Tu as besoin de te reposer.

Zanny enfila son pyjama et grimpa dans le lit. Elle posa la tête sur l'oreiller

et ferma les yeux. Madame Finster avait raison. Ce serait si bon de dormir. De se laisser emporter par le sommeil. De perdre conscience.

Mais le sommeil ne vint pas.

Derrière ses paupières fermées, plutôt que la douce nuit de l'oubli, l'image en couleurs du corps de son père réapparaissait, son père étendu au milieu d'une mare de sang dans le salon, ses yeux fixes qui la regardaient sans la voir, son visage figé, sans expression.

Quelques heures auparavant, elle rentrait de l'école, prête à l'affronter, à lui tenir tête. Elle se mit à pleurer en se rappelant à quel point elle avait souhaité qu'il ne lui donne plus jamais d'ordre, ne lui dise plus jamais ce qu'elle devait faire ou ne pas faire. Les larmes inondaient ses joues et tombaient sur l'oreiller. Elle avait souhaité qu'il ne l'embête plus jamais — et à présent, son vœu était exaucé.

Elle pleura jusqu'à ce que son oreiller soit trempé et finit par s'endormir.

Zanny fit le tour de l'horloge et c'est l'odeur du bacon qui la réveilla. J'espère

qu'il fait aussi du pain perdu, songea-t-elle. Son père faisait le meilleur pain perdu du monde, doré et croustillant à l'extérieur et tout moelleux à l'intérieur, qu'il saupoudrait avec juste ce qu'il fallait de cannelle. Elle se mit à saliver. Elle ouvrit les yeux pour se rendre compte qu'elle était dans un lit qu'elle ne connaissait pas. Elle les referma aussitôt en souhaitant se rendormir pour ne plus jamais se réveiller.

Elle resta étendue un moment, immobile, la tête vide, avec seulement cette douleur au fond de la poitrine. Il était parti. Parti. Elle détestait la façon dont les gens employaient ce mot, quand ce n'est pas du tout ce qu'ils voulaient dire. Quelqu'un qui est parti peut toujours revenir. Tandis que quelqu'un qui est mort... Elle essuya les larmes qui brûlaient ses paupières. Comment avait-il pu faire ça? Comment avait-il pu *lui* faire ça? Il n'y avait probablement pas pensé. Quand il avait sorti le revolver qu'il possédait sans qu'elle le sache, et qu'il l'avait chargé avec des balles qu'elle n'avait jamais vues, il avait dû penser que le geste qu'il faisait ne

concernait que lui. Erreur. Tu as encore manqué le bateau, Mitch Dugan. Tu me l'as fait à moi aussi. À *moi*, bon sang !

Soudain, Zanny se mit à sangloter de manière incontrôlable. Sa gorge se noua au point de l'étouffer, puis l'angoisse reflua. Elle tremblait de tout son corps. Elle ne fut même pas capable d'arrêter de pleurer quand M^{me} Finster vint la prendre dans ses bras et la bercer. Elle avait l'impression qu'elle ne pourrait plus jamais arrêter de pleurer.

— Ça va aller mieux, la consola M^{me} Finster. Avale ça. Rien de tel qu'un estomac plein pour calmer le mal de vivre.

Sourde aux protestations de Zanny, elle glissa deux autres crêpes dans son assiette et lui tendit le sirop. Zanny fixa la bouteille de verre taillé en pensant aux crêpes qu'elle avait déjà avalées. Ce n'était pas convenable, elle en était sûre. Quelqu'un dans sa situation ne devrait pas s'empiffrer avec des crêpes comme ça, légères comme un nuage. Manger aurait dû être la dernière de ses préoccupations.

— Il faut manger, insista gentiment M^{me} Finster, comme si elle lisait dans ses pensées. Il peut arriver des choses terribles dans la vie, des choses qui vous rendent malheureuse à un point qu'on n'aurait jamais imaginé. Mais il faut continuer à se nourrir. Il faut continuer de vivre.

Zanny versa du sirop sur ses crêpes et se remit à manger, plus lentement cette fois.

— Que va-t-il m'arriver? demanda-t-elle. Où est-ce que je vais vivre maintenant?

Le sourire chaleureux de M^{me} Finster s'évanouit. Elle s'essuya les mains sur son tablier et s'assit à la table, en face de Zanny.

— Tu n'as vraiment *aucune* famille, un parent quelconque pour s'occuper de toi? Il doit bien y avoir *quelqu'un*.

Il n'y avait personne. Ils avaient toujours été tous les deux. Son père et elle. Sa mère était morte quand elle n'était qu'un bébé. Elle n'avait jamais connu ses grands-parents.

— Absolument personne? M^{me} Finster secoua la tête. Cela semble impossible que quelqu'un soit seul au monde.

Zanny sentit les larmes lui remonter aux yeux.

— Oh, ma chérie, dit M^{me} Finster en se penchant pour prendre la main de Zanny. Je ne voulais pas te faire de peine. Je me demande ce qu'il m'arrive des fois. Je parle sans réfléchir. Ça m'a joué bien des tours quand j'étais petite. Je suis désolée.

— Ne vous en faites pas, répondit Zanny.

Chaque bouchée lui collait maintenant au palais. Elle posa sa fourchette et repoussa son assiette.

— Donne-moi quelques minutes que je fasse la vaisselle, reprit M^{me} Finster. Ensuite je t'emmènerai en ville. Nous avons une foule de choses à faire, des dispositions à prendre.

Dispositions... Les crêpes et le sirop se mirent à surir dans l'estomac de Zanny. Encore un de ces mots que les gens utilisent pour ne pas dire vraiment les choses, pour les enjoliver. Madame Finster ne parlait pas de décoration florale ou d'arrangements musicaux. Elle parlait de funérailles.

— Qu'en penses-tu, Zanny ? demanda M^{me} Finster. Je trouve le chêne si beau. Si riche. Si délicatement veiné. J'ai enterré monsieur Finster dans du chêne, tu sais. Il y avait des gens dans la famille, comme sa sœur Rose, qui auraient préféré que je l'enterre dans de l'acajou. C'est un bois qui dure, m'a dit Rose.

M^{me} Finster renifla.

— Mais à quoi bon un bois qui dure, avec un mari qui a bu et fumé jusqu'à en mourir en me laissant toute seule avec trois garçons à élever ? Heureusement que mes garçons sont intelligents. Ils ont réussi à décrocher des bourses pour faire leurs études. Mais je lui en ai tellement voulu.

Elle sourit d'un air penaud.

— Excuse-moi, ma chérie. Je ne devrais pas grogner comme ça contre monsieur Finster. Paix à son âme. Je sais que toi, tu n'en veux pas à ton père. Je me suis laissé emporter. Quand je commence à parler, je ne peux plus m'arrêter.

Mais Zanny *en voulait* à son père. Elle ne se rappelait pas avoir été autant en colère contre lui. Qu'est-ce qu'il avait fait ! Il venait de mettre sa vie sans

dessus dessous. Il était onze heures du matin, par un beau mercredi, et au lieu d'être assise au cours de maths devant Nick Mulaney, elle tentait de choisir entre le chêne et l'acajou dans les locaux doucement éclairés du salon funéraire Stroud et Fils. Comment avait-il pu lui faire ça ?

Comment ?

— Zanny, Zanny ma chérie. Que veux-tu faire ?

Zanny avait la gorge complètement nouée. Elle pouvait à peine bouger. M^{me} Finster lui toucha la main.

— Attends ici, ma chérie. Je vais m'occuper de tout. Ne t'en fais pas.

— C'est tout ce que tu as ? Tu n'as rien de plus... demanda M^{me} Finster en cherchant ses mots. De plus... approprié, ajouta-t-elle enfin.

Zanny savait exactement ce qu'elle entendait par approprié : un vêtement convenable pour un enterrement.

Tandis que M^{me} Finster passait sa garde-robe en revue, Zanny errait sur le palier. D'où elle était, elle pouvait plonger son regard dans la chambre de

son père. Elle s'attendait presque à voir ses longues jambes allongées sur le lit où il aimait lire le soir. Elle n'avait jamais vu quelqu'un lire autant que son père — en tout cas ces derniers temps. Auparavant, il plongeait rarement le nez dans un livre. Mais depuis leur arrivée à Birks Falls, il avait cessé d'arpenter sans but la maison, s'était procuré une carte à la bibliothèque et passait presque toutes ses soirées à lire et à écouter de la musique classique.

Elle n'entendait plus aucun des bruits familiers qui lui évoquaient son père. La musique. Le froissement des pages qu'on tourne. Il n'y avait que M^{me} Finster qui, le nez dans son placard, claquait la langue de dépit devant l'absence de robe ou de jupe assez foncée pour l'occasion.

Que va-t-il se passer à présent? se demandait Zanny. Est-ce que je vais retourner habiter dans cette maison? Elle s'y sentait chez elle, dans cette maison. C'est là qu'elle avait vécu le plus longtemps. L'impression de vide qu'elle ressentait en elle l'envahit toute entière. Jamais elle ne pourrait habiter seule ici : elle était trop jeune, et n'avait aucune

idée de ce que signifiait subvenir à ses besoins. Qu'allait-elle devenir? Qu'allaient-ils décider à son sujet? Et qui étaient ces *ils* qui avaient maintenant le pouvoir de décider du cours de sa vie?

— Voilà quelque chose qui devrait aller, annonça M^{me} Finster du fond du placard.

Zanny essuya ses larmes et prit une profonde inspiration. Elle retourna dans sa chambre. M^{me} Finster était en train de s'extraire avec peine du placard en brandissant une robe-chemisier bleu marine dont Zanny avait complètement oublié l'existence.

Zanny enfila la robe bleu marine aux manches trop courtes et au col trop serré, ainsi qu'une paire de souliers noirs, et se rendit seule à l'église avant la cérémonie. M^{me} Finster n'avait pas protesté.

— Je te rejoins dans une demi-heure. Es-tu sûre que tu pourras rester une demi-heure toute seule là-bas?

Zanny avait hoché la tête, en se disant que tout irait bien. Elle n'avait pas prévu ce qu'elle ressentirait en franchissant les grandes portes et en regardant vers le

chœur, baigné par la lumière du soleil qui entrait à flots à travers les vitraux et dessinait des motifs lumineux sur la doublure de satin du cercueil.

L'église était vide, et elle s'en réjouit. Personne ne vit ses genoux trembler tandis qu'elle remontait l'allée centrale. Personne ne vit ses yeux se remplir de larmes à mesure qu'elle s'approchait du cercueil. Personne ne l'entendit sangloter devant le corps sans vie de son père. Elle n'avait jamais vu quelqu'un d'une telle immobilité. Les yeux fixés sur le buste de son père, elle priait pour que se produise un miracle, pour que se soulève cette poitrine et que s'évanouisse ce cauchemar.

Plus elle l'observait et plus elle se rendait compte que son père n'avait plus l'air de ce qu'il était, mis à part une vague ressemblance, comme ces personnages dans les musées de cire qui évoquent suffisamment les êtres qu'ils incarnent pour qu'on les reconnaisse, mais sans la magie de la vie. Les mains de son père avaient été repliées sur sa poitrine. On avait soigneusement peigné ce qu'il lui restait de cheveux, et appliqué sur ses joues un fard rouge

censé lui rendre quelques couleurs, mais qui ne faisait que donner à son visage l'aspect d'un masque. La mort avait réussi à enfin dompter ses sourcils indisciplinés.

Zanny remarqua une fois de plus à quel point elle ressemblait peu à son père. Elle ne partageait pas le moindre trait avec lui. Toute sa vie, elle avait entendu les gens plaisanter sur leur dissemblance physique.

— Es-tu sûr que c'est bien ta fille, Mitch ? Ton épouse n'aurait pas eu une histoire avec le facteur, par hasard ?

Pour quelque obscure raison, ils voyaient là un excellent sujet de rigolade. Mais Zanny ne trouvait pas ça drôle. Plus jeune, elle en avait même pleuré.

— Ne t'en fais pas, avait dit son père. Bien des enfants ne ressemblent pas à leur père. Bien des enfants ressemblent comme deux gouttes d'eau à leur mère. Tu es son portrait tout craché, Zanny.

Mais elle ne pouvait que le croire sur parole. Zanny avait vingt mois quand sa mère était morte. Elle avait beau essayer aussi fort qu'elle pouvait, elle n'avait

aucun souvenir d'elle. Et il n'y avait aucune photo pour rafraîchir sa mémoire.

— Vous n'avez même pas eu de photos à votre mariage ? avait-elle demandé à son père.

— Mais oui, il y en a eu, avait-il répondu.

Mais elles n'existaient plus. Parties en fumée. Tout avait disparu dans l'incendie de leur maison quelques semaines avant le... À ce souvenir, ses yeux s'embrumaient toujours, et sa voix s'enrayait. La seule mention de sa mère le plongeait dans une tristesse si déchirante que Zanny n'osait pratiquement plus lui poser de questions sur le sujet.

Les gens commençaient à arriver dans la petite église. M^{me} Finster s'approcha de Zanny. Elle lui toucha le coude et la guida gentiment vers un des premiers bancs. Une fois assise, Zanny leva les yeux. On avait refermé le cercueil et posé une corbeille de lys sur le dessus. Zanny baissa la tête et se mit à pleurer silencieusement. Elle ne regarda autour d'elle qu'une seule fois pendant le service. Elle aperçut Michelle, Sheri et Anne assises

ensemble sur l'un des bancs du fond. À quelques rangs en avant, elle eut la surprise de voir Nick Mulaney.

Pour une raison ou une autre, Zanny avait toujours associé les enterrements aux matins sinistres et pluvieux de novembre. Le jour des obsèques de son père, le soleil brillait comme un disque d'or dans un ciel d'un bleu chatoyant. L'herbe du cimetière était verte et aussi épaisse qu'un tapis. C'était une journée pour la randonnée à bicyclette ou les parties de frisbee dans le parc ; une journée pour courir, marcher ou faire du jogging, une journée pour le football ou le baseball, pour sauter à la corde, jouer à la balançoire ou faire des glissades. Zanny regarda le cercueil de son père descendre dans la fosse en se demandant si elle pourrait un jour se réjouir à nouveau d'une belle journée comme celle-là.

À la queue leu leu, les gens venaient jeter une poignée de terre sur le cercueil, s'arrêtaient pour lui serrer la main en lui présentant leurs condoléances. Zanny reconnut un grand nombre de visages : des voisins, des professeurs, des amies.

Michelle, Sheri et Anna s'approchèrent toutes les trois.

— Nous sommes vraiment navrées, lui dit Michelle. Anna et Sheri hochèrent silencieusement la tête, l'air sombre.

— Nous partons demain pour les championnats de l'État, ajouta Anna. S'il y a quoi que ce soit que nous pouvons faire à notre retour, n'hésite pas.

— Quoi que ce soit, répéta Sheri.

Zanny acquiesça d'un signe de tête. Elle savait que si elle ouvrait la bouche, elle allait se mettre à pleurer, et pour une raison qu'elle ne pouvait pas vraiment comprendre, elle ne voulait pas pleurer devant le Trio des Nageuses. Avec Lily, les choses auraient été différentes. Devant Lily, elle pouvait pleurer. Mais pas devant ces filles-là. Elle ne les connaissait pas suffisamment.

Elle resta près de la tombe longtemps après que tout le monde fut parti chez M^{me} Finster, qui avait préparé des rafraîchissements. Avant de la quitter, M^{me} Finster lui avait gentiment pressé le bras.

— Encore quelques minutes, avait dit Zanny. Je vous rejoins bientôt.

Elle ne pouvait pas s'en aller comme ça. Elle ne pouvait pas le laisser tout seul, sans lui dire au revoir.

Elle articula le mot silencieusement. Il lui resta dans la gorge. Cet au revoir ne correspondait pas du tout à la séparation qu'elle avait imaginée. Elle avait toujours pensé qu'elle quitterait son père le jour de son départ pour l'université, qu'elle le laisserait seul dans la petite maison de brique en haut de la colline, juste pour quelques mois, du début du semestre jusqu'aux vacances suivantes, à l'Action de grâces ou à Noël. Jamais elle n'aurait imaginé que la séparation serait aussi définitive, qu'elle ne le reverrait jamais plus lui sourire.

Elle regarda la fosse où gisait son père en cherchant à comprendre ce qui avait pu l'amener à faire un tel geste. Elle se reprochait de n'avoir pas su lire les signes avant-coureurs. En classe, ils avaient eu un cours sur le suicide dans le cadre du programme de sciences sociales, l'année précédente. Il y avait même eu un petit examen sur le sujet. Question : nommez cinq signes avant-coureurs du suicide. Réponse : être

déprimé, perdre l'appétit, dormir plus que de coutume, se débarrasser soudain de choses auxquelles on tenait, rechercher la solitude. Elle avait bûché dur pour cet examen, comme elle le faisait toujours. Les signes avant-coureurs étaient restés inscrits dans sa mémoire. Pour ce qu'ils lui avaient servi... Elle n'avait pas su en voir un seul chez son père. Trop accaparée par sa propre vie, elle était restée complètement aveugle à ses problèmes à lui.

Et ce n'était pas la seule chose qui lui avait échappé. Le revolver, par exemple. Quand et comment son père avait-il acheté cette arme ? Et les munitions ? Et pourquoi ces traces de poudre brûlée sur ses mains ? Les paroles du lieutenant Jenkins lui revinrent à l'esprit : « Le type de lésions qu'il avait corroborent l'hypothèse du suicide. » Son père s'était donné la mort. Mais pour quelle raison ? Voilà ce qu'elle ne pouvait comprendre. *Pourquoi* avait-il fait ça ? Et comment avait-elle pu ne rien voir ?

LE TESTAMENT

Assise sur la balançoire démodée qui trônait au fond du jardin de M^{me} Finster, à l'ombre d'une haie de cèdres, Zanny se demandait si les gens avaient fini par partir. Elle avait été étonnée par le nombre de personnes qui étaient venues à l'enterrement. Bien des visages lui étaient inconnus. Il y avait des gens de l'hôpital, qui semblaient tous sincèrement chagrinés par le décès de son père, ce qui ne fit qu'aggraver la peine de Zanny. Dans les autres endroits où ils avaient vécu, son père avait été la plupart du temps un solitaire, sans aucun ami. Mais à Birks Falls, il s'était enfin senti chez lui ; il avait enfin trouvé quelques amis. Mais tout cela était arrivé trop tard. Cela ne l'avait pas aidé à

trouver ce qu'il avait cherché pendant toutes ces années.

— Zanny ?

Elle aperçut à travers ses larmes Nick Mulaney planté au milieu de la pelouse de M^{me} Finster, les mains dans les poches de son jeans. Il lui sourit timidement en haussant les épaules.

Sa présence la toucha. Mais elle se sentait en même temps si gauche. Elle allait se remettre à pleurer, c'était inévitable, et s'il y avait une chose qui pouvait empirer une situation, c'était bien de se mettre à pleurer devant quelqu'un qu'elle connaissait à peine.

Nick avança de quelques pas dans sa direction, puis s'arrêta.

— Tu as peut-être envie de rester seule, dit-il. Je peux comprendre que tu ne veuilles pas de compagnie. Tu n'as qu'à me le dire et je m'en irai.

En attendant sa réponse, il la regardait droit dans les yeux, ce qui l'étonna. Contrairement à Anna, Michelle et Sheri, Nick ne semblait pas mal à l'aise. Et s'il lui offrait de partir, il n'avait pas l'air pressé de la quitter.

Elle hésita.

— Je ne dois pas être d'une compagnie très agréable, finit-elle par répondre.

— Rien ne t'y oblige, répondit-il en se glissant sur le banc en face d'elle. J'ai été très touché en apprenant ce qui était arrivé à ton père.

Zanny hocha la tête.

— Ce devait être un sacré bonhomme, à voir l'assistance à l'église.

— Je crois que oui, répondit Zanny.

Sa voix était rauque, sa gorge nouée tandis qu'elle essayait de refouler ses larmes. C'était un sacré bonhomme, oui. Un gars qui de toute évidence devait souffrir beaucoup. Un gars si accablé par ses problèmes qu'il était allé acheter un revolver pour se tuer. Et tout ça sans que sa fille unique ait pu deviner ce qui se passait.

— Zanny ? Si tu veux parler, fais-le. Je suis ici pour t'écouter, proposa Nick, le regard plein de sympathie. Si tu ne veux pas, il n'y a pas de problème. C'est à toi de voir, d'accord ?

Zanny hocha la tête en essuyant une larme. Ils se balancèrent en silence pendant quelques minutes.

— Tu sais, je ne m'y attendais pas du tout, commença-t-elle lentement. De

toutes les choses qui auraient pu arriver, c'est bien celle à laquelle je m'attendais le moins. Même quand je suis rentrée de l'école ce jour-là, même quand j'ai vu les voitures de police et l'ambulance dans l'allée, je n'y ai pas pensé. Jamais je n'aurais imaginé qu'il puisse arriver quelque chose à mon père. Pas à *mon* père.

Quand elle repensait à tout ça, elle avait l'impression de se promener dans un mauvais rêve. Elle revoyait la scène avec une telle précision qu'il lui aurait suffi de se pencher pour toucher à nouveau le ruban jaune que la police avait posé en travers du perron. Et en même temps, tout cela paraissait irréel, comme si, au moindre contact avec quelque chose de concret, tout allait disparaître comme par enchantement.

— Même quand j'ai compris que quelqu'un avait été tué, même quand j'ai vu un cadavre étendu sur le plancher du salon, je n'ai pas pensé une seconde que cela pouvait être *mon* père.

Nick ne détourna pas son regard. Il la fixait droit dans les yeux et hocha la tête, comme s'il comprenait chacune de ses paroles.

— Ma mère est morte il y a deux ans, dit-il. Je n'étais pas là quand c'est arrivé. Elle et mon père étaient divorcés depuis un bon moment, et je vivais avec papa. Mais bon sang, je n'ai jamais oublié cette journée-là. Je venais tout juste de rentrer de l'école. Le téléphone a sonné. C'était ma tante Louise, la sœur de ma mère. Elle m'a demandé : « Es-tu tout seul, Nick ? » Je me rappelle avoir trouvé sa question bizarre. Cela faisait peut-être six mois que je n'avais pas parlé à ma tante, et la première chose qu'elle me demandait, c'est si j'étais seul à la maison. Quelle drôle de question !

Il s'interrompit pour prendre une profonde inspiration.

— Je lui ai répondu que j'étais tout seul. C'est alors qu'elle m'a dit : « Il y a eu un accident, Nick. Ta mère a été tuée. » Et tu sais ce que j'ai répondu ?

Zanny secoua la tête. Elle voyait bien qu'il était en train de revivre toute cette scène et voulut soudain le toucher, le reconforter.

— J'ai dit : « Tu plaisantes ? » C'est vraiment idiot, non ? Quelqu'un m'annonce que ma mère vient de mourir, et tout ce

que je trouve à répondre, c'est « Tu plaisantes ». Il hocha de nouveau la tête.

— Je suis désolée, dit Zanny.

Le sourire de Nick était empreint de tristesse.

— Je te remercie. Mais je ne t'ai pas raconté ça pour que tu me plains. C'est simplement qu'il y a des choses qu'on ne peut jamais oublier, Zanny. Des scènes qui restent gravées pour toujours dans ta mémoire. Tu les revis et les revis sans cesse. Il t'arrive même parfois de penser que la peine ne disparaîtra jamais et, en un sens, elle ne disparaît pas. J'en sais quelque chose.

Zanny hocha la tête. Ils restèrent silencieux pendant un petit moment. Puis elle plongea le regard dans ses yeux brun foncé jusqu'à ce que, surpris, il fronce les sourcils.

— Sais-tu... est-ce qu'on t'a dit ce qui s'était passé? demanda-t-elle.

— J'ai entendu dire qu'il y avait une arme à feu dans l'histoire. Un gars à l'école m'a dit qu'on lui avait raconté que ton père avait surpris un cambrioleur. On entend des histoires comme ça tout le temps. Quelqu'un rentre chez lui,

il y a un voleur dans la maison, et avant même que le gars se rende compte qu'il y a quelque chose de pas normal... eh bien, tu sais.

Zanny regarda ses mains qu'elle avait nouées devant elle, en souhaitant presque que les choses se soient passées ainsi.

— Les policiers... ils disent qu'il s'est tiré...

Pourquoi était-ce si difficile de prononcer ce mot ?

— Ils disent qu'il s'est suicidé.

Elle se demandait comment Nick allait réagir. Elle se demanda comment elle-même réagirait si quelqu'un lui racontait une histoire analogue.

— Je suis désolé, vraiment désolé, répondit-il.

Il y eut un silence qui, d'une certaine manière, n'était pas embarrassant. Après un moment, Nick se mit à lui sourire avec gentillesse.

— Bon, et qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? Aller vivre chez des parents ?

— Pas vraiment, répondit Zanny. Je n'ai pas de famille.

— Tu n'as pas d'autres parents ? Nick eut l'air aussi surpris que les autres. Je croyais que tout le monde avait de la famille.

— Moi, je n'en ai pas.

— Personne ?

— Non.

— Et moi qui pensais que j'étais la seule personne au monde à pouvoir tenir un conseil de famille dans une cabine téléphonique !

— Quoi ? s'exclama Zanny toute surprise.

— Il y a moi, répondit Nick en levant l'index, et puis mon père et ensuite tante Louise. C'est tout. Voilà toute la parenté qui me reste.

— Ça t'en fait deux de plus que moi, observa Zanny d'un ton lugubre.

Nick se pencha pour lui prendre la main. Il avait les paumes tièdes et sèches. Elle se sentit rassurée à leur contact.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

Zanny se mordit la lèvre. Ne pleure pas, se disait-elle. Assez de larmes pour aujourd'hui.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

Ils demeurèrent silencieux, tout en se berçant doucement. Comment cette histoire avait-elle pu arriver? Comment avait-elle pu laisser une chose pareille se passer? Et comment avait-elle pu être aussi aveugle? Cette question revenait sans cesse.

En fait, elle n'avait rien pu voir arriver parce qu'il n'y avait eu aucun signe avant-coureur. Rien dans le comportement ou dans l'humeur de son père qui ait pu laisser prévoir un tel geste. Et elle ne pouvait tout simplement pas l'imaginer faire ça. Elle ne pouvait pas l'imaginer dans la peau de quelqu'un qui prend un revolver et — elle eut un mouvement de recul — le pose contre sa tempe...

— Il ne s'est pas tué, déclara-t-elle.

C'était aussi simple que ça.

— Mon père ne s'est pas tué. Il n'a pas pu faire ça.

Elle se leva brusquement et descendit de la balançoire.

— Il faut que j'y aille, Nick.

— Aller où? Ça va, Zanny?

— Oui, ça va. Mais je dois aller au poste de police. Il faut que je parle au lieutenant Jenkins.

— Je t’emmène.

Zanny était passée des centaines de fois devant le poste de police de Birks Falls, mais elle n’y avait jamais mis les pieds. Il ne ressemblait pas du tout à ce à quoi elle s’attendait. D’abord, c’était si petit, un immeuble carré à deux étages, en briques, à l’une des extrémités de la rue Principale, à côté de la station-service Texaco, juste en face de la banque. Et le poste débordait d’activité, bien plus qu’elle ne l’aurait cru pour un si petit patelin. Le local était bourré de monde, et on avait l’impression que la demi-douzaine de téléphones sonnaient tous en même temps. Personne ne sembla remarquer la présence de Nick et de Zanny.

Zanny jeta un coup d’œil à la ronde et repéra le lieutenant dans un minuscule bureau vitré dans un coin du local. Elle se dirigea vers lui, Nick sur ses talons.

Le lieutenant Jenkins parlait au téléphone, mais il leva la tête et leur fit signe de venir le rejoindre. Ce n’est qu’une fois entrée que Zanny remarqua la présence d’une autre personne dans le bureau. Un homme aux yeux noirs, vêtu d’un

pardessus noir, était assis près du classeur à quatre tiroirs.

Le lieutenant raccrocha.

— Zanny, quelle surprise ! Que puis-je faire pour toi ?

— Je suis venue vous dire... il ne s'est pas suicidé.

Le lieutenant fronça les sourcils.

— J'ai bien peur de ne pas comp...

— Mon père, coupa Zanny. Il ne s'est pas tué. Il n'aurait jamais pu se suicider. Ce n'était pas quelqu'un à faire une chose pareille.

Le téléphone se mit à sonner sur le bureau. Jenkins décrocha le combiné et grommela son nom. Il se mit à écouter très attentivement.

— Ouais, fit-il finalement. Donnez-moi cinq minutes. J'arrive.

Il raccrocha le combiné.

— Une petite fille qui a disparu, expliqua-t-il d'un air sombre. Quelqu'un l'a vue monter dans une auto.

Il se frotta les tempes, le même geste qu'avait parfois son père quand il rentrait du travail.

— Écoute, Zanny, je comprends bien ce que tu ressens. Mais officiellement,

nous traitons toujours l'affaire comme un suicide...

— Que voulez-vous dire par officielle-ment ? interrompit Nick.

Le lieutenant se tourna vers lui.

— Et à qui ai-je l'honneur... ?

— Nick Mulaney, répondit Zanny. C'est un ami. Pouvez-vous lui répondre ?

— Je veux dire publiquement, pour quiconque veut savoir... Mais officieusement... ajouta-t-il en se tournant vers l'homme assis dans son bureau. C'est amusant que tu sois venue maintenant, Zanny. J'étais juste en train d'expliquer à l'agent Wiley ici présent comment il pouvait te rejoindre.

L'homme assis près du classeur se leva. Il était grand et corpulent. Une fois debout, il semblait remplir tout l'espace du bureau.

— L'agent Wiley travaille à la DEA, expliqua le lieutenant. L'agence de répression anti-drogue. Il aimerait te parler.

La DEA ? Zanny interrogea Nick du regard. Qu'est-ce que cela signifiait ? De quoi parlait le lieutenant ?

— J'aimerais m'entretenir avec Miss Dugan en privé, si vous n'y voyez pas

d'inconvénient, dit l'agent Wiley. Il parlait d'une voix grave, comme le grondement du tonnerre.

— Aucun problème, répondit le lieutenant en attrapant son blouson accroché à une patère. Viens, mon garçon, dit-il à Nick. Tu peux attendre dehors.

Nick hésita, regarda Zanny. Comme s'il lui demandait silencieusement : es-tu certaine ? Zanny fit oui de la tête. Elle le suivit des yeux et le vit trouver une place sur un des bancs du poste.

— Tu ne veux pas t'asseoir, Zanny ?

Wiley indiqua la chaise qu'il venait de libérer. Zanny secoua la tête.

— Je préfère rester debout.

Wiley haussa les épaules.

— Comme tu voudras.

Il fit le tour du bureau du lieutenant et s'installa dans son fauteuil.

— J'aimerais te poser quelques questions à propos de ton père.

La question déconcerta momentanément Zanny. Pourquoi diable la DEA s'intéressait-elle à son père ? Il gagnait sa vie comme aide-infirmier dans un hôpital. Il n'avait rien d'un trafiquant de

drogue international ou d'un grand criminel.

— J'ai l'impression que vous confondez avec quelqu'un d'autre, dit Zanny.

Wiley se radossa contre son fauteuil et joignit l'extrémité de ses doigts, formant ainsi une petite tente de ses deux mains. Il l'observait d'un air grave.

— Disons que ça, c'est à moi d'en juger. Je sais que depuis dix-huit mois, ton père travaillait comme aide-infirmier à l'hôpital du coin. Et qu'est-ce qu'il faisait avant ?

Cette question décontenança complètement Zanny. Si l'agent Wiley savait que son père avait travaillé comme aide-soignant à l'hôpital, et ce, depuis un an et demi, c'est qu'il avait eu accès à son dossier d'emploi. Il n'avait pas besoin d'elle pour lui dire où il avait travaillé avant.

Wiley l'observa pendant un moment.

— Qu'est-ce qui se passe, Zanny ? Tu ne le sais pas ?

— Oui, mais...

— Ils m'ont dit à l'hôpital que lorsque ton père avait posé sa candidature pour le poste, il leur avait dit qu'il avait fait

partie du personnel d'entretien d'une clinique privée de Dallas, qui apparemment a depuis fermé ses portes. Avant cela, il aurait travaillé comme homme d'entretien dans une école privée de Phoenix, qui, apparemment, a été rasée par les flammes peu après qu'il eut quitté son emploi.

Zanny fronça les sourcils. Ça ne collait pas. Ça ne collait pas du tout.

— Qu'est-ce qu'il y a, Zanny ? Est-ce que je me trompe ? Parce que selon le Service du personnel de l'hôpital, ce sont là les renseignements qu'a donnés ton père quand il a postulé pour cet emploi.

Zanny secoua la tête. Son père n'aurait jamais donné de fausses informations. Cet homme lui racontait des mensonges. Mais pour quelle raison ?

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-elle.

Wiley se radossa dans son fauteuil.

— Qu'est-ce qu'il faisait, ton père, durant ses temps libres ? Avait-il des passe-temps favoris, peut-être même des passe-temps *coûteux* ? Est-ce qu'il aimait t'emmener dans les magasins ? Te donnait-il beaucoup d'argent de poche ?

Une jolie fille comme toi, je parie que tu as une sacrée garde-robe. Est-ce que je me trompe ?

Zanny secoua la tête. Cet homme ne faisait pas que lui embrouiller l'esprit, il lui faisait peur. Elle ne comprenait pas ses questions. Elle ne comprenait pas pourquoi il disait des choses qui n'étaient pas vraies.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— En es-tu bien sûre, Zanny ?

Il la vrillait de ses yeux noirs et l'effrayait encore plus. Puis, lentement, il se mit à hocher la tête.

— Tu n'en sais vraiment rien, n'est-ce pas ? dit-il en soupirant. D'accord, Zanny, ce sera tout pour aujourd'hui.

— Je veux savoir pourquoi vous êtes ici. Qu'est-ce que vous lui voulez, à mon père ?

L'agent Wiley se leva et se dirigea vers la porte. Il l'ouvrit pour elle.

— Merci de m'avoir accordé tout ce temps, Zanny. Et toutes mes condoléances.

Zanny hésita. Elle voulait savoir, mais de toute évidence, il ne lui dirait rien. Ses

yeux noirs demeuraient impénétrables. Avec réticence, elle quitta le bureau du lieutenant Jenkins. Nick se leva à son approche. Il fronça les sourcils.

— Ça va, Zanny? Qu'est-ce qu'il voulait?

Zanny ne répondit pas. Elle continua à marcher. Elle voulait sortir de là et s'éloigner le plus vite possible de l'agent Wiley.

— Qu'est-ce qu'il voulait, ce type? demanda à nouveau Nick une fois qu'ils furent installés dans la voiture.

— Je n'en sais rien.

— Un type de la DEA veut te parler et tu ne sais pas pourquoi? Voyons, Zanny, ça n'a aucun bon sens! Il doit bien t'avoir dit ce qu'il voulait.

— Non, il ne m'a rien dit, répliqua sèchement Zanny. Il ne m'a rien dit du tout, d'accord?

Elle était en colère et avait l'esprit tout embrouillé. Comment une chose pareille pouvait-elle lui arriver? Comment sa vie avait-elle pu changer aussi radicalement, et aussi vite?

Nick tourna la clef de contact.

— Excuse-moi, dit-il. Je ne voulais pas faire pression sur toi. Je te ramène à la maison. Tu as l'air épuisée.

Reconnaissante, elle lui fit un signe de tête. Nick était aussi un changement dans sa vie, mais pour le mieux celui-là.

— Je suis désolée, Nick. Je ne suis pas d'une humeur très très agréable.

Il lui sourit gentiment.

— Vu les circonstances, tu n'y es pas obligée. Et je n'ai pas non plus à me conduire comme un imbécile.

Étendue dans le lit du fils de M^{me} Finster, celui qui était devenu dentiste, Zanny ne trouvait pas le sommeil. Elle se demandait pour quelle raison son père aurait inventé ces histoires d'emplois à Dallas, puis à Phœnix. Il avait dû mentir. Comment expliquer autrement ce que les gens de l'hôpital avaient raconté à Wiley? Mais pourquoi ces mensonges?

Les réponses qui lui venaient à l'esprit la terrifiaient. Et si son père avait passé sa vie à se cacher des agents fédéraux, de la DEA? Voilà qui expliquerait leurs innombrables déménagements. Son père

avait toujours justifié ces départs en lui racontant qu'il avait perdu son emploi ou qu'il avait trouvé quelque chose de mieux ailleurs. Et Zanny avait toujours été irritée ou déçue de constater que jamais ces autres emplois n'étaient offerts dans la même ville, et presque jamais dans le même État. Mais c'est tout. À part la colère et la déception devant l'inéluctabilité de ces déménagements et le fait qu'on ne lui avait jamais demandé son avis, elle ne s'était pas vraiment posé de questions — en tout cas jusqu'à présent.

Zanny promena son regard sur les murs, puis sur les rayons de la petite bibliothèque encore garnis de manuels scolaires et où trônaient une encyclopédie, un dictionnaire et un atlas. Elle sortit du lit pour aller prendre l'atlas, et revint se coucher. Elle l'ouvrit sur une grande carte des États-Unis. Elle trouva Newark, au New Jersey. Puis Phœnix, en Arizona. Puis Cincinnati, en Ohio. Puis Los Angeles, en Californie. Elle se rendit compte, en glissant son doigt d'un point à l'autre de la carte, que chaque fois qu'ils avaient déménagé, ils avaient

parcouru des centaines de kilomètres, jamais moins de 800 selon l'atlas. Elle s'étonna de ne pas y avoir pensé plus tôt. La plupart des gens ne déménageaient pas tout le temps comme ça, et dans des endroits aussi éloignés les uns des autres. La plupart des gens, quand ils déménageaient, gardaient le contact avec les personnes qu'ils venaient de quitter, ne serait-ce qu'une seule personne, jusqu'à ce qu'ils aient pu se faire de nouveaux amis.

Voilà qui soulevait une autre question, totalement différente celle-là, à savoir la question des amis. Ils avaient mis un terme à leur vie nomade un an et demi plus tôt. Ils avaient habité la même maison pendant un an et demi, et pourtant personne ne venait chez eux, excepté ses propres amis, et à part Lily, aucun d'eux n'aimait rester très longtemps. Le regard inquisiteur de son père les rendait nerveux. Elle-même aurait réagi de la même manière si un bonhomme bizarre l'avait soumise à un examen aussi serré que celui que son père réservait à ses amis. Elle n'avait jamais pensé à son père comme à un bonhomme bizarre. C'était

tout simplement un père surprotecteur. Cette attitude de mère poule la mettait mal à l'aise et l'irritait. Elle avait toujours cru que c'était là le principal problème de son père. Mais à présent, ce n'était plus la seule explication possible de son comportement.

Et ce n'était pas tout. Zanny avait toujours considéré son père comme un solitaire, un gars qui préférait rester dans son coin quand il n'était pas au travail. Et elle découvrait soudain qu'il avait beaucoup d'amis à Birks Falls et que, pour une raison ou pour une autre, il ne les avait jamais invités à la maison. Elle repensa à la réception chez M^{me} Finster, après l'enterrement. Elle avait été alors si épuisée, si absente. Elle avait entendu le murmure des voix, certaines personnes lui avaient adressé la parole, mais elle n'avait pu leur répondre que par un faible sourire. La plupart de ces visages lui étaient inconnus. Leurs noms ne lui disaient rien lorsque M^{me} Finster les lui avait répétés à l'oreille. Mais elle avait hoché la tête chaque fois qu'on lui parlait, elle avait souri parce qu'il fallait être polie. Elle se souvenait d'un homme, en

particulier, avec des cheveux blond roux et des yeux bleus aux paupières rougies. Edward quelque chose, avait chuchoté M^{me} Finster. Edward Hunter. M^{me} Finster s'était alors éloignée pour accueillir quelqu'un d'autre.

Et l'homme aux cheveux blonds lui avait adressé la parole, des larmes plein les yeux.

— Je travaillais avec Mitch, avait-il dit, les yeux fixés sur la tasse de thé qu'il tenait dans ses mains. C'était mon meilleur ami.

Zanny avait jeté un regard las à l'homme qui lui parlait. Elle avait mal à la tête, les paupières irritées par le manque de sommeil et toutes les larmes qu'elle avait versées. Un bref instant, elle avait tenté d'imaginer son père comme le meilleur ami de quelqu'un, et puis M^{me} Finster était venue lui présenter quelqu'un d'autre et Edward Hunter avait disparu de son champ de vision.

À présent, elle repensait à cet homme. Comment Edward Hunter pouvait-il prétendre être le meilleur ami de son père quand elle n'avait jamais entendu celui-ci prononcer son nom? Pourquoi

son père ne lui en avait-il jamais parlé ? Pourquoi n'avait-il jamais invité Edward Hunter à dîner à la maison ? Cherchait-il à cacher quelque chose ? Et si oui, cela avait-il un rapport avec les questions de l'agent Wiley ?

Zanny dormit d'un sommeil agité et se réveilla avec la migraine, sans aucun appétit pour l'assiette d'œufs brouillés que M^{me} Finster posa devant elle.

— Je te comprends, ma chérie. Je n'ai rien pu manger pendant un mois après la mort de monsieur Finster. J'avais l'air d'un squelette ambulante. Je n'avais plus de force et j'ai même failli aboutir à l'hôpital. S'il n'y avait pas eu mes trois garçons, je ne sais pas ce que je serais devenue. Ils m'ont fait voir à quel point ils avaient encore besoin de moi.

Zanny fit un signe de la tête et se força à avaler ses œufs, uniquement pour ne pas avoir l'air impolie. Sans M^{me} Finster, Dieu sait où elle serait à présent. Qui pouvait bien avoir besoin d'elle, maintenant ? Elle pourrait se laisser mourir de faim ou finir à l'hôpital sans que personne s'en soucie.

Après la vaisselle du petit déjeuner, M^{me} Finster emmena Zanny dans un

bureau situé au-dessus d'un marchand de chaussures, dans la rue principale.

— Je serai à la boulangerie, dit M^{me} Finster. C'est mon amie Rose qui est propriétaire. C'est elle qui a envoyé ces petites brioches sucrées qui ont eu tant de succès hier. Viens m'y retrouver quand tu auras fini.

Zanny hocha la tête et grimpa les escaliers qui débouchaient sur un long couloir. Elle s'arrêta pour s'orienter, et trouva enfin la porte qu'elle cherchait : William Sullivan, Avocat.

Maître Sullivan l'accueillit en personne à la porte. Il avait les cheveux gris, le visage sillonné de rides et des yeux bleus pleins de vie. Il lui serra la main d'une poigne ferme.

— Ravi de vous connaître, Alexandra. Je regrette seulement que ce soit dans de telles circonstances. Je suis désolé pour ce qui est arrivé à votre père. C'était un homme de valeur.

Il lui sourit gentiment.

— Voulez-vous prendre quelque chose ? Une tasse de thé, peut-être ?

— Non, merci.

— Dans ce cas, allons dans mon bureau nous mettre au travail. Je sais que pour la plupart des gens, la lecture d'un testament n'est pas une partie de plaisir, mais il faut y passer. Il y a toujours des détails à régler. Qu'en dites-vous, Alexandra ?

Zanny acquiesça d'un signe de tête. Mais au moment même où elle emboîtait le pas à maître Sullivan pour entrer dans son bureau, la porte du couloir s'ouvrit et l'agent Wiley fit irruption dans le cabinet de l'avocat. Il poussa Zanny et brandit son insigne sous le nez de maître Sullivan.

— Je suis ici pour l'ouverture du testament, annonça-t-il.

Le regard bleu de l'avocat se fit glacial. Il lut le matricule, puis dévisagea le policier d'un œil sévère.

— Dans ce cas, j'aimerais voir votre mandat.

— Mon service mène actuellement une enquête sur votre client — ou plutôt *feu* votre client, déclara Wiley. Si je dois passer par toutes les formalités nécessaires pour obtenir un mandat, je vais le faire. Mais je perdrais moins de temps si

vous me laissiez assister à la lecture du testament.

— La loi n'est pas faite pour vous rendre les choses plus faciles, monsieur Wiley. Présentez-moi un mandat, et vous pourrez rester. Pas de mandat, pas de testament.

Wiley plongea ses yeux noirs dans ceux du vieil avocat.

— Comprenez-moi bien. J'aurai ce mandat, et je verrai ce document.

Maître Sullivan sourit d'un air ironique.

— À condition que tout se fasse dans la plus stricte légalité.

Une fois Wiley parti, l'avocat se tourna vers Zanny.

— Entrons, voulez-vous ? dit-il avec le plus parfait sang-froid.

Il ne semblait pas le moins du monde impressionné par son altercation avec un policier fédéral. Zanny se demanda s'il s'attendait à cette visite.

— Savez-vous de quoi il s'agit, maître Sullivan ? demanda-t-elle.

L'avocat haussa les épaules.

— Il semble que les autorités s'intéressent à votre père.

— Mais savez-vous *pourquoi* ?

— Je l'ignore. Et je ne vois pas pourquoi vous vous en inquiéteriez, à moins d'avoir une raison de croire qu'ils puissent s'intéresser à vous.

Horriifiée, Zanny secoua la tête.

— Je suis certain de revoir M. Wiley, reprit l'avocat. Vous le reverrez peut-être, vous aussi. Dans ce cas, vérifiez s'il a le mandat de le faire. Si vous avez des doutes, appelez-moi. Je serai très heureux de défendre vos intérêts.

Il sortit une carte d'affaires de sa poche et la tendit à Zanny.

— Il y a mon numéro de téléphone à la maison aussi, si ça ne répond pas ici. Eh bien, ajouta-t-il en s'écartant pour la laisser entrer, si nous allions jeter un coup d'œil à ce testament ?

Il offrit à Zanny un fauteuil de cuir à haut dossier et alla s'asseoir derrière un bureau d'acajou. Il ouvrit un des tiroirs et en sortit un épais dossier. Zanny jeta un coup d'œil sur la couverture. Sur l'étiquette était écrit le nom de son père. L'avocat en sortit quelques feuilles et referma le classeur.

— Tous ces papiers... est-ce qu'ils concernent mon père ? demanda Zanny.

— Je m'occupe de toutes les affaires juridiques de votre père.

— Quel genre d'affaires ?

Il eut un sourire énigmatique.

— J'ai bien peur de ne pouvoir vous répondre, ma chère. Je suis tenu par le secret professionnel.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que tout ce qui concerne les affaires de votre père dont je m'occupe doit rester strictement confidentiel. Mais soyez bien sûre qu'il n'y a rien qui puisse vous inquiéter. Votre père était un homme prudent. Il a pris toutes les précautions nécessaires pour que vous ne soyez pas dans le besoin s'il lui arrivait quelque chose. Bon, revenons au testament. Il y a une chose importante que vous devez savoir — en fait, il y a deux choses importantes. La première, c'est que votre père avait souscrit à une substantielle assurance-vie. Vous n'avez donc pas à vous inquiéter pour l'argent. La seconde, c'est qu'il a pris des dispositions pour que quelqu'un s'occupe de vous s'il lui arrivait malheur.

S'occuper d'elle ?

— Que voulez-vous dire ?

— Il a nommé un tuteur.

— Un tuteur ?

Zanny ne pouvait imaginer qui il avait bien pu choisir.

— Un monsieur Everett Lloyd, de Chicago, précisa maître Sullivan.

Zanny n'avait jamais entendu ce nom.

— Qui est-ce ?

Maître Sullivan haussa un sourcil.

— Vous ne le connaissez pas ?

Zanny secoua la tête.

— Je vois, dit l'avocat d'un air surpris. J'en ai informé la police. Elle va trouver M. Lloyd et entrer en contact avec lui. En attendant, je ne pense pas que vous ayez à vous inquiéter. Si nous passions au testament, à présent ?

Zanny n'écouta que d'une oreille le vieil avocat lire et expliquer le document. Elle se demandait qui pouvait bien être Everett Lloyd, et pourquoi son père ne lui avait jamais parlé d'un homme en qui il avait eu assez confiance pour le nommer tuteur de sa fille unique. Everett Lloyd avait-il quelque chose à voir avec la DEA ? Avait-il quelque chose à voir

avec les raisons qui faisaient que la DEA s'intéressait tant à son père? Elle se demandait aussi quelles pouvaient bien être ces autres affaires dont s'occupait M^e Sullivan, et pourquoi celui-ci avait réagi à l'irruption d'un agent fédéral dans son cabinet comme si c'était la chose la plus banale du monde.

Zanny quitta complètement abasourdie le cabinet de M^e Sullivan et se rendit à la boulangerie. M^{me} Finster, qui était installée à l'une des petites tables devant une tasse de thé, se leva précipitamment.

— Est-ce que ça va, ma chérie? Tu es si pâle...

— Je veux aller à l'hôpital.

— Pourquoi? Tu n'es pas malade, n'est-ce pas? demanda la vieille dame tout alarmée.

— N... on.

Les mots lui étaient sortis de la bouche sans qu'elle s'en rende compte. En fait, jamais elle n'avait eu envie de visiter l'hôpital. L'idée lui était venue brusquement, comme une vision. Elle était en train de traverser la rue, en pensant à son père à l'enterrement et à cet Everett

Lloyd dont elle n'avait jamais entendu parler, et à Edward Hunter, le grand ami dont elle venait seulement d'apprendre l'existence, et soudain, elle s'était rendu compte qu'elle voulait aller à l'hôpital. Il fallait qu'elle parle à Edward Hunter.

— Je voudrais seulement...

Seulement quoi ?

— Je voudrais voir dans quel endroit... il travaillait.

— Je comprends, ma chérie, répondit M^{me} Finster, rassurée. Je t'y emmène si tu veux.

Zanny accepta avec reconnaissance. L'hôpital était situé à une bonne distance. Mais elle ne voulait pas déranger M^{me} Finster davantage.

— Je prendrai le bus pour rentrer, lui dit-elle une fois arrivée devant l'hôpital.

— Prends tout le temps que tu veux. Ton souper t'attendra à ton retour.

En franchissant la grande porte de l'imposant centre hospitalier régional, Zanny essayait de se souvenir de sa brève conversation avec Edward Hunter.

— Non, je ne suis pas médecin, avait-il dit. Je suis bibliothécaire médical.

Au bureau des admissions, elle demanda à une infirmière visiblement

harassée où se trouvait la bibliothèque. C'était au dernier étage de l'aile la plus ancienne de l'établissement, une aile qui semblait en cours de rénovation ou définitivement désaffectée. Les deux étages inférieurs étaient enveloppés d'échafaudages et de bâches. En jetant un coup d'œil par les portes vitrées, Zanny fut frappée par l'inquiétante tranquillité de ces étages ; ils semblaient morts, à côté du remue-ménage qui régnait aux admissions. Hésitante, Zanny gravit le dernier étage conformément aux instructions de l'infirmière. Peut-être avait-elle mal compris et emprunté la mauvaise direction.

Tout en haut de l'escalier, elle aperçut une petite pancarte : Bibliothèque. Une flèche peinte sur le mur indiquait une porte. Zanny l'ouvrit et longea à pas lents un couloir désert mais bien éclairé. Et elle se retrouva soudain devant l'entrée d'une bibliothèque spacieuse et baignée de soleil. Ça et là, des gens, la plupart vêtus de blanc, lisaient à des tables ; près du comptoir principal, une femme était assise devant un terminal d'ordinateur. Zanny s'approcha d'elle.

— Excusez-moi. Je cherche le bibliothécaire.

La femme lui sourit aimablement.

— Je suis la bibliothécaire. Mary Letourneau, ajouta-t-elle.

Zanny secoua la tête.

— C'est Edward Hunter que je voudrais voir.

— Monsieur Hunter ne travaille plus ici, répondit Mary Letourneau. Il est parti il y a quelques semaines.

— Savez-vous où je peux le trouver ?

— Il a quitté l'hôpital pour ouvrir un hospice.

— Un hospice ?

— Un établissement pour les enfants qui sont... gravement malades. Il a acheté cette vieille maison sur River Street. Elle attrapa son Rolodex qu'elle se mit à feuilleter. Je suis sûre de pouvoir te trouver l'adresse. À moins que...

Elle s'interrompt.

— Y a-t-il quelque chose que je pourrais faire pour toi ?

— Mon père travaillait ici, répondit Zanny. Mais pas ici, pas à la bibliothèque. Il était... aide-soignant.

Elle eut du mal à prononcer le mot. Cette femme ne pouvait pas le connaître. Elle était bibliothécaire. Qu'est-ce qu'une bibliothécaire pouvait bien savoir d'un aide-soignant ?

Mary Letourneau fronça les sourcils.

— Tu es la fille de Mitch Dugan, n'est-ce pas ?

Zanny fit oui de la tête.

— J'ai été navrée d'apprendre ce qui lui est arrivé. Il venait souvent ici, tu sais. Il passait presque toutes ses heures de pause là-haut, ajouta-t-elle.

Zanny leva les yeux vers le plafond presque entièrement vitré de la bibliothèque. Une galerie courait sur trois côtés, garnie de rayons remplis de livres.

— C'est là que nous rangeons les vieux livres, expliqua la bibliothécaire. On pourrait appeler ça nos archives. Ton père aimait y passer du temps. Dans ce coin, le plus souvent.

Elle pointa du doigt la galerie centrale, la plus ensoleillée.

— Il aimait monter là-haut à sa pause de midi, pour lire tranquillement.

Zanny se demanda pourquoi cet endroit avait attiré son père. Elle tenta de

l'imaginer, grimpant tous les jours l'escalier en spirale pour s'installer là-haut, tout seul.

— Est-ce que je peux aller voir ?

Mary Letourneau sourit.

— Naturellement, répondit-elle, vas-y. Ton père était un homme vraiment charmant, ajouta-t-elle comme Zanny tournait les talons. Il aimait rester seul, c'est vrai, mais il avait toujours un mot gentil. Et les enfants l'adoraient, bien sûr.

— Les enfants ? répéta Zanny perplexe, en se demandant de quoi elle pouvait bien parler.

— Le Pavillon 2 Est. Celui des enfants. Quand ton père ne venait pas ici pour être tranquille, il allait là-bas. Ces enfants-là ont vraiment besoin qu'on leur remonte le moral, et ton père semblait avoir un don pour ça.

Le téléphone sonna. Mary Letourneau tendit la main vers le récepteur.

— Prends tout ton temps, dit-elle à Zanny.

Zanny grimpa l'escalier de la galerie centrale. Là-haut, la lumière entrainait à flots et on avait une vue sur toute la bibliothèque. Par le plafond vitré, à deux

mètres au-dessus de sa tête, Zanny apercevait le ciel bleu limpide et la cime des arbres sur la colline en face. Elle comprit tout de suite pourquoi son père affectionnait cet endroit. Il y régnait une paix, une sérénité si réconfortante ! Jamais elle n'aurait imaginé son père dans un lieu comme celui-ci. Elle s'était rarement demandé ce qu'il pouvait bien faire au travail. Et jamais elle ne l'aurait imaginé passer du temps au pavillon des enfants.

« Ces enfants-là ont besoin qu'on leur remonte le moral, et ton père semblait avoir un don pour ça », avait dit la bibliothécaire. Encore une scène que Zanny ne parvenait pas à se représenter : son père en train de faire rire un groupe d'enfants. Elle décida d'aller visiter le pavillon pour voir dans quel autre endroit il avait l'habitude de passer ses temps libres.

Elle redescendit l'escalier désert et longea l'interminable couloir qui reliait l'aile ouest au bâtiment central.

À l'intérieur du Pavillon 2 Est, les murs, peints en jaune lumineux, étaient décorés d'immenses personnages de dessins animés en rouge, vert et bleu.

Dans une grande salle vivement colorée étaient alignés huit lits ; le long du corridor s'échelonnaient une douzaine de chambres à deux lits. Presque tous les lits étaient occupés.

— Excusez-moi, fit une voix derrière Zanny. Je peux vous aider ?

Zanny fit volte-face. Une infirmière tout en blanc au visage avenant lui souriait. Son regard s'éclaira.

— Tu es la fille de Mitch Dugan, n'est-ce pas ? Je t'ai vue à l'enterre...

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demanda-t-elle en souriant à nouveau.

Zanny lui lança un regard désespéré. Tout à coup, elle ne savait plus ce qu'elle voulait ; elle était incapable d'expliquer pour quelle raison elle était venue.

— Ton père passait bien du temps ici, reprit l'infirmière. Il s'entendait si bien avec les enfants.

Une fois encore, Zanny tomba des nues. Son père qui, chez eux, échangeait à peine un bonjour avec les voisins. Qui avait décliné des douzaines de fois les invitations à dîner de M^{me} Finster. Et

voilà qu'on lui disait que ce même homme, qu'elle avait toujours considéré comme un ermite, passait ses temps libres auprès des enfants malades et savait les faire rire.

— Je ne sais pas comment il s'y prenait, poursuivit l'infirmière. C'était un don, je pense. Il n'y avait pas un enfant qu'il n'arrivait pas à faire sourire. Et ces petits en ont vraiment besoin.

Le ton qu'elle employa rappela à Zanny ce que lui avait raconté la bibliothécaire.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle. Qu'ont-ils de si particulier, tous ces enfants?

L'infirmière resta un moment silencieuse.

— Les enfants hospitalisés dans ce pavillon ont tous le cancer. Bon nombre d'entre eux... ne rentrent jamais chez eux.

L'hôpital était à cinq kilomètres de la maison de M^{me} Finster. Zanny les parcourut à pied, en tentant d'assimiler tout ce qu'elle venait d'apprendre. Tant de choses demeuraient un mystère, tant de

choses qu'elle ne parvenait pas à comprendre, tant de choses qui la troublaient. Elle se demanda s'il était possible de vraiment connaître son père. Mais la douleur qui couvait au fond d'elle-même vint lui rappeler qu'il était trop tard.

MICHAEL ALEXANDER

— Voyons, disait M^{me} Finster, quoi de plus facile à faire qu'un sandwich au thon? C'est plein de protéines, le thon. Tu es jeune, et avec toutes les épreuves que tu viens d'endurer, tu as besoin de protéines. Tu dois reprendre des forces. Assieds-toi, prends du jus. J'en ai pour une minute.

Zanny ouvrit la bouche pour protester encore, mais le téléphone sonna. M^{me} Finster se précipita à la cuisine pour répondre.

Zanny tendit la main vers le verre de jus de fruits. Elle aurait dû aller à l'école. Elle n'aurait pas dû se laisser convaincre de rester à la maison. Et M^{me} Finster qui ne la lâchait pas d'une semelle. «Je veux juste m'assurer que ça va, ma chérie,

disait-elle. Je veux juste vérifier si tu as tout ce qu'il te faut. »

Zanny était contente que M^{me} Finster ait accepté de l'héberger. Où aurait-elle abouti si la vieille dame ne lui avait pas ouvert sa maison pendant quelque temps ? *Quelque temps*. Zanny se demandait combien de temps elle allait rester là. Combien de temps faudrait-il aux policiers pour repérer le mystérieux Everett Lloyd ? Et si jamais ils ne le retrouvaient pas ? Elle ne pouvait pas rester indéfiniment chez M^{me} Finster. Et où allait-elle atterrir, alors ?

Elle aurait voulu être à l'école, mais en même temps, elle se réjouissait de ne pas y être allée. Elle se souvenait d'un enfant dont le père était mort et de la réaction des autres élèves, qui le fuyaient tous comme un pestiféré. « Tu connais la nouvelle ? Son père est mort d'un cancer », chuchotaient-ils entre eux. Ils se tenaient à l'écart parce qu'ils ne savaient pas quoi dire. Qu'est-ce qu'on dit à un enfant dont le père vient de mourir du cancer ? Comme si le plus important pour eux, c'était de savoir quoi dire, et non pas ce que ressentait le pauvre gamin !

Zanny n'était donc pas allée à l'école. Mais elle ne pouvait pas rester éternellement sous l'œil ultra-vigilant de M^{me} Finster.

Elle jeta un regard par la fenêtre de la salle à dîner, au-delà de la pelouse jusqu'à la haie de chèvrefeuille, pour apercevoir, derrière l'étendue d'herbes hautes, la brique rouge toute pimpante de sa propre maison. Si elle ne voulait ou ne pouvait plus y habiter, où allait-elle aller ? Où allait-elle se retrouver ? Et ce mystérieux Everett Lloyd, habitait-il toujours à Chicago ? Serait-elle obligée d'aller vivre chez lui, au cas où il accepterait de s'occuper d'elle ? Était-il marié ? Avait-il des enfants ? Était-il seulement encore vivant ? Elle fixait sa petite maison en se demandant ce qu'il allait se passer. Que va-t-il m'arriver à présent ?

Un homme arpentait l'allée de sa maison comme s'il était chez lui. Zanny s'approcha de la fenêtre pour mieux voir. C'était l'agent Wiley. Que faisait-il chez elle ? Il s'arrêta devant la porte d'entrée qu'il essaya d'ouvrir. Zanny secoua la tête. Pensait-il vraiment qu'elle avait

quitté la maison sans fermer la porte à clef ?

Wiley sortit quelque chose de sa poche, qu'elle ne pouvait pas distinguer. Mais à ses gestes, elle devina ce que c'était. Une clef. Il s'était débrouillé pour avoir une clef de sa maison et il s'apprêtait à ouvrir la porte.

Zanny jeta un coup d'œil dans la cuisine. Madame Finster était toujours au téléphone, probablement engagée dans une autre de ses interminables conversations avec sa sœur Minnie. Ces deux-là ne pouvaient pas passer une journée sans s'appeler au moins une douzaine de fois. Zanny franchit la porte d'entrée de la maison et traversa le champ d'herbes au pas de course. Mais pour qui se prenait-il ? Il n'avait pas le droit d'entrer chez elle sans autorisation.

La colère lui donnait des ailes. Elle grimpa le perron. En poussant la porte d'entrée, elle entendit le bruit de quelque chose qui s'écrase par terre. L'agent Wiley venait de briser un objet — et un objet qui ne lui appartenait même pas. Zanny se précipita à l'intérieur. Par la porte de la cuisine, elle aperçut le

policier accroupi en train de ramasser les fragments épars du sucrier. Il leva ses yeux perçants à l'instant même où elle franchit le seuil. Il ne semblait pas le moindrement surpris de la voir.

— Eh bien, Zanny, dit-il en se redressant. Que fais-tu ici ?

Zanny se mit à bouillir de colère. Qu'est-ce qu'elle faisait ici ? C'est lui qui avait le toupet de lui demander ça ! Qui lui avait donné l'autorisation de faire irruption dans sa cuisine comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, et de briser les affaires de son père ?

L'agent Wiley suivit son regard et contempla les morceaux de faïence.

— Je suis désolé. Tu ne vas probablement pas me croire, mais je n'aime pas tellement ce travail. Je préférerais être à la pêche plutôt qu'avoir à fouiller ta maison.

Elle lui lança un regard dédaigneux.

— Et vous pensez sérieusement trouver quelque chose dans mon sucrier ?

Wiley haussa les épaules. Il avait l'air plutôt penaud.

— On se croirait dans un vieux film, dit-il.

— Alors ce doit être un affreux navet, rétorqua Zanny.

— Sans rire, tu n'as pas idée des choses qu'on peut trouver dans les sucriers.

Qu'espérait-il trouver ? Qu'est-ce qu'il voulait à son père ? avait-elle demandé à M^e Sullivan. Pourquoi la DEA s'intéressait-elle à son père ? Et M. Sullivan avait répondu : « Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir, et c'est de le demander. »

Cette idée avait fait trembler Zanny. Wiley travaillait pour l'administration fédérale. Comment pourrait-elle lui poser pareille question ? Mais à présent, comment ne pas lui demander ? se disait-elle en le regardant dans le blanc des yeux.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lança-t-elle. Qu'est-ce que vous cherchez ?

Wiley ramassa le dernier morceau de faïence qu'il jeta dans la poubelle.

— On ne sait jamais ce qu'on va trouver jusqu'à ce qu'on se mette à chercher.

Elle ne le croyait pas. On n'entre pas dans la maison de quelqu'un pour la mettre sens dessus dessous sans avoir la moindre idée de ce qu'on cherche !

— Je vous conseille de me dire ce que vous cherchez. Sinon, j'appelle la police

pour leur dire que je vous ai surpris en train d'entrer par effraction !

L'agent Wiley eut un sourire indulgent.

— Tu ne peux pas appeler les flics, Zanny. Les flics, c'est *moi*. Écoute, je sais que c'est ta maison. Je respecte ça. Mais j'ai un travail à faire. Et le meilleur conseil que je peux te donner, c'est de me laisser le faire. Sinon, c'est moi qui vais appeler les flics et te faire arrêter pour obstruction à mon enquête !

Zanny tremblait de rage et de peur. Elle voulait qu'il s'en aille. Mais surtout, elle voulait des réponses à ses questions.

— Qu'est-ce que vous cherchez ici ? Sur quoi enquêtez-vous ? Et qu'est-ce qu'il a fait, mon père ?

— Il s'agit d'une enquête fédérale confidentielle. Je n'ai pas à te révéler quoi que ce soit. Mais je vais te le dire, Zanny, parce que j'estime que tu as le droit de savoir.

Son consentement subit la prit par surprise. Tout à coup, elle n'était plus sûre de vouloir en savoir plus.

— Ça ne t'a jamais frappée, demandait-il, tous ces déménagements avec ton

père pendant toutes ces années ? Je parie que vous avez changé si souvent de place que tu ne te souviens même pas de toutes.

Zanny resta muette. Wiley hocha la tête.

— Je parie aussi que ton père ne se faisait pas beaucoup d'amis, reprit-il. Et quand toi, tu t'en faisais, je parie qu'il leur posait un millier de questions. Je me trompe ?

Zanny essayait de paraître indifférente. Ce n'était pas facile. Il avait l'air si sûr de lui.

Wiley la regarda d'un œil appréciateur.

— Quel âge as-tu, Zanny ? Quinze ans ? Seize ans ?

— Seize ans.

— Dans ce cas, je parie que tu te disputais souvent avec ton père, ces derniers temps. Tu es à un âge où on veut sortir de la maison, passer plus de temps avec ses amis. Mais ton père ne devait pas aimer beaucoup ça, n'est-ce pas ? Même après tout ce temps, je suis sûr qu'il était encore nerveux. Il voulait savoir où tu étais à chaque heure de la journée, et avec qui. Je suppose qu'il était

aussi très strict sur les heures auxquelles tu devais rentrer, non ?

Zanny pâlit de colère et de surprise. Comment se faisait-il qu'il en sache autant sur elle et son père ?

— Vous nous avez espionnés ? demanda-t-elle.

Wiley secoua la tête.

— Il y a deux jours, j'ignorais complètement où tu étais. En fait, je pensais que vous aviez quitté le pays. Je croyais que tout le monde était parti.

— Tout le monde ? De qui parlez vous ? Et qu'est-ce que la DEA veut à mon père ?

— Il y avait foule à l'enterrement, remarqua Wiley.

Il parlait avec aisance, sans se presser, comme à un vieil ami avec qui on passe une journée à paresser. Le contraste entre sa façon de parler et les choses qu'il disait avait de quoi faire dresser les cheveux sur la tête.

— J'imagine que bon nombre de ces gens-là tenaient ton père en très haute estime.

Zanny flaira le piège.

— Je crois que oui, répondit-elle prudemment.

— Je me demande quelle serait leur réaction s'ils apprenaient que Mitch Dugan n'était pas celui qu'il prétendait être.

Une fois encore, elle posa une question sans être sûre de vouloir connaître la réponse.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais te dire ce que je cherche, Zanny. Je cherche dix millions de dollars.

— *Quoi ?*

— Tu as très bien entendu. Dix millions de dollars. Les dix millions de dollars que ton père a volés. Tu as l'air surprise. Soit tu es une excellente comédienne, soit tu ne sais vraiment rien. Ton père n'est pas celui que tu crois, Zanny. Il ne s'appelait même pas Mitch Dugan. Il s'appelait en réalité Michael Alexander. Et ton vrai nom à toi, c'est Melissa Alexander. La raison pour laquelle vous déménagiez tout le temps, c'est que ton père était en fuite — il avait à ses trousses la police et l'une des plus grandes familles du crime organisé du pays. Je déteste avoir à te l'apprendre,

mais les faits sont là. Ton père était un voleur. Un voleur de première classe.

Non, c'était impossible. Il se trompait. Il confondait avec un autre, ou alors il mentait. Sauf qu'il était là avec son matricule de la DEA, avec son insigne tout ce qu'il y a de plus officiel, et la clef de sa maison qu'avaient dû lui confier les policiers municipaux, et tous ces renseignements sur eux. C'était ça le pire, ce qui l'avait le plus ébranlée. Il savait comment raisonnait son père; il savait des choses sur leur vie privée que personne d'autre ne pouvait savoir.

— Tu aurais tout avantage à m'aider à retrouver l'argent volé, reprit Wiley. Tu aurais aussi intérêt à ne pas oublier que tout ça doit rester strictement confidentiel. La discrétion est de mise ici. Nous ne voulons pas que les Pesci sachent que nous avons retrouvé Michael Alexander.

— Les Pesci ?

— Les méchants. Le clan à qui ton père a pris l'argent. S'ils apprennent que ton père a vécu ici, ils vont tous rappliquer pour chercher l'argent. Et c'est *ta* vie qui sera alors en danger. Ces types n'hésiteront pas à te mettre en pièces s'ils

pensent que tu peux savoir où ont été cachés les dix millions.

Zanny le regardait fixement, prise de nausée. Elle n'aimait pas cet homme ; elle n'aimait pas ce qu'il lui disait.

— Vous avez l'intention de fouiller cette maison ? demanda-t-elle en essayant d'affermir sa voix, sans grand succès.

— De la cave au grenier.

C'était un policier fédéral. Apparemment, Zanny ne pouvait pas faire grand-chose, sauf veiller à ce qu'il agisse selon les règles, comme le lui avait conseillé M^e Sullivan.

— J'aimerais dans ce cas voir votre mandat de perquisition.

— Ne te complique pas la vie, Zanny. Va-t'en et laisse-moi faire mon travail.

Zanny tint bon.

— Montrez-moi votre mandat, répéta-t-elle. Vous ne pouvez pas faire irruption dans une maison et la mettre sens dessus dessous sans une quelconque autorisation.

— Écoute, je comprends ce que tu ressens... commença-t-il d'un ton irrité, ce qui eut pour effet de réjouir Zanny. Cela lui donna du courage.

— Vous me montrez un mandat ou j'appelle la police. Ce n'est pas parce que vous êtes flic que vous n'avez pas à respecter la loi.

Wiley lui lança un regard noir. Zanny fouilla dans la poche de son jeans et sortit la carte que lui avait donnée M^e Sullivan. Elle se dirigea vers le téléphone.

— Écoute, petite. Personnellement, je n'ai rien contre ton père. Je veux simplement faire mon boulot et filer d'ici.

Zanny décrocha le combiné et commença à composer le numéro. Wiley l'observait. Après les trois premiers chiffres, il secoua la tête et abandonna la partie.

— D'accord. D'accord. Mais ne pense pas que je n'arriverai pas à obtenir de mandat. Et ne va pas t'imaginer que je ne reviendrai pas. J'ai un boulot à faire, et j'ai bien l'intention de le faire.

Zanny tremblait en le regardant quitter la maison.

UN ARTICLE DE PRESSE

— Quel charmant garçon, disait M^{me} Finster en souriant par-dessus l'épaule de Zanny à Nick qui attendait, planté dans l'entrée. Est-ce que ton père le trouvait bien ?

Zanny regarda Nick et se demanda ce que son père aurait pensé.

— Il ne l'a jamais rencontré.

— Je vois. Eh bien ! il a l'air d'un gentil garçon. Si poli. Je ne savais pas qu'il existait encore des garçons polis. On en voit tellement qui pensent que c'est chic d'être grossiers.

Elle envoya un autre sourire à Nick.

— À quelle heure ton père te demandait-il de rentrer ?

— Neuf heures et demie.

— Neuf heures et demie? s'exclama M^{me} Finster, surprise. Si c'est ça qu'il voulait...

Elle regarda encore Nick et son expression s'adoucit.

— Rentre à onze heures, Zanny, et toi, ordonna-t-elle à Nick, prends soin d'elle et veille à ce qu'elle rentre à l'heure. Onze heures, pas plus tard.

Nick acquiesça d'un signe de tête.

— Bon, et qu'as-tu envie de faire? demanda-t-il à Zanny tandis qu'ils descendaient l'allée de M^{me} Finster. Aller au cinéma? Au restaurant? Faire du patin à roulettes?

— Du patin à roulettes?

Pour une raison quelconque, elle ne parvenait pas à imaginer Nick sur des patins.

— C'était juste une suggestion, répondit celui-ci.

Il la conduisit jusqu'à une Toyota noire et alla ouvrir la portière du passager pour elle.

— Est-ce que tu fais vraiment du patin? demanda-t-elle tandis qu'il s'installait derrière le volant.

Il haussa les épaules d'un air embarrassé.

— Je ne suis pas exactement dans les normes olympiques, si c'est ce que tu veux dire.

— Il n'y a pas de normes olympiques pour le patin à roulettes, répondit Zanny. Ce n'est pas une discipline olympique.

— D'accord... d'accord, c'était une idée idiote. J'ai pensé que... je suis tellement nul, peut-être que cela t'aurait fait rire. Je trouve que ça ne te ferait pas de mal de rire un peu, ces temps-ci.

Zanny sentit une vague de tendresse l'envahir. Il était si gentil. Elle ne le connaissait que depuis quelques jours et pourtant, de tous les élèves de l'école, il était le seul à venir la voir. Le seul à ne pas avoir peur d'affronter son chagrin. Les Nageuses avaient quitté Birks Falls pour se rendre à leur championnat, mais Zanny avait l'impression que même si elles étaient restées là, elles n'auraient pas manifesté beaucoup d'empressement pour la voir. Elles se seraient senties gênées. Après tout, ce n'étaient pas vraiment des amies — pas le genre d'amies qui comptent, de toute façon. Elle se

demanda comment Nick réagirait si elle lui disait ce qu'elle voulait vraiment faire ce soir. Il n'existait qu'un seul moyen de le savoir.

— Nick ?

Il la regarda de ses yeux couleur chocolat.

— Nick, penses-tu qu'on pourrait aller à la bibliothèque municipale ?

— La bibliothèque ? dit-il, surpris. Mon dieu, Zanny, je sais bien que les examens approchent, mais quand même ! Je pensais qu'on aurait pu s'amuser un peu.

— C'est important, Nick. Il y a quelque chose que je veux découvrir.

Elle avait réfléchi à ce que lui avait dit l'agent Wiley. Elle refusait de le croire. En fait, elle voulait lui prouver qu'il se trompait. Elle avait pensé à son père, à son étrange façon de mener sa vie. Elle avait désespérément besoin de croire qu'il y avait une explication rationnelle à sa conduite, une explication qui n'aurait rien à voir avec dix millions de dollars. Elle n'avait trouvé qu'un moyen possible de découvrir la vérité.

— À la bibliothèque, ils conservent les vieux journaux, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui, répondit Nick en fronçant les sourcils. Pourquoi ? Tu prépares un exposé d'histoire, quelque chose ?

Zanny hésita. Wiley l'avait sommée de ne rien dire à personne. Mais même sans cela, elle n'était pas certaine d'avoir envie d'en parler à qui que ce soit. En plus, elle n'avait aucune garantie de trouver ce qu'elle cherchait.

— Si tu ne veux pas m'y emmener, ce n'est pas grave, dit-elle en posant la main sur la poignée de la portière. Mais il faut que j'y aille, et le plus tôt sera le mieux. Écoute, je ne suis pas d'une compagnie très agréable. Pourquoi ne me laisses-tu pas ? Je t'appelle demain, d'accord ?

Elle ouvrit la portière.

Nick se pencha par-dessus elle avec une promptitude qui la surprit, et referma la portière.

— Si tu veux aller à la bibliothèque, on va à la bibliothèque. L'histoire n'a jamais été mon fort, mais tes désirs sont des ordres...

Zanny avait le sourire aux lèvres lorsque Nick mit le moteur en marche.

Avec l'aide du bibliothécaire de la section références, Zanny localisa les rayons sur lesquels étaient rangés les gros catalogues ainsi qu'un mur de classeurs à tiroirs minces. Chaque tiroir renfermait des douzaines de bobines de microfilms, chacune contenant des douzaines de numéros de quotidiens.

— Les visionneuses à microfilms sont ici, expliqua le bibliothécaire. Si vous trouvez quelque chose dont vous voulez garder copie, nous avons une photocopieuse à microfilms. Les instructions sont affichées sur le mur à côté. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, venez me voir.

Zanny hocha la tête sans détacher les yeux des tiroirs. Il y en avait des centaines. Qui aurait pensé que la bibliothèque municipale d'un trou comme Birks Hills possédait un pareil fonds ?

— Toute une collection, n'est-ce pas ? déclara fièrement le bibliothécaire. Anderson Bently est né ici. Il possédait une des plus grandes chaînes de journaux du pays. M. Bently estimait que la presse est la mémoire d'une société, l'historienne de l'instantané. Il a fait à

cette bibliothèque une généreuse donation. Nous avons une des plus belles collections de journaux de la chaîne Bently de tout l'État. Si vous commencez par consulter les catalogues, vous n'aurez aucune difficulté à trouver ce que vous cherchez, j'en suis sûr. À moins que vous cherchiez quelque chose qui remonte à plus que dix ans.

Le bibliothécaire sourit.

— Malheureusement, personne n'a jamais expliqué à M. Bently tous les avantages de la classification. Après sa mort, son petit-fils s'est mis à cataloguer la collection, mais rien n'a été prévu pour financer le travail sur les collections antérieures.

— Comment faire si ce que je cherche s'est passé il y a plus de dix ans? demanda Zanny.

— Tu devras consulter directement les microfilms, répondit le bibliothécaire. Si tu connais le mois et l'année, tu n'auras pas de problèmes.

— Qu'est-ce que nous cherchons exactement? demanda Nick quand le bibliothécaire se fut éloigné.

Zanny fixait les rangées de tiroirs.

— Je n'en suis pas sûre.

Elle n'avait pas eu le temps de faire le tour de la question.

— Si quelqu'un volait, disons, dix millions de dollars, penses-tu que ce serait un événement important ? Penses-tu que nous en entendrions parler ?

— Qui ça, nous ? Toi et moi ?

— Je veux dire, est-ce que les médias en parleraient ? Est-ce qu'on pourrait le lire dans le journal ?

Nick avait l'air de tomber des nues.

— Si un gars vole dix millions de dollars ? Un gars en particulier ?

Elle secoua la tête avec impatience.

— Si quelqu'un vole dix millions de dollars, est-ce que toi et moi, nous pourrions l'apprendre dans le journal ?

Elle ne savait pas comment formuler sa question plus clairement.

— Eh bien... ouais, peut-être, répondit-il en hésitant. Il avait encore l'air ahuri.

— Si c'est un gars qui vit dans cet État qui fait ça, crois-tu que les journaux vont en parler ?

— Dix millions ? Je pense bien que oui. C'est une jolie somme.

— Et si ça se passe dans un autre État ?

— Quoi ?

Parce que si son père avait effectivement fait une chose pareille, c'était probablement ainsi que les choses s'étaient passées. Son père n'aurait pas déménagé si souvent et dans tous les coins du pays pour revenir dans l'État où il avait commis son forfait — s'il avait bel et bien commis le crime en question.

— Si un type vole dix millions dans un autre État, penses-tu que les journaux d'ici vont en parler ?

— Je pense que oui. Zanny, vas-tu pouvoir m'expliquer ce qui se passe ?

C'était une grosse somme d'argent. D'autant plus que l'affaire remontait à des années. Combien de temps, exactement ? D'aussi loin qu'elle se rappelait, son père et elle n'avaient cessé de changer de place ; cela avait donc dû se passer à une époque dont elle ne pouvait pas se souvenir. Ou peut-être qu'à cause de leurs incessants déménagements, la chose s'était produite sans qu'elle en eût connaissance — en supposant, bien entendu, qu'il se soit effectivement produit quelque chose. L'événement devait donc remonter à 15 ou 16 ans. Elle balaya

du regard les rayons des catalogues, puis les tiroirs à microfilms, et se tourna enfin vers Nick.

— Veux-tu m'aider ? demanda-t-elle.

Il accepta sans hésiter.

— Je ne sais pas pourquoi. Je n'ai aucune idée de ce que tu cherches, mais je vais t'aider.

— Je t'expliquerai. Je te le promets. Mais pas maintenant. Plus tard. D'accord ?

— D'accord.

Zanny se sentit remplie de gratitude.

— Les catalogues ne nous serviront à rien, expliqua-t-elle. Ce que nous cherchons s'est passé il y a 14 ou 15 ans. Il faut donc visionner les microfilms. Tu t'occupes des journaux de la côte ouest, je prends ceux de la côte est.

Il passa les tiroirs en revue jusqu'à ce qu'il trouve celui qu'il cherchait, qu'il ouvrit.

— Que cherchons-nous, exactement ?

— Tout ce qui peut avoir rapport avec un vol de dix millions de dollars.

Nick hocha la tête et emporta plusieurs bobines vers les visionneuses. Que doit-il penser ? se demandait Zanny.

Que je suis complètement lunatique? Probablement. Il la connaissait à peine, c'était leur premier rendez-vous — la première fois qu'ils sortaient ensemble, tous les deux — et où l'avait-elle traîné? À la bibliothèque municipale, en lui faisant tout un bla-bla sur un vol de dix millions de dollars. Il devait croire qu'elle était folle, et pourtant, il était encore là, en train d'installer une bobine de microfilms dans la visionneuse, prêt à faire ce qu'elle lui demandait. Ou ce garçon était l'être le plus gentil du monde, ou il avait un sérieux problème.

— Nick?

Il tourna la tête et lui sourit.

— J'apprécie énormément ton aide, tu sais.

Ils travaillèrent côte à côte, visionnant bobine après bobine sur les écrans. Zanny fut surprise du nombre d'événements qui lui étaient familiers, des choses dont elle avait entendu son père parler et qu'elle avait toujours considérées comme de l'histoire ancienne. Elle aurait adoré tout lire, mais elle ne pouvait pas se permettre de traîner si elle voulait visionner le plus grand nombre

de bobines possible avant la fermeture de la bibliothèque. Vu le temps dont elle disposait, elle ne pouvait lire que les titres. Après la première bobine, elle cessa de les lire tous. Elle savait exactement dans quelles pages trouver le genre d'histoire qu'elle cherchait. Elle mit la moitié moins de temps à visionner la seconde bobine, et elle nota avec satisfaction que Nick travaillait au même rythme qu'elle.

— Je n'ai encore rien vu qui ressemble à un vol de dix millions, dit-il. J'ai trouvé un hold-up d'un million au Texas, un camion de transfert de fonds. Mais s'il y a un article sur un vol d'un million commis à l'autre bout du pays, il y aura sûrement quelque chose sur un coup de dix millions.

Il sourit, puis se tourna vers l'écran et actionna la manivelle de la visionneuse.

Zanny l'observa un instant, ravie de son aide. Elle ne pouvait croire à sa chance. Elle se replongea dans sa lecture, un peu plus optimiste, un peu plus confiante de trouver quelque chose qui prouverait à Wiley qu'il se trompait.

— Dix minutes, nous fermons dans dix minutes, annonça le bibliothécaire d'une voix douce depuis la porte de leur salle.

Dix minutes. Ce n'était pas assez. Zanny tourna la manivelle un peu plus vite, passant un autre cahier sur l'économie, un autre cahier des sports, un autre cahier sur la mode.

Nick s'étira sur sa chaise.

— On peut toujours revenir demain. Ça ne me dérange pas. On pourrait venir dès l'ouverture demain matin et passer la journée ici.

— Et l'école ?

Il haussa les épaules.

— Qu'est-ce qui est plus important, Zanny ? Ça ou l'école ?

— Je ne veux pas que tu aies des ennuis avec ton père.

— Ce qu'il ne sait pas ne peut pas lui faire de mal. Alors ? C'est un rendez-vous ?

Zanny acquiesça d'un signe de tête.

— D'accord, mais on se retrouve ici après l'école, insista-t-elle. Je ne veux pas que tu sautes tes cours à cause de moi, Nick.

— Mais...

— J'ai l'impression que ça va nous prendre plus de temps que je pensais. Après l'école, d'accord ?

Il soupira.

— D'accord. Après l'école.

Il se leva.

— Je reviens dans une minute. Je dois aller... euh... aux toilettes.

Avant de s'éloigner, il se pencha et l'embrassa légèrement sur la joue.

Zanny le regarda sortir le cœur en fête. Le contact de ses lèvres l'avait électrisée. Elles étaient douces et tièdes. Elle souriait en retournant à sa bobine de microfilm. Je peux éplucher encore quelques numéros en l'attendant, se dit-elle.

Elle tomba dessus presque aussitôt, et faillit même passer à côté. L'article n'était pas long, mais ce n'était pas non plus un entrefilet. Il y avait une photo aussi. Elle lut le texte rapidement et regarda la photo. Puis elle visionna à toute allure le numéro du lendemain. Du surlendemain. Rien. Pas un mot non plus dans les journaux des jours suivants.

Elle jeta un regard autour d'elle. Nick n'était pas revenu. Sans perdre une

minute, elle retira le microfilm, se dirigea vers la photocopieuse et inséra la bobine sur les tiges. Tout en fouillant dans son sac pour trouver de la monnaie, elle regarda la photo sur l'écran. Puis elle introduisit une pièce et appuya sur un bouton. La machine cracha sa copie presque immédiatement.

Elle entendit un bruit de pas.

Nick.

En un éclair, elle plia la feuille de papier, ne sachant pas trop pour quelle raison, si ce n'est que pour le moment, elle n'avait pas envie de partager sa trouvaille avec qui que ce soit. Pas même avec Nick. Elle fourra la feuille de papier dans son sac et retira vivement le microfilm de la machine. Elle acheva de le rembobiner à la main. Elle le rangeait dans sa boîte quand Nick la rejoignit.

— On s'en va ?

Elle hocha la tête.

Plutôt que de rentrer directement chez M^{me} Finster, ils s'arrêtèrent dans un café-pâtisserie que Nick connaissait. Et sans trop savoir comment, Zanny se retrouva en train de parler de son père, évoquant surtout ses bons côtés. Il avait été un

drôle de père, mais pas un mauvais père, et elle sentit soudain le besoin de le faire comprendre à Nick. Elle lui raconta même que lorsqu'elle rentrait avec le cafard, après une première journée dans une nouvelle école, son père l'entourait de ses bras en lui disant : « Tiens bon, Petite Ourse. » C'était le surnom qu'il lui avait donné, à cause d'une petite tache de naissance qu'elle avait sur une fesse. Elle rougissait à chaque fois que son père en parlait. « Ça a la forme d'un ours en peluche, disait-il. Du moins, c'était le cas quand tu étais un bébé. Nous t'avons toujours appelée Petite Ourse après. Tu étais notre petit ours en peluche. »

Cela lui faisait du bien de raconter ça. Et puis tout à coup, comme si une grande main était venue éteindre quelque chose dans son cœur, une vague de tristesse la submergea. Son père était parti. Définitivement. Il ne reviendrait jamais. Comment une chose pareille avait-elle pu lui arriver ? Comment pouvait-elle être aussi seule au monde ? Il était impossible qu'elle ne le revoie jamais un jour. Impossible. Elle se mit à pleurer. Nick lui tendit un mouchoir, lui tint la

main et la ramena chez M^{me} Finster juste avant onze heures.

— Alors on se voit demain, lui dit-il en la laissant à la porte. Et si je passais te prendre ici, plutôt qu'on se retrouve là-bas ?

Zanny fronça les sourcils. Là-bas ?

— À la bibliothèque, précisa-t-il. Tu ne voulais pas y retourner demain ?

Elle avait oublié. Elle avait pris ce rendez-vous avec lui avant d'avoir trouvé ce qu'elle cherchait.

— J'ai changé d'idée. Je ne veux pas y retourner.

Nick la regarda d'un air ahuri, mais il ne protesta pas.

Assise en tailleur sur le lit, Zanny regardait en fronçant les sourcils la brosse à cheveux posée sur la commode. Elle se rappela ce matin où son père avait examiné ainsi sa propre brosse, surpris d'y trouver tant de cheveux. Il s'était contorsionné le cou de toutes les manières devant la glace pour apercevoir l'arrière de son crâne. Finalement, il l'avait envoyée chercher un petit miroir à main et avait réussi à repérer ce que

Zanny avait déjà remarqué peu de temps auparavant : une petite zone dégarnie juste en arrière de son crâne.

— Ton vieux père est en train de se déplumer, avait-il dit.

Elle ne s'était pas attendue à une telle réaction. À la télé, les hommes qui perdaient leurs cheveux prenaient toujours un air catastrophé. Jamais ils ne souriaient quand ils se découvraient un début de calvitie. Mais cette perspective semblait en revanche ne pas déplaire à son père ; il attendait même ce moment avec impatience. Et il s'en était fort bien accommodé. Le jour où elle avait évoqué la possibilité d'une perruque, il avait éclaté de rire : « Hé, ne sais-tu pas que les femmes trouvent les hommes chauves séduisants ? »

À l'époque, elle l'avait admiré pour l'élégance avec laquelle il prenait la chose. S'il lui était arrivé la même chose à elle, elle n'aurait pas réagi avec autant d'humour. Maintenant, elle savait qu'il avait une excellente raison de vouloir devenir chauve, de changer d'apparence.

Elle baissa les yeux sur l'article qu'elle avait ramené de la bibliothèque, et sur la

photo qui l'accompagnait. Elle le relut encore, pour la dixième fois. Les mots étaient les mêmes qu'à la première lecture. Elle espérait s'être trompée. Mais non.

Cela s'était passé à peu près quinze ans plus tôt, à Chicago, dans l'autre moitié du continent. Un homme nommé Taglia avait été tué. Selon le porte-parole de la police, l'affaire avait peut-être un rapport avec la famille Pesci, qu'il présumait être un « clan mafieux ». De l'argent avait apparemment été volé à ce clan criminel, entre 10 et 20 millions de dollars, selon les estimations. Zanny s'interrogea une nouvelle fois sur l'absence de toute mention de l'incident dans les journaux du lendemain et des jours suivants.

Mais elle ne s'attarda pas longtemps sur ce détail. Elle ne s'en préoccupa guère, à dire vrai, car à mesure qu'elle lisait l'article, ses yeux étaient irrésistiblement attirés par la photographie d'à côté. C'était le portrait de l'homme soupçonné d'avoir commis et le vol et le meurtre du dénommé Taglia. Zanny examinait ce visage, les sourcils rebelles,

les grands yeux sombres, le nez fort et droit, la chevelure noire et touffue. Elle posa le doigt sur le sommet du crâne de l'homme photographié. Rien d'étonnant à ce que son père ait été ravi de perdre ses cheveux. C'était incroyable comme la calvitie pouvait changer l'apparence de quelqu'un. Zanny regarda à nouveau le nom imprimé sous la photo : Michael Alexander. L'agent Wiley ne lui avait pas menti. Son père n'était pas celui qu'elle croyait : le bon vieux Mitch Dugan. Son père était un voleur et un meurtrier du nom de Michael Alexander.

L'ONCLE EVERETT

Le lendemain matin, Zanny essuyait la vaisselle du petit déjeuner en se demandant si l'agent Wiley avait réussi à se procurer son mandat, quand on sonna à la porte. M^{me} Finster se précipita pour aller voir. Zanny continua à essuyer et à ranger les ustensiles jusqu'à ce qu'elle entende la voix du lieutenant Jenkins. Elle posa alors le torchon. Allait-il lui annoncer quelque chose de nouveau sur la mort de son père ? Elle se dirigea en toute hâte vers l'entrée.

Le lieutenant Jenkins discutait avec M^{me} Finster. Il n'était pas seul. À son côté se tenait un homme de grande taille et bien bâti. Il avait les cheveux roux. Dès que l'homme posa ses yeux d'un bleu clair sur Zanny, un sourire engageant se dessina sur son visage. Il avait l'air

heureux de la voir, ce qui semblait absurde : cet homme était pour elle un parfait étranger.

M^{me} Finster souriait elle aussi tout en s'essuyant les mains sur son tablier.

— D'excellentes nouvelles, Zanny, annonça-t-elle. Le lieutenant Jenkins a trouvé ton oncle.

Son oncle? Mais c'était impossible. Zanny n'avait ni oncle ni tante. Sinon, son père lui en aurait parlé. Quoique... ce ne serait pas la première fois que son père aurait omis de lui mentionner quelque chose. Elle examina l'homme corpulent, cherchant sur sa physionomie quelque chose de familier, mais en vain. Elle ne l'avait jamais vu de sa vie.

Le lieutenant Jenkins s'avança et sourit à Zanny.

— Comment vas-tu, Zanny? demandait-il. Tout marche comme tu veux?

— Je crois, répondit Zanny.

— C'est parfait. Vraiment parfait. Parce que tu sais, Zanny, les choses sont apparemment plus compliquées que ce qu'on aurait pu croire au début. J'aimerais t'en dire deux mots.

Il lança un regard à M^{me} Finster.

— Y a-t-il un endroit où nous pourrions parler avec Zanny en privé ?

M^{me} Finster fit oui de la tête, mais elle eut l'air peinée d'être exclue.

— Allez donc dans le salon. Je vais vous faire du café frais.

— Ne vous dérangez pas pour nous, répondit le lieutenant.

— Allons donc, qu'est-ce que c'est que de préparer un pot de café !

Elle les conduisit au salon et s'en retourna à la cuisine.

— Assieds-toi, Zanny, dit le lieutenant Jenkins.

Elle jeta son dévolu sur l'un des deux fauteuils à oreillettes de M^{me} Finster. Le lieutenant s'installa dans le deuxième. Quant à l'homme aux cheveux roux, il s'assit sur le canapé et regarda Zanny en souriant.

— J'imagine que tu ne te souviens pas de moi, Zanny. La dernière fois que je t'ai vue, tu n'étais qu'un bébé. Je suis ton oncle Everett. Everett Lloyd, le frère de ta mère.

Zanny se rendit compte qu'elle n'était pas vraiment surprise. À vrai dire, rien ne pouvait plus la surprendre, pas même

le fait que son père ait désigné son oncle comme tuteur légal sans prendre la peine de la mettre au courant. Pire encore, il lui avait menti. Il lui avait dit qu'elle n'avait pas de famille du tout. Zanny se tourna vers le lieutenant.

— Vous avez dit que les choses se compliquaient. Que voulez-vous dire ?

Le policier consulta Everett Lloyd du regard. Celui-ci hocha la tête.

— Il semble, commença le lieutenant en pesant ses mots, que ton père n'était pas exactement celui que tout le monde croyait.

Zanny dut se mordre la langue pour ne pas répondre qu'elle était déjà au courant. Mais elle voulait savoir ce que le lieutenant avait à lui dire.

— Je ne sais pas s'il t'a beaucoup parlé de ta mère.

— Seulement qu'elle était morte dans un accident d'auto quand j'étais petite.

Le lieutenant Jenkins et Everett Lloyd échangèrent un regard. À leur air solennel, elle comprit qu'ils savaient des choses qu'elle-même ignorait. *Tout le monde* avait l'air de savoir des choses qu'elle ignorait. Elle sentit sa colère monter.

— Elle est réellement morte dans un accident, n'est-ce pas? demanda-t-elle. Écoutez, si vous en savez plus, j'aimerais beaucoup que vous me mettiez au courant.

— Ta mère a effectivement perdu la vie dans un accident, répondit Everett Lloyd.

Il avait la voix grave, mais il parlait avec calme. Il la regardait droit dans les yeux, comme s'il voulait voir à travers la fenêtre d'une maison ce qu'il y avait à l'intérieur. Zanny dut faire un effort pour soutenir son regard et ne pas détourner les yeux.

— Peu de temps après, ton père a fait ses bagages et vous avez tous les deux disparu. Je vous cherche depuis tout ce temps.

Zanny fixa les yeux bleu pâle et n'y vit rien d'autre que de la sincérité.

— Eh bien! vous m'avez trouvée. Ou plutôt, devrais-je dire, la police *vous* a trouvé.

— C'est ça qui est amusant, intervint le lieutenant. Cela fait quinze ans que je suis dans la police, et c'est la première

fois que je tombe sur une coïncidence pareille.

Ils furent interrompus par M^{me} Finster, qui entra dans la pièce avec un plateau dans les mains, sur lequel étaient posés des tasses, un sucrier, un pot à lait, la cafetière et une assiette de biscuits sablés.

— Excusez-moi, dit-elle, en s'affairant à servir le café et à passer le lait et le sucre. Je ne voulais pas vous interrompre. J'en ai pour une minute.

Ce fut Everett Lloyd qui rompit le silence gêné qui suivit l'irruption de M^{me} Finster. Il la complimenta pour ses biscuits.

— J'aimerais que vous me donniez la recette, ajouta-t-il. Ma femme est une fine cuisinière, mais ses sablés n'ont rien à voir avec les vôtres.

M^{me} Finster rougit de plaisir.

— Je vais vous écrire la recette, répondit-elle en quittant la pièce.

Zanny regarda le lieutenant Jenkins.

— Quel genre de coïncidence ?

— Le lendemain de... commença-t-il d'un ton hésitant. Le lendemain de la mort de ton père, j'ai trouvé un message

sur mon bureau. De Everett Lloyd. Avant que William Sullivan m'informe que ton père avait désigné un certain Everett Lloyd comme ton tuteur légal. Et je n'ai pas pu m'occuper tout de suite de ce message à cause d'une enquête en cours. En fait, monsieur Lloyd m'avait appelé pour demander d'identifier quelqu'un qui avait sa photo dans le journal.

Le cœur de Zanny bondit dans sa poitrine. Elle se demanda s'il parlait de la même photographie que celle qu'elle avait trouvée.

— C'était une photo de toi.

— De *moi* ?

Un autre coup de théâtre !

— C'était la photo d'une manifestation organisée devant le *Coin du hamburger*, deux semaines auparavant. Il y avait eu un papier là-dessus dans le journal local, et la *Gazette de Wilmington* l'avait repris.

Zanny se tourna vers Everett Lloyd.

— Vous dites que vous me cherchiez depuis la mort de ma mère et pendant tout ce temps, vous habitez aussi près que Wilmington ?

— Non, j'arrive de Chicago, répondit Everett Lloyd.

Chicago. Là où le vol avait eu lieu. Zanny essayait de rester impassible, comme si le nom de cette ville n'avait aucune résonance pour elle.

— C'est par un pur hasard que je suis tombé sur cette photo. Ma femme avait commandé pour moi un cadeau d'anniversaire dans une boutique d'antiquités de Wilmington. Et l'objet est arrivé enveloppé dans le journal du coin. Dès que j'ai vu la photo, je me suis mis à faire des appels téléphoniques.

Zanny nageait à présent dans la plus extrême confusion. Elle regarda l'étranger avec une méfiance accrue.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Vous venez de me dire que la dernière fois que vous m'aviez vue, je n'étais qu'un bébé. Et vous prétendez maintenant m'avoir reconnue sur une photo publiée dans le journal ?

Les yeux pâles de Lloyd s'embruèrent de larmes.

— Comment ne t'aurais-je pas reconnue ? répondit-il. Tu es le portrait craché de ta mère quand elle avait ton âge.

Zanny regarda le lieutenant Jenkins, en quête d'une confirmation. Cet homme

disait-il vrai ? Avait-il vraiment retrouvé sa trace d'une manière aussi abraca-dabrante ?

Le policier haussa les épaules.

— Cette affaire est bourrée de coïncidences, dit-il.

Coïncidences... le mot était faible. Il lui arrivait des choses qu'elle aurait trouvées invraisemblables même dans un scénario de film. Elle ne savait pas quoi penser d'Everett Lloyd. Son histoire ne collait pas avec ce que lui avait raconté Wiley. Lloyd prétendait que son père avait quitté Chicago à cause de la mort de sa mère. Il n'avait pas parlé des dix millions de dollars. Qu'est-ce que cela pouvait bien dire ? Qu'Everett Lloyd ignorait tout du vol ? Mais il était de Chicago. Il devait être au courant. Peut-être voulait-il lui cacher la chose, à elle ou au lieutenant ? Ce qui soulevait une autre série de questions, la plus importante étant : pourquoi ?

— Comment pouvez-vous avoir la certitude qu'il est bien mon oncle ? demanda-t-elle au lieutenant Jenkins. Peut-il le prouver ? Quel type de preuve faut-il pour démontrer hors de tout

doute qu'on est bien l'oncle de quelqu'un ?

— C'est là que les choses se compliquent encore, répondit le lieutenant. Monsieur Lloyd est enquêteur en matière de fraudes fiscales à Chicago — et il est très respecté, si j'ai bien compris. Je n'ai donc aucune raison de douter de ce qu'il avance. Mais tu es une mineure et l'État ne peut pas te confier à quelqu'un sans faire les vérifications nécessaires. Malheureusement, monsieur Lloyd ne possède pas de copie de ton certificat de naissance, et nous n'en avons pas trouvé non plus dans les papiers de ton père. Nous continuons à chercher. Tes parents n'habitaient pas Chicago quand tu es née. En fait, monsieur Lloyd ignore où vivaient tes parents lors de ta naissance.

Zanny sourcilla.

— Vous ne saviez pas où était votre sœur ?

— Ton père voyageait beaucoup, répondit Everett Lloyd. Et ta mère l'accompagnait. Ils ne nous disaient pas toujours où ils étaient.

— Pourquoi ?

— Pour te dire la vérité, mes parents n'approuvaient pas ce mariage.

— Vous voulez dire qu'ils n'appréciaient pas mon père, dit Zanny.

Ce n'était pas une question. Elle énonçait un fait.

Everett Lloyd acquiesça d'un signe de la tête.

— Nous n'avons même pas su qu'elle était enceinte, jusqu'à ta naissance.

— Ce qui veut dire que nous ignorons dans quel hôpital ta mère a accouché, ajouta le lieutenant Jenkins, ou même dans quel État. Mais nous faisons des recherches. Nous travaillons avec monsieur Lloyd ici et aussi avec la police de Chicago pour trouver des personnes qui ont connu ta mère et ton père quand ils vivaient dans cette ville. Et bien sûr nous essayons de trouver leurs dossiers médicaux...

— Dossiers médicaux ?

— Pour le groupe sanguin. Nous ne pourrons pas te confier à monsieur Lloyd tant que toutes les preuves ne seront pas réunies.

— Ce qui veut dire ?

— Cela peut prendre un peu de temps. Quelques jours au plus.

— Et si vous revenez bredouilles ? demanda Zanny. Si vous ne parvenez pas à prouver qu'il est bien mon oncle, que va-t-il se passer ?

— Chaque chose en son temps, répondit le lieutenant. Je suis sûr que tout va finir par s'arranger.

Zanny aurait aimé partager son optimisme, mais avec tout ce qui arrivait, c'était impossible. Elle regarda encore cet homme qui prétendait être son oncle. S'il disait la vérité et qu'il habitait bien Chicago, il devait alors en savoir plus sur son père. Elle décida de le cuisiner un peu plus.

— Et cette histoire de DEA ? demanda-t-elle.

Everett Lloyd ouvrit de grands yeux.

— La DEA ? s'exclama-t-il. Que viennent-ils faire dans cette histoire ?

Le lieutenant Jenkins prit un air peiné.

— Je ne suis pas autorisé à en parler, dit-il.

Il ne voulait pas qu'on en parle. L'agent Wiley ne voulait pas non plus. Eh bien ! tant pis pour eux. Si la chose concernait son père, elle avait le droit d'aborder le sujet.

— Un agent de la DEA est ici, expliqua-t-elle à Everett Lloyd. Il m'a posé un tas de questions à propos de mon père. Je pense qu'ils ne sont pas étrangers aux circonstances dans lesquelles il est mort.

— Allons, Zanny, dit le lieutenant d'un ton apaisant. Nous ne savons pas...

— *Moi*, je sais, coupa Zanny. Je sais que quoi qu'ait pu être mon père, il n'était pas du genre à se suicider.

— Écoute, Zanny... commença le lieutenant.

— La DEA veut que tout ça reste secret. Et *vous*, vous ne voulez pas qu'on en parle non plus. Personne ne cherche à savoir comment est mort mon père. C'est vous qui allez m'écouter à présent. Je vous préviens que si vous continuez à ne pas vouloir répondre à mes questions, je vais aller voir les journaux et leur raconter tout ce que je sais. Et je me moque pas mal de ce que vous, ou la DEA ou n'importe qui d'autre pourrez bien penser.

— Ce ne serait pas une bonne idée, Zanny, dit tranquillement Everett Lloyd.

Le lieutenant le regarda.

— Qu'est-ce que vous savez de cette histoire ?

— Probablement autant que vous, rétorqua Lloyd. Je sais ce qu'on a dit sur Mike.

Zanny lui lança un regard sévère.

— Mike ?

— Michael Alexander. C'était son vrai nom.

Au moins, ça concordait avec l'histoire de Wiley.

— Je suis au courant pour les dix millions qui ont été subtilisés aux Pesci. Je sais aussi que Mike a filé aussitôt après que l'argent a disparu.

Zanny explosa.

— Vous croyez que c'est lui qui a fait le coup, hein ? C'est bien ce que vous dites ? Vous pensez que mon père est un voleur !

— Je n'ai pas dit ça.

— Vous ne répondez pas à ma question.

Everett Lloyd poussa un soupir.

— Pour l'instant, mon opinion n'a pas beaucoup d'importance, tu sais. Il y a suffisamment de gens qui pensent que ton père a fait le coup pour que ça vaille la peine de tenir ça secret. Parce que si jamais la chose s'ébruitait, cela risquerait

d'attirer des individus peu recommandables. Et j'ai bien peur que ce soit dangereux pour toi, Zanny. À mon avis, tu devrais laisser la police — et la DEA — faire leur travail. Il vaudrait mieux que tu coopères avec eux.

Zanny regarda l'homme aux cheveux roux. Qui était-il, après tout? Simple-ment un nom inscrit sur le testament de son père, quelqu'un dont son père ne lui avait jamais soufflé mot, quelqu'un qui prétendait être son oncle mais qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Pour quelle raison lui ferait-elle confiance?

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, répéta-t-elle. Vous pensez que c'est mon père qui a volé cet argent, n'est-ce pas?

Everett Lloyd se laissa aller contre le dossier du sofa en soupirant. Il se frotta les yeux.

— Je suis au courant des faits, Zanny. Je sais que ton père était un policier infiltré dans la pègre, et qu'il subissait d'énormes pressions. Je sais qu'il a quitté la police. Je sais qu'il a été mêlé à des gens peu recommandables. Et je sais que dix millions de dollars se sont volatilisés

au moment où toi et ton père avez disparu.

Un flic ? Son père avait été un flic, sans qu'elle le sache ? Pire encore, un flic qui avait mal tourné ?

— Mais pourquoi ? demanda Zanny. Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

Everett Lloyd haussa ses larges épaules.

— J'ai bien l'intention de te parler de tout ça, Zanny. Mais d'abord, j'aimerais te connaître un peu plus, et j'aimerais bien que toi aussi, tu apprennes à me connaître. En attendant, il vaudrait mieux ne parler de ça à personne. Dans ton propre intérêt.

Le lieutenant Jenkins avala sa dernière goutte de café.

— J'espère que tu vas écouter monsieur Lloyd, dit-il. C'est la voix du bon sens. Reste en dehors de tout ça, Zanny, pour ta propre sécurité. Laisse les spécialistes faire leur boulot.

Il se leva et se tourna vers Everett Lloyd.

— Je vous ramène à votre motel.

— Merci, lieutenant. Mais si Zanny n’y voit pas d’inconvénient, j’aimerais rester une minute pour faire sa connaissance.

Le lieutenant hocha la tête.

— On reste en contact, lui dit-il.

Il se dirigea vers la cuisine pour saluer M^{me} Finster.

Zanny jeta un regard glacial au gros homme roux.

— Je dois sortir. J’ai un rendez-vous.

Everett Lloyd eut un sourire bienveillant.

— Je ne te garderai pas longtemps. J’imagine combien tout ça doit te paraître étrange. D’abord, ce qui est arrivé à ton père. Et moi qui tombe du ciel comme ça, de but en blanc.

Il plongea la main dans la poche de son pantalon et sortit un portefeuille qu’il ouvrit. Il en retira une petite photographie qu’il lui tendit.

— Je ne sais pas si tu as déjà vu cette photo, dit-il. C’est celle de ton père et de ta mère le jour de leur mariage. Je n’y étais pas. Ils se sont mariés à Las Vegas. C’est ta mère qui m’a envoyé la photo.

Zanny se disait qu’elle ne voulait rien savoir de cet homme. Elle se disait

qu'elle ne voulait même pas rester dans la même pièce que lui. Pour qui se prenait-il, à débarquer dans sa vie après toutes ces années, en prétendant s'être inquiété pour elle tout en affirmant du même souffle que son père était un voleur? Rien d'étonnant à ce que son père ait semblé si amer par moments. Son propre beau-frère croyait qu'il avait volé dix millions de dollars! Son propre beau-frère n'avait même pas essayé de prendre sa défense. Elle avait terriblement envie d'envoyer promener Everett Lloyd et sa stupide photo. Mais elle ne pouvait pas se le permettre. Comment rater une si belle occasion! Elle prit la photo et la regarda avec avidité, enregistrant le moindre détail. Le jeune homme était incontestablement son père, même s'il était beaucoup plus mince que dans son souvenir, et qu'il avait plus de cheveux — et des cheveux plus longs — qu'elle ne lui en avait jamais vu. Il portait un tuxedo gris perle et un œillet rouge à la boutonnière, et regardait avec un sourire rayonnant la jeune femme mince et brune à ses côtés. Et c'est elle, la mariée, qui fascinait Zanny.

Zanny se sentit soudain prise de vertige devant le visage ouvert et souriant, les yeux bleus, l'épaisse chevelure châtain. Toute sa vie, elle s'était demandé de qui elle pouvait bien tenir. Elle ne ressemblait pas le moins du monde à son père, elle n'avait rien hérité de lui. La plupart de ses amies ressemblaient à leur père ou à leur mère. Zanny ne ressemblait à personne. Jusqu'à aujourd'hui. Elle avait l'impression de se voir dans un miroir.

— C'est vraiment troublant, observa Everett Lloyd. Cette photo dans le journal... je n'en croyais pas mes yeux. J'aurais juré voir une photo de Jenny, il y a quinze ou vingt ans.

— Jenny, répéta Zanny.

L'une des rares choses qu'elle savait de sa mère, c'était son prénom. Ces deux derniers jours, cependant, elle s'était demandé si ça aussi, ce n'était pas de la fiction, encore une autre invention, un autre mensonge de son père.

— Jennifer Anne Lloyd, reprit Everett Lloyd. Tu lui ressembles tellement.

Il se mit à extraire une autre photographie de son portefeuille et la lui tendit.

— Ça, c'est Jenny et moi quand nous étions gamins. J'avais cinq ans de plus qu'elle.

Sur la photo, Zanny découvrit un Everett Lloyd plus jeune et moins corpulent qui entourait de son bras la même jeune femme élancée.

— Elle était belle, n'est-ce pas ? Et bourrée de talent. Elle faisait de la danse, tu sais.

Zanny le regarda, complètement ébahie. Elle l'ignorait. Elle ne savait pratiquement rien de sa mère, excepté qu'elle était morte, que cela s'était passé bien des années auparavant et que son père n'aimait pas en parler.

— Elle a laissé tomber la danse quand elle a épousé ton père, précisa Everett Lloyd, les yeux embués de larmes. Elle a laissé tomber bien des choses.

Zanny lui jeta un regard noir. Que voulait-il insinuer ? Était-il en train de critiquer son père ?

Everett Lloyd rougit jusqu'aux oreilles.

— Je suis désolé, je ne voulais pas...

Il fixa les photos et entreprit de les ranger dans son portefeuille. Il hésita et

en tendit une à Zanny, celle de ses parents le jour de leur mariage.

— Peut-être aimerais-tu garder celle-là.

Zanny accepta sans mot dire. Elle ne savait pas quoi penser de cet homme. Elle plongea son regard dans ses yeux pâles.

— Et qu'est-ce qui se passe maintenant ?

Everett Lloyd glissa son portefeuille dans sa poche.

— Il faut attendre. Je suis au motel, à la sortie de la ville sur la grand-route. Je vais attendre jusqu'à ce que toutes les formalités soient remplies. Et ensuite, on aura du pain sur la planche.

— Du pain sur la planche ? Que voulez-vous dire ?

— Il faudra faire tes bagages et te préparer à partir. Je suis sûre que tu vas aimer Chicago, Zanny. C'est une belle ville. Et bien sûr, il y a aussi toutes sortes de choses à régler, la maison, les affaires de ton père. Nous devons décider de ce qu'il faudra garder et de ce dont on devra se défaire.

Il se leva.

— J'ai deux ou trois choses à faire aujourd'hui, mais j'aimerais bien qu'on soupe ensemble ce soir. Je pourrais passer te prendre vers six heures.

Zanny acquiesça sans empressement. Elle avait toujours su qu'elle ne pourrait pas rester indéfiniment chez M^{me} Finster, mais jamais elle n'aurait prévu s'en aller aussi loin que Chicago. Ce n'était après tout qu'un autre déménagement de plus. Pourquoi attacher de l'importance à celui-là ? Mais elle n'arrivait plus, tout à coup, à s'imaginer quitter la petite maison de briques rouges. Elle n'y avait habité qu'un an, mais c'était chez elle.

— Zanny ?

Elle leva les yeux vers son oncle.

— Est-ce que ça va ?

Elle hocha la tête.

— Parfait, dit-il en lui souriant. Je dois régler certaines choses avec M^{me} Finster avant de partir.

Zanny le suivit des yeux tandis qu'il se dirigeait vers la cuisine.

UNE FOUILLE

Après le départ d'Everett Lloyd, Zanny resta seule dans le salon de M^{me} Finster, incapable de bouger. Au début, il n'y avait eu que l'agent Wiley à accuser son père d'être un voleur. Mais maintenant, il n'était plus le seul. Il existait un consensus général contre son père. Le lieutenant Jenkins disait que c'était un voleur. L'article de journal qu'elle avait déniché à la bibliothèque disait la même chose. Jusqu'au beau-frère de son père — son propre oncle — qui disait la même chose.

Elle ne les croyait pas — ou du moins elle ne *voulait* pas les croire. Que son père ait été un solitaire, elle l'admettait volontiers. Elle ne contestait pas non plus ses pérégrinations incessantes durant toutes ces années. Mais le père qu'elle avait

connu était un honnête homme, et il lui avait inculqué le sens de l'honnêteté. Ses collègues de travail le respectaient. Et en supposant qu'il ait effectivement volé cet argent, comment se faisait-il que leur train de vie soit resté aussi modeste? Il fallait que Wiley et les autres se trompent. Et que son père soit innocent. Peut-être s'agissait-il d'un coup monté. Mais comment Zanny allait-elle prouver que tout le monde se trompait?

Il n'existait qu'un moyen de le faire : démontrer qu'il n'y avait pas de millions cachés et qu'il n'y en avait jamais eu. Elle allait fouiller la maison de fond en comble, dans ses moindres recoins, et leur prouver que le magot n'existait pas.

Elle était arrivée à mi-chemin de sa maison, le trousseau de clefs à la main, lorsqu'elle entendit quelqu'un appeler son nom. Elle se retourna, aperçut Nick sur la route en contrebas, et lui fit un signe de la main. Elle avait l'intention de fouiller la maison au complet, et d'y passer la journée si nécessaire. Mais elle ne pouvait pas le dire à Nick. Pas plus qu'elle ne pouvait lui demander de s'en aller, en tout cas pas d'une manière qu'il

pourrait mal interpréter. Elle ne voulait pas que Nick pense qu'elle n'avait pas envie de le revoir. Elle lui lança la première chose qui lui passa par la tête.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je vais très bien, merci, répondit-il d'un ton légèrement sarcastique. Et toi, comment vas-tu ?

Zanny sentit ses joues s'empourprer.

— Excuse-moi. Je ne voulais pas dire ça.

— Tu n'as pas l'air particulièrement ravie de me voir, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas ça.

— Mais ? Parce qu'il y a un « mais », je le sais. Qu'est-ce qui ne va pas, Zanny ?

— Rien.

Sa voix trop haut perchée la trahit.

Nick la regardait de ses yeux bruns, l'air inquiet.

— Il y a quelque chose qui te tracasse, et je ne pense pas seulement à ce qui est arrivé à ton père. Il y a quelque chose d'*autre*. C'était là hier soir à la bibliothèque, et c'est encore là maintenant. C'est ce type de la DEA, n'est-ce pas ? Il t'a dit quelque chose, et ce quelque chose est en train de te ronger les sangs. J'ai sauté mes cours pour venir voir comment tu allais.

Il plongea ses yeux dans les siens. Comme elle gardait le silence, il soupira et haussa les épaules.

— Je vois, dit-il. Tu ne veux pas m'en parler. Je peux m'arranger avec ça.

Malgré ses efforts, il ne parvenait pas à dissimuler sa déception.

— Écoute, si tu veux que je m'en aille, dis-le. J'arriverai peut-être à temps pour le cours d'algèbre.

— Ce n'est pas que j'aie envie que tu t'en ailles, répondit-elle. C'est simplement...

Simplement quoi? Que j'ai envie d'être seule pour pouvoir fouiller ma propre maison? Parce que j'ai bien peur qu'il y ait dix millions de dollars planqués quelque part et il faut que je mette tout sens dessus dessous pour prouver que ce n'est pas vrai. Ou bien — et c'est cette perspective qui la terrorisait, qui lui coupait les jambes — je vais les trouver. Si je lui raconte ça, se disait-elle, il va vraiment me prendre pour une folle.

Nick tendit le bras et lui toucha l'épaule.

— Je suis désolé, dit-il. Tu viens d'en voir de dures. Tu n'as pas besoin que je

te rende la vie encore plus difficile qu'elle l'est déjà. Je te donnerai un coup de fil. Peut-être voudras-tu sortir, faire quelque chose... juste pour te changer les idées.

Puis, si rapidement qu'elle en eut le souffle coupé de surprise et de plaisir, il posa ses lèvres douces sur les siennes. Elle avait déjà été embrassée, une fois, par un garçon qui ne lui plaisait pas plus que ça ; elle l'avait laissé faire parce que c'était la première fois qu'un garçon l'invitait à aller danser. Mais son baiser n'avait rien à voir avec celui-là. Elle n'avait jamais senti cette flamme la traverser, la laissant à la fois épuisée et pleine d'énergie.

— Je t'appellerai plus tard, dit-il, et chaque mot venait caresser son oreille comme une brise. Ses lèvres touchèrent à nouveau les siennes, en s'attardant cette fois. Il lui releva doucement le menton et lui caressa la joue. Elle sentit ses jambes devenir faibles, souhaitant que ce baiser ne s'arrête jamais.

— Nick ? dit-elle quand ils se séparèrent.

Elle se perdait dans ses yeux noirs. Il était si compréhensif, si doux. Et il tenait

à elle. Il était prêt à lui donner tout le temps, toute la place dont elle avait besoin. Être avec lui, c'était comme être avec Lily, elle se sentait à l'aise, sur la même longueur d'onde. Elle se sentait avec quelqu'un qui la comprenait vraiment.

— Nick, si je te dis quelque chose, me promets-tu de n'en parler à personne ?

Il fronça les sourcils.

— Il y a un problème, n'est-ce pas ? Quelque chose qui a un rapport avec ce type de la DEA, pas vrai ? Un rapport avec ce que nous avons cherché hier soir à la bibliothèque ?

Elle opina d'un signe de la tête, gravit les marches du perron pour ouvrir la porte, et se retourna vers Nick, qui attendait toujours dans l'allée. Il grimpa les marches et la suivit à l'intérieur.

— Quel est le problème, Zanny ?

— J'ai découvert pourquoi la DEA s'intéressait à mon père.

Nick resta silencieux, mais à son expression lugubre, elle comprit qu'il ne s'attendait pas à de bonnes nouvelles.

— Ils disent que mon père était un flic qui n'a pas su résister à la tentation.

C'est du moins ce qu'Everett Lloyd avait laissé entendre.

— Ils disent qu'il a volé dix millions de dollars, de l'argent de la drogue.

Voilà, elle venait d'énoncer à haute voix cette affirmation ridicule, et personne n'avait ri. Nick la regardait d'un air grave.

— Et tu les crois, Zanny ?

— Je ne sais pas ce qu'il faut croire. Tu n'imagines pas ce que c'est, Nick. On croit connaître quelqu'un... C'était mon père, nous avons vécu ensemble pendant 16 ans et je pensais que je le connaissais bien. Et maintenant, tout le monde me dit qu'il n'était pas ce qu'il prétendait être. Il ne s'appelait même pas Mitch Dugan. Il s'appelait Michael Alexander.

Nick la regardait, le visage dénué de toute expression.

— Et après, j'ai découvert que...

Elle sortit la photocopie de la poche de son jeans et la lui tendit.

— Ils en ont même parlé dans le journal, ajouta-t-elle tandis qu'il déployait la feuille de papier. Michael Alexander a volé dix millions de dollars à un clan de la pègre et il a pris la fuite. Regarde cette

photo. Tu n'as jamais rencontré mon père. Eh bien, je te le présente ! Nick Mulaney, je te présente Mitch Dugan, alias Michael Alexander. Et je te présente Melissa Alexander, alias Zanny Dugan.

— Alias ?

— Autrement appelée...

Nick défroissa la feuille de papier et lentement, se mit à lire l'article. Il releva les yeux.

— C'est ton père ?

Zanny fit signe que oui.

— J'ai trouvé ça à la bibliothèque hier soir. Je n'ai pas voulu te le dire. J'étais... j'avais trop honte.

— Honte ? Et de quoi ? Zanny, quoi qu'ait pu faire ou ne pas faire ton père, c'est lui qui est responsable, pas toi. Tu l'as dit toi-même, tu ignorais tout de cette histoire. Pourquoi devrais-tu avoir honte ?

Elle se mit à contempler le carrelage de l'entrée. C'était une bonne question, une question à laquelle elle ne savait pas comment répondre.

— Je... Je ne sais pas. Nick, tout le monde prétend que mon père était un

criminel. Ils disent qu'il a volé dix millions de dollars. *Dix millions!*

Nick hocha lentement la tête.

— Mais si c'est vrai qu'il a fait ça, tu ne peux rien faire.

Si... Un mot si court, et qui en disait si long.

— L'agent de la DEA est ici pour trouver les dix millions.

— Trouver les dix millions ? s'exclama Nick en secouant la tête. Mais ce gars rêve en couleurs ! Quelqu'un qui a piqué dix millions...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Je suis désolé, ajouta-t-il.

— Ce n'est rien, dit Zanny. Continue. Qu'est-ce que tu disais ?

— Quelqu'un qui s'est donné la peine de piquer dix millions ne va pas les laisser traîner quelque part. Il va les dépenser. Il va jeter l'argent par les fenêtres.

— Exactement ! Si nous avions eu tout cet argent, nous aurions habité une grande maison. Ce n'est pas le cas. La plupart des logements où nous avons habité étaient encore plus petits que cette maison.

— Où veux-tu en venir, Zanny ?

— Nous avons toujours loué des petits logements bon marché. Nous avons toujours mangé des hamburgers dans des petits restaurants bon marché, ceux que mon père pouvait nous payer avec son salaire d'employé d'entretien. Nous n'avons jamais eu d'argent, Nick. Nous n'avons jamais pris de vraies vacances, jamais. Et je suis sûre que c'est parce que mon père n'a jamais pris les millions. Mais supposons qu'il l'ait fait. Si jamais mon père a volé ce fric, comme tout le monde le prétend, c'est sûr qu'il ne l'a jamais dépensé. Ni pour moi, ni pour lui. Ce qui veut dire que s'il l'a pris, cet argent doit être caché quelque part. Je veux fouiller toute la maison, Nick. Soit je trouve le magot, soit je peux prouver qu'il ne l'a jamais volé. Ce n'est peut-être pas l'idée du siècle, mais c'est mieux que de rester à ne rien faire.

Elle fut soulagée de voir que Nick ne riait pas. En fait, il hochait la tête d'un air très sérieux.

— Veux-tu un coup de main ? demanda-t-il.

— Je crois que la meilleure manière de s'y prendre, proposa Nick, c'est de

commencer par la cave et de remonter jusqu'au grenier. Ou l'inverse.

La méthode semblait judicieuse. Zanny voulait tout passer au peigne fin. Après quelques minutes de délibérations, ils décidèrent de commencer par le bas. Ils descendirent au sous-sol.

Zanny balaya du regard la grande pièce ouverte, le sol en ciment, la machine à laver et la sècheuse dans un coin, les étagères garnies de bottes, de patins à glace, de bottines de ski de fond et, enfin, la petite pile de boîtes en carton.

— Ça ne devrait pas nous prendre beaucoup de temps, dit-elle.

Nick examinait la pièce en prenant tout son temps.

— Ça dépend, dit-il.

— Ça dépend de quoi ?

— De ce que nous cherchons exactement. À quoi ça ressemble, à ton avis, dix millions de dollars ?

Elle n'avait jamais beaucoup pensé à ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Quel type de billets ?

Nick haussa les épaules.

— Peut-être. Mais peut-être que ce ne sont pas des billets de banque. Dix millions de dollars, même en grosses coupures de 50 ou de 100, cela fait un joli paquet de billets. Ça prend de la place, il faut les mettre dans une grosse valise, une malle, quelque chose du genre. Quelqu'un qui veut planquer une somme pareille va peut-être la cacher derrière un faux mur, ou dans un compartiment secret. Et si ce n'étaient pas des billets ? Si c'était de l'or, ou des diamants, ou des titres, des obligations, quelque chose de facilement convertible en argent comptant ? Ou peut-être que les dix millions ne sont pas du tout ici. Peut-être qu'il les a fait sortir du pays, qu'ils sont déposés dans un compte en Suisse ou aux îles Caïmans ? C'est peut-être un livret de banque que nous devons chercher.

Zanny le regarda en silence pendant quelques instants. Elle n'avait pas envisagé toutes ces hypothèses. Ce qui, au départ, apparaissait comme une entreprise pas très compliquée — fouiller une petite maison pour trouver une grosse

somme d'argent — semblait devenir une mission impossible.

— Et où tout ça nous mène ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que nous cherchons *exactement* ?

— C'est là toute la question, répondit Nick. Il va falloir chercher très attentivement. Et on ne perdra rien à sonder les murs pour voir s'il n'y a pas une planque ou une ouverture secrète.

— On se croirait dans un film.

À vrai dire, toute l'histoire prenait l'allure d'un scénario de film. Ou d'un cauchemar.

Ils s'attaquèrent ensemble à l'un des coins du sous-sol, fouillèrent les bottines de ski à la recherche d'un sac de diamants, la doublure des vieux vêtements d'hiver à la recherche de titres ou de valeurs boursières, sondèrent les murs derrière les étagères à la recherche d'une cache secrète.

— Rien, conclut Zanny une fois qu'ils eurent passé le sous-sol au peigne fin. On remonte ?

Nick acquiesça et lui emboîta le pas.

— J'imagine qu'il est inutile de fouiller les armoires de la cuisine, dit-elle. C'est

surtout moi qui cuisine. S'il y avait quelque chose de caché ici, je l'aurais trouvé depuis belle lurette.

— Peut-être que oui, répondit Nick. Ou peut-être que non. Un pot à farine peut faire une bonne cachette. Et s'il y avait un double fond ? Ou ce vieux contenant de plastique dans le congélateur auquel tu n'as jamais fait attention.

Zanny lui jeta un regard espiègle, faussement méfiant.

— Dis-moi, où trouves-tu toutes ces idées ?

Il sourit d'un air penaud.

— Je suis un fanatique de romans policiers, répondit-il. Je ne peux pas m'en passer.

— En tout cas, ça tombe bien. Et si on commençait ?

Elle n'aurait jamais pensé que sa cuisine était si grande. Quand son père et elle y préparaient ensemble le repas du soir, elle la trouvait terriblement exigüe. Elle se rendait compte à présent que tout dépendait de ce qu'on y faisait. Quand elle y cuisinait, toujours à la recherche d'un espace libre sur le comptoir, la pièce lui semblait ridiculement petite. Mais à

présent qu'elle y cherchait un trésor, elle lui semblait immense, remplie d'un millier de pots et de contenants qu'il fallait vider et remplir à nouveau. Et quand elle eut fini de passer chaque centimètre carré au peigne fin, elle se retrouva parfaitement bredouille.

Pendant ce temps-là, Nick avait entrepris le salon et la salle à manger. Elle l'entendait taper sur les murs et retourner les meubles. Comme elle replaçait la dernière boîte à épices dans l'armoire, elle entendit son estomac crier famine.

— Nick ? Nick, tu n'as pas faim ?

Il apparut dans l'embrasure de la porte, le sourire aux lèvres.

— Je meurs de faim, avoua-t-il.

Zanny fouilla dans le réfrigérateur. Il n'y avait pas grand-chose, et ce qui restait datait déjà de près d'une semaine. Elle renifla la pinte de lait et fit la grimace : il avait suri. La laitue dans le bac à légumes était flétrie, les extrémités de ses feuilles étaient noircies. Le petit morceau de fromage qui restait était marbré de moisissures. Elle alla voir s'il y avait mieux dans les armoires.

— Il y a de la soupe en boîte, annonça-t-elle. Et des craquelins.

— Ça me va, répondit Nick.

Pendant que Zanny faisait chauffer la soupe, Nick sortit des bols et des cuillers, ainsi que la boîte de craquelins. Zanny servit la soupe et le rejoignit à la table.

— Tu dois penser que je suis complètement folle, commença-t-elle en le regardant avaler sa soupe.

— Pas du tout. J'ai vécu certains des plus beaux jours de ma vie à fouiller des maisons à la recherche de millions de dollars.

— Tu me racontes des blagues.

— Oui et non. Oui, parce que je n'ai jamais fait ça avant. Non, parce que c'est vrai que je passe une journée formidable, Zanny. Mais j'ai l'impression que n'importe quelle journée serait belle si je la passais avec toi.

Zanny baissa le nez pour qu'il ne la voie pas rougir. Elle avala un peu de soupe.

— J'ai pensé à une chose, reprit-elle lentement. Si jamais on ne trouve rien, ça ne veut pas dire qu'il n'a pas commis ce vol, n'est-ce pas ?

— Je déteste te dire ça, mais c'est vrai que ça ne veut rien dire. Il peut avoir caché le magot ailleurs. Il peut avoir laissé quelque chose chez un ami, tu sais. La clef d'un compartiment de coffre-fort, par exemple.

— Il n'avait pas beaucoup d'amis. Mon père n'aimait pas beaucoup fréquenter les gens.

— Il avait peut-être un avocat. Il a peut-être confié quelque chose à un avocat. Il y a beaucoup de gens qui font ça. Et beaucoup d'avocats gardent des choses pour leurs clients.

Zanny plissa le front. Elle n'avait pas songé à ça.

— Mais M^e Sullivan n'a rien dit à ce sujet.

— M^e Sullivan ?

— William Sullivan, l'avocat de mon père. C'est lui qui a rédigé le testament de papa.

Elle réfléchit un moment.

— Il avait un dossier au nom de mon père. C'est possible qu'il ait en sa possession quelque chose qui pourrait nous aider. Mais si c'est le cas, il m'en aurait parlé, non ?

Le père de Zanny avait légué à sa fille tout ce qu'il possédait : c'était écrit en toutes lettres dans le testament.

— À mon avis, on devrait continuer à chercher ici. Et si on ne trouve rien, j'irai parler à M^e Sullivan.

— Ça me semble un bon plan.

Nick finit sa soupe et alla ranger le bol dans l'évier.

— Bon, et si on allait s'occuper du deuxième étage ?

Zanny acquiesça et ils montèrent ensemble l'escalier. Ils étaient presque arrivés au palier quand Zanny prit conscience qu'il y avait un problème. Un gros problème. Mis à part la salle de bains, il n'y avait que deux pièces au deuxième étage : sa chambre et celle de son père. Tout d'abord, elle avait pensé qu'il était inutile de fouiller sa chambre. Après tout, si quelque chose y était caché, elle l'aurait su, non ? Peut-être que non, justement. Elle pouvait presque en voir la logique : qui se douterait ? Sa chambre aurait été la dernière place à laquelle elle aurait pensé, et donc l'une des meilleures cachettes.

Elle commençait à raisonner comme Nick, à douter de tout, à ne rien tenir pour acquis. Elle ne voulait absolument pas que Nick fouille sa chambre. Qui sait ce qu'elle avait pu laisser traîner ? Des choses peut-être très embarrassantes.

Mais elle ne pouvait pas non plus le laisser fouiller la chambre de son père, parce qu'elle ignorait ce qu'il y avait là. Son père pouvait très bien avoir caché autre chose que les dix millions de dollars. Il avait pu cacher quelque chose du passé — de son passé *à elle* — des indices, des petites choses. Elle ne voulait pas que ce soit Nick qui les trouve. Elle voulait s'en occuper elle-même.

Elle s'arrêta en haut de l'escalier.

Nick s'arrêta à côté d'elle et regarda les deux chambres. Puis il se tourna vers elle et l'observa un moment.

— Est-ce qu'il y a un grenier ici ? demanda-t-il.

— Un grenier ?

— Oui. Les greniers sont d'excellentes planques. S'il y en a un, je vais m'en occuper. Tu peux fouiller les chambres.

Elle lui lança un regard reconnaissant.

— La trappe est ici.

Elle lui indiquait un panneau sur le plafond du palier.

— Il y a un escabeau dans le sous-sol.

— Je descends le chercher.

Zanny regarda à nouveau les deux chambres. Elle allait devoir fouiller les deux. Il n'y avait pas moyen d'y échapper. Son père n'était plus là pour lui dire de se conduire comme une bonne fille, de manger d'abord ses épinards et de garder sa crème glacée pour la fin. Mais elle pouvait au moins retarder l'inévitable. Elle commença donc par sa chambre et se mit à sonder les murs et le plancher de la garde-robe. Elle travaillait méthodiquement, déplaçant les meubles et inspectant l'arrière de sa commode et de son bureau, au cas où il y aurait eu une double cloison, regardant le plancher sous le lit pour détecter la présence de lattes mal ajustées. Elle ne trouva strictement rien.

À présent, il n'y avait plus moyen de reculer. La tâche qu'elle avait tant appréhendée l'attendait.

Zanny se dirigea vers la chambre de son père. Au fil des années, elle lui avait

connu plus d'une douzaine de chambres différentes, mais elle avait rarement mis les pieds dans celle-ci. Au moment où ils avaient emménagé dans cette maison, une certaine distance s'était installée entre eux. Elle s'était éloignée de lui pour lui faire comprendre ce qu'elle pensait des restrictions qu'il lui imposait et lui montrer à quel point elle avait hâte de quitter la maison pour vivre sa vie comme elle l'entendait. Dans cette maison, sa chambre était devenue son refuge, et celle de son père avait bien souvent constitué un territoire ennemi.

La première chose qu'elle remarqua en entrant fut le léger parfum de sa lotion après-rasage aux senteurs d'épices. Au cours des années, elle avait dû lui acheter des litres de cette lotion — pour Noël, pour son anniversaire, pour la Fête des pères. C'était si difficile de lui faire des cadeaux, qu'à ces occasions elle se rabattait le plus souvent sur un flacon de lotion après-rasage ou de talc, ou encore sur un savon. Il semblait toujours surpris, jurant ses grands dieux que cela lui faisait extrêmement plaisir. «C'est la marque qu'utilisait mon propre père»,

disait-il. Elle se demandait maintenant si c'était vrai, ou s'il s'agissait d'une autre invention, comme son nom.

Zanny fut frappée par l'austérité du lieu. Sa chambre à elle était arrangée au petit bonheur et plutôt désordonnée. Zanny adorait s'entourer de toutes ses choses. Lui, en revanche, semblait en posséder très peu.

Sur son lit, les couvertures avaient été soigneusement repliées et tirées. Un téléphone trônait, tout seul, sur la table de nuit. Il n'y avait pas un grain de poussière sur le dessus de la commode. Un livre solitaire était posé sur le coffre, au pied du lit.

Zanny fit le tour du lit avec précaution. Les mains tremblantes, elle attrapa la poignée du tiroir de la table de nuit. C'est là que le lieutenant Jenkins avait trouvé les munitions et l'étui du revolver avec lequel son père s'était tué. Elle l'ouvrit. Il ne contenait que l'annuaire du téléphone.

Elle se tourna alors vers la commode et ouvrit le tiroir du haut. Elle y trouva son peigne et sa brosse à cheveux, quelques cravates bien alignées et deux

épingles de cravate, une en onyx et l'autre en argent. Elle tapota les côtés du tiroir comme elle avait vu Nick le faire dans la cuisine, à la recherche d'un double fond ou d'une double cloison.

Rien.

Elle ouvrit le second tiroir et se sentit mal à l'aise d'y plonger la main. C'est là que son père rangeait ses sous-vêtements (la cachette idéale, aurait dit Nick). Avec précaution, elle sortit les caleçons soigneusement pliés, sonda les parois et remit tout à sa place. Elle fouilla les autres tiroirs, en tâtant le linge à la recherche de tout ce qui pourrait ressembler à du papier.

Rien.

Elle referma le dernier tiroir et se dirigea vers le coffre au pied du lit. Elle prit le livre qu'elle posa sur le lit. Puis elle souleva le couvercle. Une odeur de cèdre lui monta aux narines. Le coffre était rempli de chandails et de chemises soigneusement pliés.

Elle souleva les chandails un par un jusqu'à ce qu'elle tombe sur quelque chose de dur. Elle retira une petite boîte plate et l'ouvrit en retenant son souffle.

On avait enveloppé ce qu'elle contenait dans du papier mouchoir, qu'elle entreprit de déplier avec soin. Elle fit des yeux ronds en découvrant une minuscule robe blanche. Une robe à elle, probablement celle qu'elle avait portée le jour de son baptême. Elle n'en avait jamais soupçonné l'existence. Elle la replia avec douceur dans son cocon de papier et mit la boîte de côté.

Elle replongea les mains dans le coffre et encore une fois, détecta quelque chose qui n'était pas un chandail. Les mains tremblantes, elle souleva l'objet plutôt pesant : encore un objet dont elle ignorait l'existence. C'était un album de photos. Toutes ces années, il lui avait raconté qu'il n'avait plus de photos, que tout avait brûlé dans un incendie, et toutes ces années, il avait gardé cet album au fond de son coffre à linge. Elle s'assit en tailleur sur le plancher et ouvrit l'album.

Elle poussa un soupir de déception. L'album était effectivement rempli de photos, mais il n'y en avait aucune d'elle ou de sa mère. Le seul visage qu'elle reconnaissait était celui de son père. Toutes les photos avaient été prises dans

des chambres — en tout cas dans des pièces décorées comme des chambres à coucher, avec du papier peint clair, de jolis meubles et de belles images accrochées aux murs. Mais chaque lit était un lit d'hôpital, et les personnes, les enfants, qui occupaient ces lits avaient la mine fiévreuse, le visage émacié. Zanny se rendit compte que ces photographies avaient toutes été prises à l'hôpital. Derrière chacune d'elles on avait inscrit en grosses capitales un nom et une date. Devant chaque date figurait la lettre *d*. Des cartes et des mots de remerciements étaient intercalés entre les pages de l'album recouvertes de plastique. Tous adressés à son père. Des remerciements à un aide-soignant. Les paroles de la bibliothécaire de l'hôpital et celles de l'infirmière du pavillon des enfants lui revinrent en mémoire. « Votre père leur faisait tellement de bien », « il savait comment les faire rire ». Elle essayait d'imaginer son père en train de reconforter un petit enfant malade, et c'était difficile. Elle continua de feuilleter l'album et lut les mots de remerciements. Certains avaient été écrits en caractères malhabiles, de la main mal assurée d'un

enfant. D'autres avaient été rédigés par des gens qui portaient le même nom que les enfants et qui mentionnaient ces derniers dans leur message. Les pères et les mères des enfants décédés.

À mesure qu'elle feuilletait l'album et lisait les cartes, elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle n'avait pratiquement jamais demandé à son père de lui parler de son travail. Après tout, il n'était qu'un aide-soignant.

Elle referma l'album et se leva pour le remettre dans le coffre. Quelque chose glissa d'entre les pages et tomba sur le plancher. Une enveloppe. Probablement encore un mot de remerciements. Elle la ramassa et jeta un coup d'œil sur ce qui était écrit à l'endos : *À ouvrir après ma mort*. Elle allait ouvrir la bouche pour appeler Nick, lui dire qu'elle avait trouvé quelque chose, peut-être ce quelque chose qu'ils cherchaient partout, quand elle entendit la porte du rez-de-chaussée claquer et quelqu'un appeler. Elle fourra l'enveloppe dans la poche de son jeans, enfouit l'album sous la pile de chandails et referma le coffre.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

Elle entendit immédiatement des pas venir de deux directions opposées. Au-dessus d'elle, ceux de Nick qui descendait de l'échelle, et en dessous, plusieurs paires de souliers qui grimpaient l'escalier. Nick, Wiley et deux policiers en uniforme firent en même temps irruption sur le palier.

— Que faites-vous ici ? lança Zanny à Wiley. Qui vous a donné l'autorisation de pénétrer dans ma maison ?

Presque avec l'air de s'excuser, Wiley fouilla dans la poche de son blouson et en sortit un document.

— Le tribunal m'y autorise, Zanny. Je suis désolé, mais comme je te l'ai dit, j'ai un boulot à faire et j'ai bien l'intention de le faire. Ces deux agents, poursuivit-il en désignant d'un signe de tête les deux hommes par-dessus son épaule, sont là pour m'aider.

Zanny jeta un regard à Nick, qui haussa les épaules. Elle savait qu'il était dans son droit. Ils ne pouvaient rien faire, d'autant plus que Wiley avait deux policiers avec lui.

— Viens, Zanny, dit Nick. Sortons d'ici.

Zanny contourna Wiley et descendit l'escalier à la suite de Nick. Elle brûlait

de lui signaler sa découverte. Mais à peine étaient-ils sortis de la maison qu'elle se retrouva nez à nez avec Everett Lloyd.

— Madame Finster m'a dit que tu étais ici, dit-il en souriant.

Il jeta un regard sur le jeans et le t-shirt qu'elle portait, puis sur sa montre.

— Je crois que je suis un peu en avance, dit-il.

Zanny regarda à son tour sa montre. Il était six heures cinq. Il n'était pas en avance. C'est elle qui était en retard.

— Je vais me changer, dit-elle aussitôt. Appelle-moi demain, Nick. D'accord ?

Nick hocha la tête et l'embrassa sur la joue. Zanny marcha aux côtés de son oncle jusqu'à la maison de M^{me} Finster, les joues en feu. À travers la poche de son jeans, l'enveloppe lui brûlait la peau.

— Où aimerais-tu aller manger ? demanda Everett Lloyd.

— Le choix n'est pas terrible, l'informa-t-elle. On a le *Coin du hamburger*. Et *Chez Alice*, à l'arrêt des autobus, où vont manger les camionneurs. Et il y a le steak-house *Diamond Jim*, sur la grand-route.

NOUVEAU MEURTRE

Zanny était assise en face de son oncle sur une banquette, dans le fond du restaurant.

— Trouves-tu quelque chose à ton goût ? demanda-t-il.

Il souriait. Cet homme semblait sourire tout le temps.

Elle avait passé plus de cinq minutes le nez plongé dans le menu, mais sans vraiment le lire. Elle pensait à l'enveloppe qu'elle avait laissée dans sa valise, sous le lit du fils de M^{me} Finster. Elle n'aurait pas dû la laisser là. Elle aurait dû la fourrer dans son sac et l'emmener avec elle. Aucun risque ainsi que quelqu'un la trouve et la lise avant elle. Et si elle l'avait gardée sur elle, elle aurait pu s'excuser et aller la lire aux

toilettes. Et elle saurait maintenant exactement ce qu'elle contenait.

— Zanny? insista gentiment Everett Lloyd. As-tu choisi ce que tu veux manger?

Il fit un signe à un serveur qui rôdait par là.

Énervée, elle secoua la tête.

— Veux-tu un steak ou préfères-tu autre chose? Du poulet grillé, peut-être? Ou du veau? Aimes-tu le veau?

Zanny jeta un œil sur le menu.

— Je crois que je vais prendre le poulet.

Il commanda son plat et choisit lui-même un steak. Une fois le serveur reparti avec les menus, Zanny n'avait plus rien derrière quoi se cacher. Elle n'avait d'autre choix que de regarder son oncle. Mais cette fois-ci, c'est lui qui se mit à regarder ailleurs. Il joua un petit moment avec le pied de son verre à eau. Quand il releva la tête pour croiser à nouveau son regard, son sourire avait disparu.

— J'ai reparlé aux policiers cet après-midi, et avec les gens de la Protection de la jeunesse, commença-t-il.

Zanny sentit son estomac se nouer. Elle n'était pas sûre de vouloir entendre la suite.

— Ils sont entrés en liaison avec des amis de la famille, à Chicago, des gens qui me connaissent et qui ont connu ta mère. Il semble qu'ils soient satisfaits et qu'ils me reconnaissent comme ton oncle — et toi comme ma nièce.

Le serveur glissa une salade verte devant Zanny et une autre devant Everett Lloyd. Zanny saisit sa fourchette et se mit à piquer les feuilles de laitue.

— Cette question est réglée. Me voilà donc à présent responsable de toi, Zanny, conformément à la volonté de ton père. Il faut qu'on se parle tous les deux. Il faut décider de ce que tu vas faire.

Lentement, elle prenait conscience de ce que tout cela signifiait. L'homme qui lui faisait face avait maintenant plein pouvoir sur elle. Et les autorités avaient beau l'avoir reconnu comme son oncle, il demeurerait néanmoins pour elle un parfait étranger. Et cet étranger était maintenant son tuteur. Il avait un droit de regard sur tous les détails de sa vie. Il pouvait lui dicter à quelle heure rentrer,

décréter quand et avec qui elle pouvait sortir, et où elle allait vivre.

Zanny perdit tout intérêt pour sa salade. C'était à lui de décider de l'endroit où elle allait vivre. Et vu qu'il habitait Chicago, cela voulait dire qu'elle allait devoir déménager là-bas. Elle allait devoir quitter Birks Falls et la petite maison de briques rouges en haut de la côte. Quitter les champs d'herbes hautes et les brumes du matin et le gazouillement des moineaux et des troglodytes. Et quitter Nick.

Encore un départ. Elle n'en serait jamais capable. Chicago était si loin. Pas aussi loin que l'Allemagne de Lily, mais assez loin pour qu'il lui soit difficile, voire même impossible, d'aller le voir, ou que lui puisse venir la voir. Et si jamais elle détestait Chicago, ou son oncle et sa tante ? Ce n'était pas juste. Sans la consulter le moins du monde, on venait de décider de son propre avenir, et cela ne correspondait pas du tout à ce qu'elle-même aurait choisi.

Elle ôta la serviette qu'elle avait sur les genoux, la posa sur la table et s'apprêta à se lever.

— Zanny, je t'en prie, ne t'en va pas, dit Everett Lloyd en lui touchant la main. Laisse-moi te parler. Je ne veux pas chambouler toute ta vie. Ce n'est pas pour ça que je suis venu. Je voudrais savoir ce que *toi*, tu veux.

— Je peux vous dire ce que je *ne veux pas*, répondit-elle. Je ne veux pas partir à Chicago.

— Alors, parlons-en. On va peut-être trouver une solution.

Elle lui jeta un regard méfiant.

— Vous voulez dire, une solution qui me permettrait de rester ici ?

— Oui, si c'est absolument ce que tu veux.

— Mais vous m'avez dit que vous étiez responsable de moi...

— Madame Finster est d'accord pour te garder avec elle.

— C'est vrai ?

Everett Lloyd hocha la tête.

Zanny replaça la serviette de table sur ses genoux et le regarda d'un œil différent.

— Comment le sujet est-il arrivé sur le tapis ? C'est elle qui en a parlé la première, ou c'est vous ?

— C'est elle. Elle pense que tu as besoin d'un peu plus de temps pour faire tes adieux à ton père.

Zanny tombait des nues. Elle aimait bien M^{me} Finster, elle éprouvait bien de la reconnaissance à son égard, mais elle n'aurait jamais imaginé que la vieille dame soit si compréhensive.

— Je lui ai dit que c'était une excellente idée, reprit-il. Tu sais, ma femme Margaret et moi aimerions beaucoup que tu viennes habiter avec nous à Chicago, Zanny. À notre avis, ce serait bon que tu vives dans ta famille. Mais nous ne voulons pas te forcer à venir, pas avant que tu sois prête. Tu pourrais vivre chez M^{me} Finster au moins jusqu'à la fin de l'année scolaire. Peut-être trouveras-tu un emploi d'été ici? Et que tu viendras nous rendre visite pendant quelques jours. Qui sait? Si ça se trouve, Chicago va te plaire. Et tu pourras à tout le moins rencontrer ta tante et tes cousins.

Des cousins? Encore du nouveau.

— Vous avez des enfants?

— Un garçon et une fille. Trish a six ans, et Rob, huit.

Zanny essaya de l'imaginer dans le rôle du papa. Il fouilla dans sa poche et sortit son portefeuille. Encore des photographies. Elle s'exclama sur les deux enfants et sur leur ressemblance avec leur père. L'image de sa mère sur la photo qu'il lui avait donnée lui revint en mémoire ; elle se rappela à quel point elle lui ressemblait.

— Et comment était-elle, ma mère ? demanda-t-elle.

Son oncle demeura un instant silencieux, puis, lentement, un large sourire se dessina sur son visage.

— Comme petite sœur, elle pouvait être vraiment enquiquinante. Elle ne me lâchait pas d'une semelle. Maman l'utilisait comme chaperon, quand j'avais des rendez-vous avec des filles, pour que je me conduise comme il faut.

Il sourit.

— Je lui donnais de l'argent pour qu'elle aille s'acheter des bonbons. Avec toutes les sucreries qu'elle a mangées, je me demande comment elle a fait pour rester aussi maigrichonne.

Il poussa un soupir.

— Je me souviens aussi du jour de sa naissance, tu sais. Je suis allée voir

maman à l'hôpital, et ils m'ont permis de la prendre dans mes bras. Il y avait quatre heures qu'elle était née.

Un sourire amer se dessina sur son visage. Son regard devint lointain.

— Ta mère était une merveilleuse danseuse, reprit-il en regardant à nouveau vers Zanny. Elle a commencé des cours de ballet à six ans. On aurait dit qu'elle avait ça dans le sang. Après, elle a découvert la danse moderne. Moi qui éteignais la télé chaque fois que je tombais sur une de ces vieilles comédies musicales — je trouvais ça ridicule. Je détestais la danse jusqu'au jour où j'ai vu ta mère sur scène pour la première fois. Elle avait 14 ans, et c'était à te couper le souffle. Elle a fait de la danse jusqu'à ce qu'elle ait son premier... jusqu'à ce qu'elle ait un enfant. Tu es son portrait tout craché, Zanny.

— Est-ce que vous...

Elle hésita. C'était si étrange. Elle était assise en face d'un homme dont elle ignorait complètement l'existence vingt-quatre heures plus tôt, un homme qui savait toutes sortes de choses sur cette mère dont elle-même ne connaissait rien.

— Avez-vous d'autres photos d'elle ?

Il lui sourit affectueusement. Son sourire avait quelque chose de réconfortant, de chaleureux, et elle se demanda si sa mère avait le même. Il plongea la main dans la poche de son blouson et en sortit une enveloppe épaisse qu'il lui tendit.

— J'ai pensé que tu allais peut-être vouloir en savoir plus. J'ai épluché l'album de photos avant de quitter Chicago.

Zanny ouvrit l'enveloppe et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il y avait deux douzaines de photos, qu'elle regardait avec les yeux d'une mendiante devant un festin somptueux. Les mains tremblantes, elle les sortit de l'enveloppe.

— Ça, c'est ta mère quand elle était petite, expliqua l'oncle de Zanny. Elle avait trois ans sur cette photo. Elle parlait tout le temps à cet âge-là, je me souviens, et ça commençait toujours par *pourquoi* ? Pourquoi le ciel est-il bleu ? Pourquoi les girafes ont-elles un long cou ? Pourquoi les lions ont-ils une crinière ? Pourquoi il n'y a que les mâles qui en ont une ? Elle les appelait les messieurs-lions et les madames-lions. Et celle-ci...

Zanny regarda la photo suivante — une petite fille qui souriait devant l'objectif, avec une dent de devant qui manquait.

— ... celle-ci a été prise le jour de son cinquième anniversaire. Elle a dû recevoir en cadeau une bonne douzaine de poupées Barbie ce jour-là. Elle ne voulait que ça, des poupées Barbie.

Zanny voyait sa mère grandir sous ses yeux à mesure qu'elle passait d'une photo à l'autre. Leurs plats arrivèrent. Zanny avala son repas sans goûter quoi que ce soit. Elle était ailleurs, transportée par les photos et par les histoires que son oncle lui racontait. C'était tout ce qui l'intéressait, tout ce qui comptait.

Et puis soudain, à partir du mariage de ses parents, plus aucune photo.

— Que s'est-il passé? demanda-t-elle.

Un voile de tristesse obscurcit le regard de son oncle.

— Tu parles de... l'accident?

Zanny hocha la tête. Jamais personne ne lui avait raconté, en tout cas jamais en détail. Son père semblait dans un long silence sinistre chaque fois qu'elle posait des questions, si bien qu'elle avait fini

par ne plus rien lui demander. La même tristesse voilait à présent le regard de son oncle.

— C'était un accident de voiture, dit-il.

— Quel genre d'accident ?

Zanny pouvait imaginer cent hypothèses différentes, et cent autres raisons pour lesquelles son père ne voulait jamais en discuter.

— Mon père était-il avec elle quand c'est arrivé ? Est-ce que c'est de sa faute ?

Son oncle se radossa contre sa chaise et reprit son verre de vin.

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté, ton père ?

— Rien. Il ne m'a jamais rien dit. Je veux savoir. Était-il... d'une manière ou d'une autre, responsable de la mort de ma mère ?

L'oncle de Zanny resta parfaitement immobile un moment. Puis il secoua la tête.

— Je ne le pense pas, Zanny. Autant que je sache, il ne l'était pas.

Le serveur s'approcha avec l'addition. Son oncle sourit, un sourire un peu plus mécanique cette fois, beaucoup moins chaleureux qu'auparavant.

— Bon, il se fait tard, dit-il. Il vaut mieux que je te ramène chez M^{me} Finster. Réfléchis à ce que je t'ai proposé. On peut s'en reparler demain.

Il resta quelques minutes à la porte d'entrée à bavarder avec M^{me} Finster, puis s'en alla.

Zanny monta à l'étage. Elle posa le paquet de photos sur la commode, s'assit sur le lit et se pencha pour tirer sa valise. Elle l'ouvrit et fouilla dans une des poches à la recherche de l'enveloppe qu'elle y avait cachée. Elle la tint devant elle un moment, les yeux fixés sur cette écriture qu'elle connaissait si bien. Elle se demandait ce que son père avait bien pu penser au moment d'écrire ces mots, s'il avait prévu qu'elle les lirait si vite.

Elle introduisit son petit doigt sous le rabat de l'enveloppe et l'ouvrit. Il y avait deux feuilles de papier à l'intérieur. Elle les sortit et les déplia. Elle reconnut sur la première l'écriture petite et ronde de son père. Lentement, elle lut la note qu'il avait écrite.

Zanny chérie,

Cela fait cent fois que je recommence et le résultat n'est jamais satisfaisant. C'est si difficile d'écrire une lettre comme ça, en sachant que quand tu la liras, je serai mort. Personne n'aime penser à ces choses-là.

Je ne peux pas tout te raconter. C'est une histoire trop longue, trop compliquée, et je ne suis pas sûr d'y comprendre moi-même quelque chose. Mais je peux te dire que j'ai fait ce que je jugeais important de faire à ce moment-là. Je ne sais pas si j'agirais aujourd'hui de la même façon, mais ça ne sert à rien de vouloir revenir en arrière. Le mieux que je puisse faire, peut-être, c'est de m'excuser auprès de toi.

Je sais que ce que j'ai fait t'a rendu la vie plus dure, et j'en suis désolé. Je n'ai jamais voulu te faire de mal.

J'espère que tu me crois, et quand tu te souviendras de moi, rappelle-toi des bons moments. Sois forte, Petite Ourse. Je t'aime.

Ton père.

Zanny fixait le morceau de papier à travers ses larmes, en souhaitant ne l'avoir jamais trouvé. *J'ai fait ce que je jugeais important de faire à ce moment-là.* Elle ne voulait pas le croire, mais c'était vrai. Il admettait avoir fait ce dont tout le monde l'accusait. Il le regrettait, mais il admettait l'avoir fait. *Je sais que ce que j'ai fait t'a rendu la vie plus difficile...* Il avait volé dix millions de dollars et à cause de ça, sa vie à elle se retrouvait sens dessus dessous. Toutes ces années, il avait raconté des mensonges à sa propre fille. Il lui avait appris à croire des choses qui étaient fausses. Toutes ces années, elle n'avait jamais même su quel était son véritable nom. Elle froissa la feuille de papier et la balança à l'autre bout de la pièce. Qu'il aille au diable.

... rappelle-toi des bons moments. Sois forte, Petite Ourse.

Il avait dû écrire ce mot longtemps auparavant. Zanny ne se rappelait plus quand son père l'avait appelée pour la dernière fois Petite Ourse, mais cela faisait des années. Elle se rappela combien elle aimait ce surnom. Elle se sentait quelqu'un, quand il l'appelait ainsi, et proche de lui.

Elle sauta du lit et alla ramasser la boule de papier froissé. Elle la défroissa avec soin et la posa sur la table de nuit.

Je t'aime. Ton père.

Moi aussi, je t'aime, papa. Tu me manques. Tu me manques terriblement.

Elle essuya une larme et entreprit de déplier la deuxième feuille de papier qui était dans l'enveloppe. Elle n'y trouva qu'une série de lettres et de chiffres en grosses majuscules :

WS105.5F2P2291909. Des lettres et des chiffres, qui à première vue n'avaient aucun sens. Du charabia. Qui pouvait vouloir dire n'importe quoi. Ou rien du tout.

Non. Pas rien du tout. Personne ne va inscrire sur une feuille de papier un incompréhensible méli-mélo de lettres et de chiffres pour mettre ça ensuite dans une enveloppe cachetée sur laquelle est inscrit *À n'ouvrir qu'après ma mort*. Et surtout pas un homme qui a volé dix millions de dollars. Les lettres et les chiffres avaient forcément un sens. Ils constituaient la clef qu'elle avait cherchée. Si elle parvenait à en déchiffrer le sens, elle pourrait savoir où était caché

le magot. Mais comment les décrypter ? Là était le hic.

WS105.5. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Des lettres à la place de chiffres et des chiffres à la place de lettres ? Peut-être. *W* était la vingt-troisième lettre de l'alphabet, *S* la dix-neuvième. Le nombre 105 serait-il alors JE.2310JE ? Zanny fixait la feuille de papier, déçue et frustrée. C'était un code, mais lequel ? Et quelle en était la clef ?

Elle examina et réexamina la feuille de papier, sans succès. Après un moment, elle la replia dans l'enveloppe qu'elle rangea dans sa valise. Il devait y avoir un moyen de décoder ce message. Lorsqu'elle ferma les yeux, ce ne furent pas les lettres et les chiffres qui se mirent à danser devant ses yeux, mais le visage de son père, son père qui prononçait trois mots tout simples, des mots qu'elle aurait aimé l'entendre dire plus souvent à haute voix. Elle finit par s'endormir sur un oreiller trempé de larmes.

Elle dormit si mal que lorsque M^{me} Finster vint la réveiller, elle pensa qu'il était trois heures du matin. Mais

son réveille-matin indiquait sept heures et quart. Zanny était tout étourdie. Surprise aussi, parce que d'habitude M^{me} Finster la laissait dormir tout son saoul. Aujourd'hui, elle s'affairait bruyamment dans la pièce, tirant les rideaux et jetant sur le lit la robe de chambre de Zanny.

— Le lieutenant attend en bas, dit-elle. Il faudrait que tu te dépêches.

Les yeux encore à moitié fermés, Zanny s'assit dans son lit.

— Le lieutenant ?

— Le lieutenant Jenkins. Il veut te parler. Il y a eu un meurtre.

JENNIFER MASTERS

Le lieutenant était assis dans le salon de M^{me} Finster, une tasse de café à la main. L'anse de la tasse était trop petite pour lui, et il ressemblait à un géant qui joue à la dînette. Quand Zanny entra dans la pièce, il reposa sa tasse et se leva.

— Désolé de te tirer du lit, dit-il. J'ai attendu le plus que j'ai pu avant de venir.

Les yeux profondément cernés, il avait l'air de quelqu'un qui vient de passer une nuit blanche.

— Madame Finster vient de me dire que maître Sullivan est mort.

Le lieutenant hocha la tête.

— J'ai bien peur que oui.

— Elle m'a dit que c'était un meurtre. Est-ce que c'est vrai, ça aussi ?

Le lieutenant opina une nouvelle fois.

— Il a été tué cette nuit. Un coup sur la tête, apparemment assené avec un objet lourd. Son bureau a été mis à sac.

— Je ne peux pas dire que je le connaissais, dit Zanny. Je ne l'ai rencontré qu'une fois. Pourquoi venez-vous me parler de ça ?

— À cause de quelque chose que nous avons trouvé dans sa corbeille à papier. Assieds-toi, Zanny.

Elle obtempéra.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— Un dossier. La plupart des papiers ont été brûlés — presque tous en fait. La seule chose qu'on a retrouvée ou presque, c'est l'étiquette. C'était le dossier de ton père, Zanny.

Le dossier de son père. Le gros classeur qui renfermait toutes les affaires de son père dont s'occupait M^e Sullivan. Le fameux dossier *confidentiel*.

— Nous ne savons pas qui l'a brûlé, si c'est Sullivan ou le meurtrier, et nous ignorons si cela a été fait avant ou après que Sullivan a été tué. Mais c'est le seul dossier qui ait été détruit.

Tandis que Zanny digérait la nouvelle, le lieutenant avala sa dernière goutte de café.

— Tu es allée voir maître Sullivan le lendemain de l'enterrement, n'est-ce pas ?

— Il m'a lu le testament de mon père.

— Quand tu étais avec lui, as-tu vu d'autres papiers qui avaient rapport à ton père ? As-tu pu consulter ce dossier ?

Zanny secoua la tête.

— J'ai aperçu le classeur, mais c'est tout. Il était sur le bureau. J'ai pu lire le nom de mon père écrit dessus, mais je n'ai pas vu ce qu'il y avait dedans. J'ai posé des questions, mais maître Sullivan n'a rien voulu me dire. Il m'a parlé d'une histoire de secret professionnel. Vous pensez que maître Sullivan a été assassiné à cause de ce dossier ?

— Nous ne sommes pas prêts à l'affirmer, répondit le lieutenant, mais l'idée m'a certainement traversé l'esprit. D'abord, il y a ton père qui est assassiné...

— Ne m'aviez-vous pas dit que mon père s'était suicidé ? coupa Zanny.

Le lieutenant hocha la tête.

— C'était notre première idée. Mais avec tout ce que nous avons découvert sur ton père par la suite, nous avons fini

par écarter définitivement cette hypothèse. Et voilà que son avocat se fait assassiner, et nous trouvons le dossier de ton père réduit en cendres dans son cabinet. Tu es sûre que tu ne sais rien de ce qu'il y avait dedans, Zanny ?

— J'en suis certaine.

Le lieutenant Jenkins reprit sa tasse, constata qu'elle était vide et la reposa.

— D'accord, dit-il. Mais si jamais tu penses à quoi que ce soit qui pourrait m'aider, je dis bien quoi que ce soit, même si tu n'es pas sûre de ce que ça veut dire, appelle-moi. As-tu encore ma carte ?

Zanny fit oui de la tête.

Aussitôt le lieutenant parti, Zanny monta s'habiller en hâte. Quand elle redescendit l'escalier, M^{me} Finster préparait le petit déjeuner.

— Où vas-tu, Zanny ? demanda-t-elle. Ton oncle doit arriver bientôt.

— Il ne sera pas là avant une heure, répondit Zanny. Je serai déjà revenue.

Elle enfila son blouson, sortit et se dirigea vers sa maison. Il devait y avoir quelque part un indice qui lui permettrait de décoder le message qu'elle avait

trouvé dans l'enveloppe. Ce fatras de chiffres et de lettres avait un rapport avec les dix millions de dollars, et elle avait bien l'intention de faire tout ce qui était en son pouvoir pour le décrypter.

Elle fut arrêtée net par le spectacle d'un homme qui plantait un écriteau *À vendre* au milieu de sa pelouse. Son cœur s'arrêta. À chaque coup de maillet, son estomac se nouait davantage et elle comprit que, d'une façon ou d'une autre, elle allait devoir quitter cette maison. Ce ne serait plus jamais chez elle. Elle passa à côté de l'agent immobilier et grimpa les marches du perron.

— Hé! s'écria l'homme. Hé, petite! Où vas-tu comme ça? Cette maison est vide. Plus personne n'y habite!

Zanny serra le poing sur la clef qu'elle avait dans la poche de son blouson. Les paroles de l'agent immobilier lui résonnaient aux oreilles. « Cette maison est vide. Plus personne n'y habite. » Vide et pourtant encore remplie de tous ses souvenirs. Elle sortit la clef de sa poche et la brandit bien haut pour que l'homme la voie.

— J'habite ici, lança-t-elle. C'est ma maison. C'est la maison de mon père.

L'homme regarda la clef. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis se ravisa. Il fit disparaître le maillet dans le coffre de sa voiture. Zanny introduisit la clef dans la serrure pour découvrir que la porte n'était même pas fermée. Elle se retourna vers l'agent immobilier, mais il avait déjà réintégré sa voiture. Elle leva le bras pour attirer son attention, mais la voiture s'éloignait du trottoir. Zanny lui tourna le dos, ouvrit la porte avec précaution et la referma à clef derrière elle. Elle remit la clef dans sa poche. L'agent immobilier a dû oublier de la refermer, songea-t-elle.

— Bonjour, fit une voix derrière elle.

Elle faillit sauter au plafond et se retourna d'un bond pour se retrouver nez à nez avec l'agent Wiley.

— Que faites-vous ici? demanda-t-elle.

Wiley fit mine de regarder tout autour de lui.

— Pour une petite maison, elle est immense, si tu vois ce que je veux dire. Je cherche encore. J'ai l'intention de tout

passer au peigne fin. Je suis content que tu sois venue, par exemple. Cela m'évitera une visite chez la voisine.

— À quel propos ?

— J'ai remarqué que tu avais de nouvelles fréquentations, répondit Wiley.

Remarqué ? Elle réfléchit un moment, puis elle comprit.

— Vous me surveillez ?

Il haussa les épaules comme pour s'excuser.

— Ton père a volé dix millions de dollars. On n'a jamais retrouvé le magot. Je ferais bien mal mon métier si je ne te surveillais pas.

Zanny frissonna. Elle avait été espionnée par un policier fédéral.

— Hier soir, tu as soupé au restaurant en compagnie d'un homme. Qui est-ce, Zanny ? Tu le connais ?

Il l'avait donc suivie.

— Zanny ?

— Bien sûr que je le connais. C'est mon oncle !

Wiley secoua la tête.

— Je ne veux pas savoir qui il *prétend* être. Je veux savoir qui il est *réellement*. Le sais-tu ?

Zanny le regarda, bouche bée. Que voulait-il dire ? De quoi parlait-il ?

— Connais-tu le nom de jeune fille de ta mère ? demanda Wiley.

— Bien sûr que je le connais, répondit-elle.

Mais pas depuis longtemps, songea-t-elle. S'il lui avait posé la question quelques jours avant, avant que son père ne meure, elle n'aurait pas pu lui répondre.

— Elle s'appelait Masters, déclara Wiley.

— Elle s'appelait Lloyd, rétorqua Zanny.

L'agent Wiley sortit un papier de sa poche, le déplia et le lui tendit.

— Elle s'appelait Masters. Jennifer Masters.

Elle jeta un regard sur le morceau de papier. C'était la photocopie d'un certificat de mariage. Deux noms y figuraient : Michael Alexander et Jennifer Masters.

Zanny secoua la tête, songeuse.

— Ça ne colle pas. Elle s'appelait Lloyd, pas Masters. Lloyd, c'est le nom de mon oncle. Everett Lloyd.

— Ta mère s'appelait Masters, répéta Wiley, en repliant le document qu'il

remit dans sa poche. J'ignore ce que cet Everett Lloyd t'a raconté...

— Il m'a montré des photos. Des photos de ma mère. Toute une collection.

Wiley ne parut guère impressionné.

— Je peux bien montrer à quelqu'un une photo de toi, mais ça ne veut pas dire pour autant que tu es ma sœur.

Qu'insinuait-il? Qu'essayait-il de lui faire comprendre?

— Mais j'ai vu des photos où ils étaient ensemble — ma mère et mon oncle.

Wiley hocha la tête d'un air compatissant.

— Tu n'imagines pas ce qu'ils peuvent faire avec des photos de nos jours. Tu as dû voir ces annonces publicitaires à la télé, ces acteurs qui parlent à des vedettes du cinéma qui sont mortes depuis des années. Aujourd'hui, avec les ordinateurs, ils peuvent faire ce qu'ils veulent.

Il fouilla à nouveau dans ses poches et en sortit un autre papier qu'il déplia et lui tendit.

C'était une photo d'elle-même. Il y en avait deux en fait. Sur l'une, elle n'était qu'un petit enfant, deux ans tout au plus.

L'autre semblait très récente. Ce n'était pas tout à fait elle, pourtant, mais la ressemblance avait de quoi donner le frisson.

— Cette photo a été faite par un ordinateur, expliqua Wiley. On entre dans la machine la photo d'un gamin de, disons, deux ans, et l'ordinateur recrache l'image de ce que cet enfant sera à 15 ou 16 ans. C'est comme ça que j'ai découvert que ton père vivait ici, Zanny. C'est un de nos gars du Service de renseignements qui a vu ta photo dans le journal et qui l'a comparée avec celle de l'ordinateur. Si moi je suis capable de faire ça, pourquoi d'autres ne le feraient-ils pas ?

— Mais j'ai vu des photos de ma mère.

— Tu as vu des photos, c'est vrai. Mais comment peux-tu savoir que ce sont des photos de ta mère ? Tu n'as jamais vu de photo de ta mère avant, n'est-ce pas ? Tu n'as aucune idée de ce à quoi elle ressemblait.

— Je suis son portrait tout craché.

Les photos qu'elle avait vues ne pouvaient être qu'authentiques. Elle refusait de croire le contraire.

— Il y a des moments où on ne voit que ce qu'on veut voir, répondit doucement

Wiley. Le chagrin peut nous aveugler. Fais-moi confiance, Zanny. Les photos que tu as vues ne sont pas des photos de ta mère. Je pourrais te montrer le dossier. Je vais demander à Washington de me l'envoyer. Tu pourras lire de tes propres yeux que ta mère était une serveuse originaire de Dearborn qui s'appelait Jennifer Masters.

— Vous voulez dire danseuse, reprit Zanny. Ma mère était danseuse.

— C'était une serveuse de restaurant qui rêvait de devenir mannequin. Mais entre-temps, elle a épousé ton père.

— Mais mon oncle m'a dit...

— Jennifer Masters était enfant unique. Ta mère n'avait ni frère ni sœur.

Zanny le regarda, sceptique.

— Mais si c'est vrai, alors... Si elle n'avait pas de frère...

— Alors ce dénommé Everett Lloyd n'est pas ton oncle. Écoute-moi, Zanny. Ta mère n'avait pas de frère. Et même si elle en avait eu un, il ne s'appellerait pas Everett Lloyd.

— Mais s'il n'est pas mon oncle, dit-elle lentement, qui peut-il bien être ?

— J'ai dans l'idée qu'il travaille pour Luigi Pesci.

— Luigi Pesci ?

Elle avait déjà entendu ce nom-là.

— Le parrain du clan mafieux à qui ton père a volé l'argent. Ils ont dû finir par retrouver ta piste.

— Mais ça n'a aucun sens. Pourquoi mon père aurait-il désigné un criminel pour être mon tuteur ?

— Qui prétend qu'il l'a fait ? Ton père a désigné quelqu'un du nom d'Everett Lloyd. Rien ne prouve que ce type soit vraiment Everett Lloyd.

— La police et la Protection de la jeunesse ont fait des vérifications et...

Wiley secoua la tête.

— La police et la Protection de la jeunesse ont travaillé à partir des renseignements qu'il leur a fournis. Ils n'ont aucune raison de penser qu'il n'est pas qui il prétend être. Mais comment est-il arrivé ici ? Qui l'a contacté ?

Zanny frissonna. Elle se souvenait de ce que lui avait raconté le lieutenant Jenkins. Une coïncidence, avait-il dit. La police n'avait pas contacté Everett Lloyd. C'est Everett Lloyd qui avait contacté la police. Everett Lloyd recherchait Zanny bien avant que son père ne meure. Ce qui

signifiait que Wiley avait probablement raison. Le clan Pesci avait essayé de retrouver son père.

— Mais c'est une vieille histoire, répondit-elle. Vous pensez que tout ce temps-là, ils étaient à sa recherche ? Pendant quinze ans ?

— Quand l'enjeu s'élève à dix millions de dollars, les gens n'ont pas la mémoire courte. Je parie qu'il n'y a pas un fier-à-bras du clan Pesci...

— Fier-à-bras ?

— Un homme de main. Les types qui font les sales besognes. Je parie qu'il n'y en a pas un à qui on n'a pas montré une photo de ton père. Ils n'ont jamais cessé de le chercher.

Zanny sentit son estomac se nouer. Elle avait l'impression qu'elle allait être malade. Cette histoire sortait tout droit d'un film. Comment avait-elle pu s'y retrouver mêlée ? Comment croire que pendant tout ce temps, son père avait fait l'objet d'une telle chasse à l'homme ?

— Ce prétendu oncle est à la recherche de la même chose que moi. Il veut l'argent, et il fera n'importe quoi pour l'avoir. N'importe quoi.

Zanny plongea son regard dans les yeux gris de Wiley.

— Pensez-vous qu'il... que c'est lui qui a...

Les mots lui restèrent dans la gorge.

— Est-ce que je pense qu'il a tué ton père? C'est ça? À mon avis, il y a de bonnes chances que oui.

— Alors il faut prévenir la police.

Wiley ne répondit pas tout de suite. Il examina Zanny de la tête aux pieds.

— Tu aimerais bien que tout ça soit fini, n'est-ce pas? Tu voudrais être sortie de ce pétrin, pas vrai?

Zanny fit oui de la tête. Elle aurait donné n'importe quoi pour oublier tout ce cauchemar.

— Le meilleur moyen de le faire, poursuivit Wiley, c'est de m'aider. J'ignore ce que sait ce soi-disant oncle. Il n'a pas encore trouvé l'argent, j'en suis sûr. Il ne traînerait pas ici si c'était le cas. Mais il a peut-être une idée de l'endroit où il est caché, ou du moyen de localiser cet endroit. Tu peux essayer de trouver cette cachette. Tu peux m'aider à régler cette affaire une fois pour toutes.

Son père n'était pas l'homme qu'elle pensait qu'il était. Et voilà maintenant que son oncle n'était pas son oncle.

— Mais la police...

— Des affaires comme celle-là, ça dépasse les compétences des flics d'un petit patelin, Zanny. Ce n'est pas leur boulot. Mais c'est le mien. Si tu m'aides à trouver l'argent, j'aiderai la police à trouver qui a tué ton père. Je m'arrangerai même pour que toute cette histoire ne soit jamais rendue publique, si tu veux. Personne n'a besoin de savoir qui était réellement Mitch Dugan.

Zanny se rappela soudain quelque chose.

— Je l'ai vu dans le journal.

— Tu as vu quoi ?

— Un reportage sur le vol, juste après qu'il a eu lieu. J'ai vu un article là-dessus dans le journal. À la bibliothèque. Ils n'en ont jamais reparlé ensuite.

Wiley fronça les sourcils.

— Que veux-tu dire ?

— Quand on lit un article sur quelqu'un qui a volé dix millions de dollars, on s'attend normalement à ce que les journaux en reparlent dans les jours

suivants. Mais là, rien du tout. Motus et bouche cousue. Comme si la chose ne s'était jamais produite.

Wiley haussa les épaules.

— Il y a des fois où les journalistes peuvent tout flanquer par terre. Dans certaines affaires, il vaut mieux ne rien dévoiler pour éviter ce genre de gâchis. Alors, Zanny, que dis-tu de ma proposition ? Vas-tu m'aider ?

— Mais je ne sais rien.

— Tu as vécu avec ton père toute ta vie. Tu dois bien avoir vu quelque chose. Il a bien dû dire quelque chose.

Zanny pensa à la note qu'avait laissée son père et se rendit compte qu'en fait, il ne lui avait jamais rien dit. Même quand il avait écrit son dernier message, pour essayer de faire la paix avec elle, il ne lui avait absolument rien révélé. Elle ne l'avait jamais vraiment connu, et il ne lui avait jamais vraiment fait confiance.

— Rien, dit-elle.

— Alors, ouvre les yeux, répondit Wiley. Quand on ouvre les yeux, on découvre des choses.

UN CODE INDÉCHIFFRABLE

Everett Lloyd attendait dans le salon de M^{me} Finster. Zanny le regardait, cherchant à évaluer qui était cet homme débonnaire aux cheveux roux, aux yeux bleu pâle, au sourire aimable. Elle avait fait confiance à ce regard bleu et cru, à chaque mot qui sortait de cette bouche souriante. Elle avait avalé toutes ses histoires, dévoré toutes ses photos. Et il était encore là, tout sourire, prêt à lui concocter un nouveau mensonge. Eh bien ! tu ne m'y reprendras plus, « oncle » Everett, se dit-elle, parce que la petite fille que tu as devant toi ne croira plus jamais une seule de tes paroles.

— Zanny, lança M^{me} Finster d'un ton réprobateur, tu as fait attendre ton oncle.

Elle posa une assiette de biscuits devant lui et lui offrit encore du café.

Chère M^{me} Finster. Peu importe le visiteur et à quelle heure il sonnait à sa porte, elle avait toujours du café et des biscuits maison à lui offrir.

— Ce n'est pas grave, M^{me} Finster, intervint Everett Lloyd.

Il était toujours si poli, si compréhensif.

— Vous êtes venu pour savoir ce que j'avais décidé, n'est-ce pas ? demanda Zanny.

Elle essayait de garder son calme pour qu'il ne se doute de rien, pour qu'il ne sache pas ce qu'elle avait découvert sur son compte.

— Eh bien ! j'ai décidé de rester ici. M^{me} Finster, vous avez dit que vous étiez d'accord pour me garder, non ?

Zanny jeta un regard implorant à sa voisine, priant pour qu'elle ne change pas d'avis.

— Bien sûr, répondit M^{me} Finster. Je serai ravie de t'avoir ici, si c'est vraiment ton désir.

Elle lança un regard hésitant à Everett Lloyd. M^{me} Finster a de l'affection pour cet homme, comprit soudain Zanny. Elle préférerait que je parte avec lui.

— J'aimerais rester ici. Je suis à peu près sûre de trouver un emploi d'été,

reprit Zanny en jetant un regard triomphant à son « oncle ». Vous pouvez partir, vous voyez, tout est réglé. Vous n'avez pas à vous inquiéter pour moi. Vous pouvez rentrer à Chicago.

Everett Lloyd sourit d'un air un peu narquois par-dessus sa tasse de café.

— C'est exactement ce que je m'apprêtais à faire. Va préparer ta valise, Zanny. Nous avons deux places sur le vol de cet après-midi. J'ai pensé que c'était le moment idéal pour rencontrer ta nouvelle famille.

— Oh! c'est merveilleux! s'exclame M^{me} Finster.

— Je ne pars pas, répliqua Zanny.

— Zanny! s'exclama M^{me} Finster, scandalisée. En voilà une façon de parler à ton oncle!

— Je ne peux pas partir comme ça. J'ai des choses à faire. J'ai des amis... des examens à passer.

La croyait-il assez stupide pour prendre l'avion avec lui en laissant ici toutes les personnes susceptibles de l'aider?

Le sourire bienveillant d'Everett Lloyd s'évanouit.

— J'ai eu un long entretien avec le lieutenant Jenkins ce matin. Nous

sommes tous les deux d'avis qu'il vaut mieux que tu prennes le large pour quelque temps.

— Vous ne pensez pas qu'elle court un danger, quand même ? s'exclama M^{me} Finster d'une voix angoissée.

— J'ai bien peur que oui, répondit Everett Lloyd. Après tout ce qui s'est passé, Zanny, il vaut mieux ne prendre aucun risque. Fais ta valise, nous passerons quelques jours à Chicago et quand tout ça sera réglé, tu pourras revenir ici.

— Je vais vous préparer des sandwiches pour le voyage, proposa M^{me} Finster.

— Ne vous donnez pas toute cette peine, M^{me} Finster, on nous servira quelque chose dans l'avion.

Madame Finster plissa le nez d'un air dégoûté.

— Les repas en avion ! Mais c'est immangeable ! Je suis allée en Floride l'an passé voir mon fils, celui qui est dentiste. Je n'ai rien pu manger de ce qu'ils ont servi. Je ne donnerais même pas ça à un chien ! Je vais vous préparer des sandwiches au poulet. Ça va me prendre une minute.

Everett Lloyd poussa un soupir.

— C'est très gentil à vous, dit-il. Allez, Zanny, va faire tes bagages. Il ne faut pas rater notre vol.

Sans dire un mot, Zanny grimpa l'escalier et tira sa valise de dessous son lit. Mais pas pour la remplir. Pour y prendre quelque chose : le mystérieux message chiffré que son père avait laissé, et qu'elle fourra dans la poche de son jeans. Elle alla ensuite dans la chambre de M^{me} Finster faire un bref coup de téléphone. Puis, elle descendit à pas de loup l'escalier arrière qui menait à la cuisine. Postée entre le bas de l'escalier et la porte de la cour, elle pouvait voir M^{me} Finster occupée à beurrer des tranches de pain pour ses sandwiches. Zanny retint son souffle. Elle pensa à tout expliquer à M^{me} Finster, lui dire que son oncle n'était pas son oncle, mais elle imaginait difficilement la vieille dame avaler cette histoire sans broncher. Elle allait lui poser un millier de questions, auxquelles elle n'aurait jamais le temps de répondre.

Elle entendit la voix d'Everett Lloyd qui appelait M^{me} Finster depuis le salon.

M^{me} Finster l'entendit elle aussi, mais pas assez clairement.

— Quoi? Que disiez-vous, monsieur Lloyd? demanda-t-elle en se dirigeant vers le salon.

Elle n'avait pas tourné les talons que Zanny était déjà dehors.

Posté à la fenêtre du deuxième étage de la maison voisine, l'agent Wiley vit Zanny quitter la maison de M^{me} Finster, couper à travers la cour et partir en courant. Il la suivit un moment des yeux, puis abandonna son poste d'observation, monta dans sa voiture et prit Zanny en filature à bonne distance.

Zanny tambourinait des doigts sur la table en jetant des regards à la pendule. Où était Nick? « Cinq minutes », avait-il dit quand elle l'avait appelé. Mais il y avait déjà plus de dix minutes. Elle aurait peut-être mieux fait de lui donner rendez-vous dans un endroit plus éloigné de chez M^{me} Finster. Everett Lloyd devait probablement être déjà parti à sa recherche. Et si jamais il la trouvait ici? Si, après l'avoir suivie, il entrait

dans le restaurant pour la ramener ? Elle se mettrait à hurler, décida-t-elle. Il y avait d'autres clients — deux dames d'âge moyen en train de boire du café, un homme aux cheveux argentés qui dévorait du poulet frit, et un étudiant qui travaillait, une pile de livres de bibliothèque devant lui. Si jamais Everett Lloyd entrait et essayait de la faire sortir de force du restaurant, elle se mettrait à crier le plus fort possible.

Bong !

Zanny sursauta. Son cœur se mit à cogner précipitamment. Qu'est-ce qui...

L'étudiant installé à la table voisine lui lança un sourire penaud et se pencha pour attraper le livre tombé par terre. Zanny le regarda replacer l'ouvrage en haut de la pile, puis redisposer soigneusement le dos des livres pour que les étiquettes avec les titres et les cotes soient bien alignées. Zanny sentit son pouls reprendre un rythme normal.

Une main se posa sur son épaule.

Elle ouvrit la bouche, mais le cri resta en travers de sa gorge. Et elle se rendit compte qu'elle n'avait pas à crier. Ce n'était pas Everett Lloyd. C'était Nick. Il

se pencha et l'embrassa sur la joue, puis sur les lèvres. Le souffle coupé par son baiser, elle le regarda s'asseoir sur la banquette opposée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Tu avais l'air paniquée au téléphone. Il s'est passé quelque chose ?

Zanny lui parla en tremblant de sa rencontre avec Wiley, et de son « oncle » qui voulait l'emmener avec lui à Chicago. Nick secoua la tête, sceptique lui aussi.

— Tu dois avoir la frousse, lui dit-il en lui prenant les mains qu'il garda dans les siennes. Si tu veux que je fasse quoi que ce soit, tu n'as qu'à le demander.

Elle hocha la tête, remplie de gratitude.

— En fait, je ne suis pas vraiment sûre de ce que je veux. Excepté rester loin d'Everett Lloyd ou de celui qui se cache derrière ce nom. Et trouver où est l'argent.

— Tu peux t'installer chez moi, proposa Nick.

— Ton père sera d'accord ?

— Il n'est pas là. Il voyage beaucoup. Il ne rentrera que dans deux jours. Si tu cherches un endroit...

Zanny eut un pauvre sourire.

— Si seulement tu pouvais dénicher les dix millions aussi facilement que tu me trouves un endroit où me cacher...

— Tu veux que je te dise, à propos des dix millions ? Tu es sûrement bien plus près du but que tu ne le penses.

— Que veux-tu dire ?

— Réfléchis. Les agents fédéraux te considèrent comme leur meilleure chance de trouver le magot. Et ton oncle doit penser que tu l'as déjà ou que tu es sur le point de mettre la main dessus. Sinon, pourquoi voudrait-il t'emmener à Chicago ? Tu en sais plus que tu penses, Zanny.

— Tu te trompes.

Wiley avait dit la même chose.

— Je ne sais rien du tout, reprit-elle. J'aimerais tant en savoir plus.

En s'adossant contre la banquette, elle froissa l'enveloppe cachée dans sa poche. Elle la sortit et la déplia.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Nick.

— Une lettre, de mon père.

Zanny se souvint de sa réaction quand elle avait trouvé l'enveloppe cachée dans le livre. Elle la tendit à Nick.

— « À n'ouvrir qu'après ma mort ». Est-ce que c'est l'avocat qui te l'a remise ?
Zanny secoua la tête.

— Je l'ai trouvée hier dans la chambre de mon père.

Nick sourcilla.

— Et qu'y a-t-il dedans ?

— Un petit mot où il m'écrit qu'il m'aime. Le reste, je ne sais pas ce que ça veut dire.

— Comment ça, tu ne sais pas ?

— Lis-le.

Elle l'observa tandis qu'il sortait les deux feuilles de papier de l'enveloppe. Il commença par lire la lettre de son père.

Nick leva un sourcil, étonné.

— Petite Ourse ?

Zanny se mit à rougir.

— C'était mon surnom quand j'étais petite. J'ai... j'ai une tache de naissance...

Elle était rouge comme une tomate à présent. Nick sourit, puis déplia la seconde feuille de papier. Il examina la série de lettres et de chiffres en fronçant les sourcils.

— On ne peut pas dire que ça nous soit d'un grand secours, n'est-ce pas ? fit

Zanny quand il releva les yeux. Mais c'est tout ce qu'il m'a laissé. On n'a que ça.

— Ça ressemble à un code, dit Nick.

— Un code *indéchiffrable*, reprit Zanny.

— Tu n'as aucune idée de ce qu'il veut dire ?

— Pas la moindre.

— C'est forcément l'indice que nous avons cherché. Réfléchis, Zanny.

— Je ne fais que ça. Depuis que je l'ai trouvé, je me creuse les méninges. Mais je n'arrive à rien.

— Tu dois pourtant le savoir. Tu connaissais ton père mieux que personne d'autre.

— Ce qui ne veut pas dire grand-chose. À ce que je peux voir, je ne connaissais rien de lui.

Nick lui serra gentiment la main.

— Hé ! Tu ne vas pas te mettre à pleurer ? Si nous voulons résoudre cette énigme, il va nous falloir de la concentration.

Zanny secoua la tête. Elle avait effectivement envie de pleurer, mais elle savait bien que ça n'arrangerait rien ; ça ne pouvait que faire couler son mascara.

— Tu sais, reprit Nick, quand les gens veulent cacher quelque chose, ils choisissent en général un endroit auquel ils peuvent toujours avoir accès. Ce qui veut dire deux choses : soit ils trouvent une cachette dans la maison ou la propriété qui leur appartient, soit ils choisissent un endroit où ils peuvent aller n'importe quand.

— Mais nous n'avons rien trouvé chez moi.

Nick relut la lettre.

— Il faut en déduire qu'il a trouvé une cachette ailleurs, répondit Nick en se radossant sur la banquette. Réfléchis, Zanny. Connais-tu un endroit où ton père aimait aller ? Qu'est-ce qu'il faisait quand il n'était pas à la maison ?

La réponse était toute trouvée.

— Quand il n'était pas à la maison, il était au travail.

Il y passait tant de temps qu'elle se demandait parfois s'il avait *vraiment* envie de rentrer à la maison.

— Il n'avait pas de passe-temps ? demanda Nick. Des bons copains avec qui il sortait ?

— Des copains ? Mon père ?

Deux jours avant, elle aurait immédiatement et sans hésiter répondu par la négative. « Mon père n'avait pas d'amis, mon père était un ermite », aurait-elle dit. Mais depuis l'enterrement, elle s'était rendu compte que l'image qu'elle avait de lui ne correspondait pas forcément à celle qu'en avaient les autres. Elle pensa à toutes ces lettres de remerciements qu'avaient envoyées les parents des enfants dont son père avait égayé les derniers moments. Elle pensa à cet homme qu'elle avait rencontré chez M^{me} Finster et qui s'était présenté comme le meilleur ami de son père.

— On pourrait aller voir Edward Hunter, proposait-elle.

— Qui est-ce ?

— Il travaillait à l'hôpital avec mon père. Il m'a dit qu'il le connaissait bien. Il m'a raconté à l'enterrement qu'il était son meilleur ami. Peut-être qu'il pourra nous dire quelque chose qui nous aidera à trouver ce que nous cherchons.

— Bonne idée, répondit Nick. Viens, j'ai mon auto. Allons le voir.

La bibliothécaire de l'hôpital avait raconté à Zanny qu'Edward Hunter

avait acheté une vieille maison sur River Street pour la transformer en hospice pour enfants. Ils n'eurent aucune difficulté à trouver l'endroit. Mais ça ne ressemblait en rien à ce qu'avait pu imaginer Zanny. La grande bâtisse victorienne de trois étages était hérissée d'échafaudages et les planchers du hall d'entrée étaient recouverts de bâches.

— Tu es sûre que c'est bien là ? demanda Nick.

— Je crois que oui.

Zanny promenait un regard hésitant sur les murs du grand hall. L'endroit était désert.

— La porte d'entrée était ouverte. Il doit bien y avoir quelqu'un.

— Est-ce que je peux vous aider ? fit une voix derrière eux.

Zanny sursauta violemment. Elle s'accrocha à la manche de Nick, le cœur battant à se rompre, et se retourna. Un homme grand et maigre, chaussé de souliers de tennis, leur faisait face. Elle reconnut Edward Hunter, qui la fixa un moment et lui sourit.

— Zanny, n'est-ce pas ? La fille de Mitch ?

Zanny hocha la tête.

— Oui, et voici mon ami Nick Mulaney.

Edward Hunter adressa à ce dernier un sourire poli.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Eh bien...

Zanny se tourna vers Nick, qui lui fit de la tête un signe d'encouragement.

— Je voulais vous demander... j'aimerais vous parler une minute, à propos de mon père.

Le sourire qui éclairait le visage d'Edward Hunter s'évanouit aussitôt. Ses yeux s'embruèrent de larmes. Il va se mettre à pleurer, songea Zanny avec effroi. Il cligna les paupières, renifla et se força à sourire.

— Bien sûr, répondit-il. Venez dans mon bureau.

Il les guida dans le chantier en contournant les escabeaux.

— Excusez-moi pour le désordre. Je sais bien que c'est difficile à croire, mais nous devons ouvrir nos portes dans deux semaines. Quand tout sera terminé, cet endroit sera l'hospice pour enfants

malades le mieux équipé de tout l'État. Et tout ça, en grande partie grâce à ton père, Zanny. Je ne sais pas comment il a fait, mais il s'est débrouillé pour nous procurer tout ce dont nous avons besoin. Il repérait les gens à qui s'adresser, il allait les voir et les bassinait avec le projet jusqu'à ce qu'ils finissent par donner quelque chose.

Edward Hunter sourit. Il ouvrit une porte et les fit entrer dans un bureau exigü.

— Ton père était si dévoué. Il a tant fait pour financer ce projet, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi persévérant. Mais je ne t'apprends rien, n'est-ce pas ?

Zanny tombait des nues. Jamais son père ne lui avait dit le moindre mot sur cet endroit.

— Il a demandé aux ouvriers de travailler six jours par semaine pour qu'on puisse ouvrir le plus tôt possible. Mais même lui n'a pu leur faire accepter de travailler le dimanche. J'imagine que tout le monde a besoin d'au moins une journée de repos par semaine.

Il contourna un petit bureau encombré de piles de livres — des livres de

bibliothèque, à en juger par les cotes inscrites sur le dos — et de papiers. Il repoussa une pile de livres vers le coin du bureau.

— Je dois m'instruire, expliqua-t-il. Il y a tant de choses à savoir quand on veut administrer un endroit comme celui-ci. J'ai de la chance d'avoir travaillé à la bibliothèque de l'hôpital. J'ai pu emprunter tous les livres que je voulais.

Il sourit et les invita à s'asseoir.

— Eh bien, commença-t-il en s'installant dans son fauteuil. Qu'est-ce que vous aimeriez savoir ?

Que voulait-elle savoir ? Elle ne savait pas par où commencer.

— Monsieur Hunter, vous... vous connaissiez très bien mon père, n'est-ce pas ?

— Appelle-moi Ed. Oui, je crois que je le connaissais bien. Je l'ai rencontré à une réunion.

— Une réunion ?

— Une soirée des AA.

Zanny secoua la tête. Elle devait avoir mal entendu.

— Les AA ? dit Nick, d'une voix douce, en prenant la main de Zanny. Vous voulez dire les Alcooliques Anonymes ?

Edward Hunter acquiesça d'un signe de tête. Il semblait mal à l'aise.

— Je suis désolé. Je pensais que vous le saviez. Je pensais réellement...

— Ce n'est pas grave, dit Nick en serrant plus fort la main de Zanny. Ça va, Zanny ?

Zanny était trop abasourdie pour répondre. Les Alcooliques Anonymes. Son père fréquentait les Alcooliques Anonymes et elle n'en avait rien su. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il ne buvait pas. « Je ne touche pas à ça », avait-il coutume de dire. Elle se demanda comment c'était arrivé ; pourquoi il s'était mis à boire, et ce qui l'avait poussé à arrêter.

— Je me souviens de cette rencontre comme si c'était hier, reprit Edward Hunter. Parce que j'avais recommencé à boire et j'essayais de me trouver des excuses. La demande de subvention sur laquelle je comptais pour ouvrir cet hospice était tombée à l'eau. Le projet semblait voué à l'échec. Je savais bien que l'alcool ne résoudrait rien, et c'est pourquoi je me suis rendu à cette réunion. J'essayais de remonter la pente. Mais c'était dur, parce que malgré tout ce que

je pouvais me dire, je savais que je n'atteindrais jamais l'objectif pour lequel j'avais travaillé si fort et si longtemps. J'essayais simplement de m'habituer à cette idée.

Quoi qu'il en soit, j'ai discuté avec ton père ce soir-là. Je l'avais déjà vu à l'hôpital, mais nous ne nous étions jamais vraiment parlé. Il m'a posé une foule de questions. Comme si pour lui, l'hospice allait quand même devenir réalité : qu'avez-vous prévu pour telle ou telle chose, comment allez-vous gérer ceci ou cela, avez-vous pensé à ça ? On ne m'avait jamais posé autant de questions, même sur tous ces formulaires de demandes de subvention. Mon projet le passionnait. À la fin de la soirée, il m'a dit : « Il faut continuer à y croire. Quand on y croit, tout peut arriver. » Ce soir-là, j'en ai ri. Je me disais, bien sûr, tout peut arriver, il suffit peut-être d'un entrechat...

Zanny lui jeta un regard dénué d'expression. Edward Hunter rougit légèrement.

— Tu sais, comme Dorothy dans *Le Magicien d'Oz*. En tout cas, trois semaines plus tard, je plantais devant la maison

une pancarte annonçant l'ouverture de l'hospice. Nous avons reçu un don anonyme, un montant énorme, d'un riche philanthrope. Deux jours après, ton père se pointait ici pour offrir son aide.

Edward Hunter s'appuya sur le dossier de son fauteuil, les yeux à nouveau humides.

— Ton père a été comme un frère pour moi, pendant toute cette année, Zanny. Nous avons travaillé côte à côte sur ce projet chaque jour. Je l'avais vu faire des merveilles avec les enfants à l'hôpital. Nous parlions énormément. Il y a eu des moments, surtout quand un des enfants mourait...

Ses yeux s'embuèrent à nouveau.

— Il y a eu des fois où nous passions la nuit à parler, reprit-il. On passe des moments comme ça avec quelqu'un, à se confier, et on croit bien sûr connaître cette personne. Mais maintenant...

Il secoua la tête.

— ... Maintenant, quand je repense à tout ça, je me rends compte que c'était surtout moi qui parlais. Et quand lui ouvrait la bouche, c'était pour parler des enfants ou poser des questions. Il *me*

faisait parler. Ce n'est qu'après sa mort que je me suis rendu compte que je ne savais pas grand-chose de lui. En fait, il n'y a pas longtemps que je sais pour ton frère...

Frère? Le mot eut sur Zanny l'effet d'un coup de poignard. Elle avait un frère? Et personne ne le lui avait dit?

— Ça explique bien des choses, poursuivit Edward Hunter. Ça explique pourquoi il avait ce projet à cœur, pourquoi il s'occupait autant des enfants à l'hôpital.

Son regard s'assombrit.

— Je suis désolé. Je parle, je parle, et je n'ai pas encore répondu à une seule question. Qu'est-ce que tu voudrais savoir?

Tout, brûlait de répondre Zanny. Parce que même si elle avait passé toute sa vie avec son père et qu'Edward Hunter ne l'avait connu que pendant une année, il avait une solide longueur d'avance sur elle. Il savait des choses sur son père qu'elle-même n'aurait jamais devinées. Il savait des choses que son père ne lui avait jamais dites.

— Vous étiez son ami, dit Zanny. Je me demandais... s'il ne vous aurait pas laissé quelque chose ?

Edward Hunter fronça les sourcils.

— Laissez quelque chose ? Que veux-tu dire ?

— Je ne sais pas trop. J'ai pensé qu'il vous avait peut-être confié quelque chose, pour le mettre en sûreté.

Edward Hunter secoua la tête.

— Si tu parles de quelque chose qui pourrait expliquer pourquoi... pourquoi il est mort, je peux te dire que non. Il n'a rien laissé. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il... pourquoi c'est arrivé. Je suis navré.

Zanny poussa un soupir. Ils avaient compté sur la chance en venant voir cet homme, et c'était un coup d'épée dans l'eau. Elle s'apprêta à se lever.

— Vous êtes sûr ? insista Nick. Il ne vous a jamais demandé de garder quelque chose pour lui ?

Mais Zanny n'écoutait plus. Elle regardait fixement le dos des livres de bibliothèque empilés sur le bureau d'Edward Hunter, et les cotes qui y étaient inscrites.

QV
140.3
S562D
1978

WQ
240
DC2
F293
1993

QZ
210.5
F855F
1989

— Une enveloppe, peut-être ? continuait Nick. Ou un paquet ?

Edward Hunter secoua la tête.

— Je suis désolé. Il ne m'a rien laissé.

Une suite incohérente de chiffres et de lettres. Un puzzle qui soudain s'ordonnait dans la tête de Zanny.

— Vous en êtes vraiment sûr ? répétait Nick avec insistance.

— Absolument.

— Eh bien ! merci beaucoup, monsieur Hunter, interrompit Zanny. Excusez-nous, mais nous devons partir.

Nick la regarda, surpris.

— Mais...

— On s'en va, Nick.

Elle lui attrapa la main et l'entraîna vers la porte.

— Qu'est-ce que...? commença Nick une fois qu'ils furent sortis de la maison.

— Il faut que tu m'emmènes à l'hôpital. Son visage s'assombrit.

— Pourquoi? Tu es malade? Qu'est-ce qui se passe?

— Je crois que j'ai trouvé ce qu'ils veulent dire.

— Quoi?

— Les chiffres et les lettres. Je crois que j'ai résolu l'énigme. Mais il faut que nous allions à l'hôpital.

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'HÔPITAL

Zanny traversa le grand hall d'entrée de l'hôpital, Nick sur ses talons. Elle s'arrêta une seconde, le temps de s'orienter.

— C'est par là, dit-elle.

Elle s'engouffra dans un couloir, ouvrit une porte et se mit à grimper les escaliers obscurs qui menaient à la bibliothèque.

— Tu es sûre que c'est bien par là ? demanda Nick. L'endroit semble désert.

— C'est dimanche, répondit Zanny. Même dans un hôpital, c'est plus calme le dimanche.

Elle grimpait les marches quatre à quatre. Elle avait trouvé. Elle avait déchiffré le code. Elle avait résolu l'énigme que son père avait laissée, et elle brûlait de savoir où cela la mènerait. Au pas de

course, elle emprunta le couloir qui débouchait sur la bibliothèque, Nick toujours sur ses talons. Elle pensa soudain à l'argent — aux dix millions de dollars — et se demanda pourquoi son père, après tout le mal qu'il s'était donné pour les voler, ne les avait pas dépensés. C'était absurde. Elle et son père avaient toujours habité des logements modestes, ne s'étaient jamais offert de vacances coûteuses. Ils avaient toujours vécu avec le maigre salaire de ses multiples emplois sous-payés. Et elle était à deux doigts de découvrir où son père avait caché une fortune.

Elle s'arrêta devant la porte et jeta un coup d'œil à travers la vitre. L'endroit semblait désert.

— C'est là ? demanda Nick. C'est là où tu veux aller ?

Elle fit oui de la tête.

— Ça a l'air plutôt tranquille. Es-tu sûre que c'est ouvert ?

Elle essaya d'ouvrir la porte. Verrouillée. Elle se tourna vers Nick, désespérée.

— Il faut absolument entrer. Ce que nous cherchons est là, j'en suis certaine.

Nick appuya son visage contre la vitre et inspecta les lieux.

— C'est important, n'est-ce pas ?

Zanny hocha la tête.

— Très important ?

— Ça l'est pour moi.

Nick ôta son blouson de cuir et l'enroula autour de son poing.

— À ne pas faire chez papa-maman, les amis ! lança-t-il en assénant de toutes ses forces un coup de poing dans la vitre.

Abasourdie, Zanny contemplait les dégâts.

— Tu disais que c'était important, non ?

— Je vais payer la réparation, répondit-elle.

— Si tu trouves ce que tu cherches, tu pourras même leur payer une bibliothèque toute neuve !

Il passa son bras à travers la vitre brisée, déverrouilla la porte et l'ouvrit.

Zanny pénétra dans la bibliothèque et jeta un regard à la ronde. Elle fouilla dans sa poche et sortit la feuille de papier où figurait la série de chiffres et de lettres. Nick y jeta un coup d'œil, puis se mit à arpenter un des rayons de livres.

— Bon sang, dit-il, par où commencer ?

Zanny regarda à nouveau la feuille de papier. WS105.5F2P2291909.

Elle repensa aux livres empilés sur le bureau d'Edward Hunter. Les quatre derniers chiffres correspondaient aux années, sans aucun doute. Elle leva les yeux sur les galeries qui couraient autour de la bibliothèque, s'arrêtant à l'endroit où son père aimait venir lire pendant ses pauses. Elle se souvint de ce que lui avait dit la bibliothécaire : « C'est le rayon des vieux livres. Nos archives, en quelque sorte. »

— Par là.

Elle grimpa l'escalier qui menait à la galerie. Nick la suivit.

Elle se mit à inspecter les cotes inscrites au dos des livres. QS, QV, QW, QZ, WG, WM, WQ, WS.

— Voilà, s'exclama-t-elle.

WS 12... WS 52... WS 100... WS 102...

Elle brûlait.

WS 105...

Elle y était presque.

WS 105.5.

WS 105.5F2 P229 1909.

Elle l'avait trouvé. Elle avait fini par trouver.

Elle tira du rayon un épais volume relié.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Nick.
Zanny inspecta la couverture.

— Ça m'a tout l'air d'un vieux manuel de pédiatrie. Publié en... elle feuilleta les premières pages. Publié en... 1909.

— Et c'est *ça* que nous avons tant cherché ? Un manuel de pédiatrie paru il y a quatre-vingt-dix ans ?

Zanny feuilleta le livre page après page. Rien. Elle le saisit par le dos et le secoua. Rien ne tomba.

Quelle déception ! Elle qui était si sûre d'avoir trouvé. Cela ne pouvait être que ça. Les chiffres et les lettres correspondaient à la cote inscrite sur le dos de l'ouvrage. Quel autre sens pouvaient-ils bien avoir ? Il fallait qu'il y ait dans ce livre un indice, quelque chose qui lui indique où trouver le magot. Il le fallait.

— Laisse-moi regarder, dit Nick.

Il feuilleta le manuel. Rien.

Il plaça ensuite le livre en pleine lumière et examina la face interne de la

couverture, au début et à la fin du volume.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Zanny. As-tu trouvé quelque chose ?

— Je ne sais pas, mais j'ai l'impression qu'il y a une petite différence.

— Quelle différence ?

— Les couvertures. Tu vois ? Le papier qui recouvre la couverture de gauche a l'air plus ancien. L'autre est moins jauni, comme s'il était plus neuf.

— Et tu crois que ça veut dire quelque chose ?

Nick passa son ongle sur la face interne de la couverture. Il réussit à décoller un des coins et tira le papier. Quelque chose tomba sur le sol avec un bruit métallique.

Zanny se pencha. C'était une petite clef chromée. Elle la brandit triomphalement sous le nez de Nick.

— Tu as trouvé ! s'exclama-t-il.

Zanny sourit.

— *Nous* avons trouvé, corrigea-t-elle.

Elle réexamina la clef.

— Mais où cela nous mène ? À ton avis, qu'est-ce qu'elle peut bien ouvrir ?

Nick inspecta soigneusement la clef.

— On dirait le genre de clef qu'on utilise pour ouvrir un compartiment de coffre-fort.

— Coffre-fort? Tu veux parler de ces coffrets qu'on loue dans les banques?

Zanny s'adossa contre le mur et se laissa tomber. Le but qui lui avait semblé si proche s'éloignait soudain. Elle avait finalement trouvé la clef, mais elle ne pouvait pas s'en servir. Le dimanche, toutes les banques étaient fermées.

— On pourra s'en occuper demain, proposa Nick. Allez, viens, sortons d'ici. Allons chez moi.

Zanny hocha la tête. Il n'y avait rien d'autre à faire. Elle ne pouvait pas retourner chez M^{me} Finster. Et elle n'avait plus de maison à elle. Ils redescendirent l'escalier en spirale.

— Si c'est la clef d'un coffret, ce doit être dans une banque de Birks Falls, non? Nous pourrions...

Elle n'acheva pas sa phrase. Un homme se tenait juste à l'entrée de la bibliothèque.

— Qu'est-ce qu'il fait ici? demanda Nick. Comment nous a-t-il trouvés?

Zanny secoua la tête. Elle avait la bouche sèche. À son côté, Nick se crispa.

Everett Lloyd s'avavançait vers eux, le regard sinistre sous ses cheveux roux.

— Restez où vous êtes, ordonna Nick. N'approchez plus.

Le ton était sec et autoritaire. Zanny se tourna vers lui. Jamais elle n'avait vu une telle détermination dans ses yeux.

Everett Lloyd s'arrêta à deux ou trois mètres. Il examina Nick, puis tourna son regard bleu vers Zanny.

— Vas-tu laisser ton ami te dire quoi faire, Zanny ?

Zanny resta muette.

Everett Lloyd haussa les épaules.

— D'accord. Si c'est ce que tu veux. Mais je voudrais te poser une question.

— Je n'ai rien à vous dire, répliqua Zanny, et je ne tiens pas à vous entendre.

— Depuis combien de temps connais-tu ton ami Nick ? Je parie qu'il n'y a pas longtemps que tu as fait sa connaissance.

— Avez-vous compris ce qu'elle vous a dit ? gronda Nick. Elle ne veut rien entendre.

— En fait, poursuivit imperturbablement Everett Lloyd, en fixant Zanny dans les yeux, je parie qu'il n'y a que quelques jours que tu l'as rencontré.

Juste avant la mort de ton père. Je me trompe, Zanny ?

— Écoutez, mon vieux... commença Nick.

— Nick est mon ami, rétorqua Zanny. Il m'aide.

— Il t'aide à quoi faire ? À trouver les dix millions de dollars ?

Zanny ne répondit pas.

— Réfléchis, Zanny, reprit Everett Lloyd. Ta photo est parue dans le journal une semaine avant la mort de ton père. C'est à cause de cette photo que je suis ici.

— C'est vous qui le dites, rétorqua Zanny.

— Tu n'as pas à répondre à ce sale type, Zanny, intervint Nick. Viens, filons d'ici.

— Si moi je suis tombé sur cette photo, ça veut dire qu'il y a un tas de gens qui ont pu la voir, poursuivit Everett Lloyd. Allons, Zanny, tu vois bien que j'ai raison, non ? Nick est un ami tout récent. Tu viens de le rencontrer, n'est-ce pas ?

— Viens, Zanny, lança Nick.

— Je parie qu'il y a deux semaines, tu ne le connaissais ni d'Ève ni d'Adam.

Onze jours, songea Zanny. Il y avait exactement onze jours que Nick Mulaney avait pour la première fois pointé son nez au cours d'algèbre. Mais ça ne voulait rien dire. Elle n'avait aucune raison de prêter foi à ce que disait Everett Lloyd.

— Que sais-tu de lui, Zanny? demanda ce dernier. As-tu rencontré ses parents? Je parie que non. Et tu sais pourquoi? Parce qu'il ne vit plus avec eux depuis l'âge de 16 ans. Cela fait combien d'années, Nick? Sept ans, pas vrai?

Zanny regarda Nick, les yeux ronds. Sept ans? Il aurait alors... 23 ans?

— Vas-y, Nick, poursuivit Everett Lloyd. Prouve-moi le contraire. Montre-lui ton permis de conduire. Montre-lui quel âge tu as.

Zanny plongea son regard dans les yeux chocolat de Nick, mais elle n'y vit rien qui pouvait la rassurer.

— Vraiment, Zanny, tu devrais jeter un coup d'œil sur son permis de conduire, insistait Everett Lloyd. Pour voir son nom et sa date de naissance. Tu découvrirais que ton petit ami ne s'appelle pas Nick Mulaney. Ça, c'est le nom que tu leur as

donné à l'école, n'est-ce pas, Nick ? Non, Zanny, il ne s'appelle pas Nick Mulaney. Il s'appelle Pesci. Son grand-père est Luigi Pesci, l'homme à qui ton père a pris les dix millions.

Everett Lloyd tendit la main vers Zanny.

— Viens avec moi, Zanny. Viens.

Elle sentit la main de Nick lui enserrer le bras.

— Je ne vois pas où tu veux en venir, mon vieux, mais elle ne va pas avec toi. Elle ne croit pas un mot de tes sornettes. Pas vrai, Zanny ?

Zanny regardait fixement l'homme roux qui lui tendait la main. Elle n'avait aucune raison de le croire. Il lui avait menti. Il avait menti aux policiers. Il n'était pas celui qu'il prétendait être. Et voilà qu'il essayait maintenant de tout embrouiller en affirmant que Nick n'était pas non plus celui qu'il prétendait être. Eh bien, elle allait lui montrer ! Elle se tourna vers Nick.

— Montre-moi ton permis de conduire, dit-elle en soutenant le regard de Lloyd.

S'il pensait lui faire peur avec tous ses mensonges ! Elle allait lui montrer !

— Mais enfin, Zanny... protesta Nick.

— Allez, Nick, montre-le-lui, lança Everett Lloyd.

— Ne te mêle pas de ça! rugit Nick d'une voix si forte que Zanny sursauta.

Il serra violemment son bras.

— On s'en va. Allez viens!

— Lâche-moi, Nick, tu me fais mal.

Mais il ne lâcha pas sa prise.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Nick? raila Lloyd. Tu ne veux pas lui montrer ton permis de conduire?

— Je t'ai dit de te mêler de tes affaires! gronda Nick.

— Nick...

Confuse, Zanny essaya de se dégager. Mais il tint bon. Ses doigts enserraient son bras comme une pince.

— Nick, lâche-moi.

— C'est ça, Nick, lâche-la, ordonna Everett Lloyd.

Zanny cessa de respirer. Il venait de sortir un revolver qu'il pointait sur Nick. Avant qu'elle n'ait eu le temps de comprendre, Nick l'avait ramenée devant lui et la maintenait contre lui d'une poigne de fer. Soudain, Zanny sentit quelque

chose lui presser la tempe. Quelque chose de dur et de froid.

— Lâche ce revolver, ordonna Nick d'une voix grondante, sinon tu peux lui dire adieu !

Glacée de terreur, Zanny se mit à frissonner de manière incontrôlable. Comment une chose pareille pouvait-elle lui arriver ?

— Nick, je t'en prie...

Elle tenta de se libérer, mais le bras de Nick l'enserrait comme un étau. On ne riait plus. Ce n'était plus une blague. Le sol se mit à tourner sous ses pieds. Non, cela n'était pas possible, songea-t-elle, prise de nausée. Ils mentaient — ils lui avaient tous menti — son père, Everett Lloyd, et maintenant Nick ! Une seule chose les intéressait : l'argent.

Everett Lloyd avait toujours son arme pointée, mais sur Zanny à présent. Il les regardait d'un air lugubre.

Nick réitéra son ordre, en articulant chaque syllabe.

— Lâche ce revolver.

Lentement, Everett Lloyd abaissa son arme. Les muscles de Zanny se crispèrent. Et si jamais il tentait quelque

chose? Et si Nick tenait parole? Lloyd laissa tomber le revolver, qui heurta le sol avec un bruit métallique. Il se redressa.

Zanny sentit la pression du canon sur sa tempe se relâcher. Et soudain, ce ne fut plus sur elle que Nick pointait son arme, mais sur Everett Lloyd. Celui-ci s'en aperçut aussitôt. Il avait vu Nick le mettre en joue lorsqu'il s'était redressé.

Everett Lloyd regarda le revolver, puis s'adressa à Nick.

— Tu vas me tuer? Ici? Dans un hôpital?

Il jeta un regard à la ronde.

— Et ensuite, tu vas la tuer, elle aussi?

Il regarda Zanny.

— S'il me tue, il va falloir qu'il te tue aussi, Zanny. Penses-y. Tu es le seul témoin. Tu es la seule personne qui le verra tirer sur un homme désarmé!

Nick releva légèrement le canon de son arme.

— Non! hurla Zanny.

Elle écrasa violemment de son talon le pied de Nick. Elle visa le cou-de-pied, l'endroit le plus sensible. En même temps, elle se lança en avant de toutes

ses forces pour se dégager de son étreinte.

Nick jura bruyamment et lâcha prise. Zanny alla se cogner contre le mur. Puis elle entendit un bruit, une sorte de chuintement suivi d'un son mat. Elle jeta un coup d'œil vers Everett Lloyd qui, les mains vides, regardait Nick, les yeux écarquillés. Son revolver était toujours sur le sol. Puis elle regarda Nick. Une grande tache de sang avait fleuri sur son t-shirt. Son visage exprimait la plus totale surprise. Il resta une seconde suspendu dans les airs, comme si une main gigantesque le tenait par le collet, puis s'effondra comme une masse.

— Mon Dieu! gémit Zanny. Mon Dieu!

Everett Lloyd se pencha pour récupérer son arme.

— Pas un geste, Lloyd! ordonna une voix derrière lui.

L'agent spécial Wiley, pistolet à la main, se tenait dans l'encadrement d'une porte qui devait donner sur un escalier de secours. Jamais Zanny n'avait été aussi heureuse de voir apparaître quelqu'un.

— Avec ton pied, Lloyd, envoie tout doucement ce revolver par ici, ordonna Wiley. J'ai dit *tout* doucement.

Lentement, avec une réticence évidente, Everett Lloyd obéit. Le revolver glissa sur quelques mètres.

— Parfait, dit Wiley.

Il ne quittait pas Lloyd des yeux et pointait toujours son arme sur lui.

— Maintenant, Zanny, je veux que tu ailles chercher ce revolver et que tu me l'apportes.

Les jambes flageolantes, Zanny se remit sur ses pieds. Nick était étendu devant elle, complètement immobile, mort ou mourant. Elle avait envie d'aller le rejoindre, de le toucher, d'effleurer ses lèvres si douces. L'angoisse lui noua l'estomac. Elle lui avait fait confiance. Elle s'était fiée à lui. Elle refusait de croire qu'il l'avait trompée, qu'il lui avait menti depuis le premier jour, quand il l'avait guettée à la sortie de l'école.

— Zanny? appela l'agent Wiley. Tu m'entends?

Sans un mot, Zanny hocha la tête. Ses genoux s'entrechoquaient si fort qu'elle

dut prendre appui sur le mur pour se redresser.

— Va chercher le revolver, Zanny, répéta Wiley.

Il parlait lentement, comme s'il s'adressait à un enfant.

Zanny se dirigea vers l'arme d'un pas chancelant; elle refusait de regarder Everett Lloyd.

— Prends-le par le canon, poursuivit Wiley. C'est ça. Doucement. Apporte-le-moi, maintenant.

Zanny fit demi-tour.

— Ne fais pas ça, Zanny, lança Everett Lloyd derrière elle. Ne lui donne pas cette arme. Tu ne peux pas plus lui faire confiance que tu pouvais faire confiance à Nick.

Zanny se retourna lentement vers lui. Une vague de colère la submergea.

— Vous allez me dire, peut-être, que lui non plus n'est pas ce qu'il prétend? Qu'il n'est pas un agent de la DEA? Eh bien, ne vous fatiguez pas! Je ne vous écouterai pas. Comment pourrais-je vous croire? Vous n'êtes pas qui vous prétendez être. Vous n'êtes pas mon oncle!

— Tu as raison, Zanny, dit Wiley d'un ton enjôleur. Ne l'écoute pas, et apporte-moi le revolver.

— Je ne sais pas ce qu'il t'a raconté, Zanny, reprit Everett Lloyd, mais je suis ton oncle. Et je travaillais en équipe avec ton père.

— En équipe ?

— Quand il était flic. C'est comme ça qu'il a rencontré ta mère. C'est moi qui les ai présentés.

— Tu mens, Lloyd, coupa Wiley. Je lui ai déjà tout dit sur ton compte.

— J'ignore ce qu'il a bien pu te dire, Zanny. Mais s'il t'a raconté que ton père était un voleur, il t'a menti. Ce n'est pas comme ça que ça s'est passé.

— Tu ne pourrais pas la fermer ? lança Wiley d'un ton hargneux. Ferme-la, sinon je...

— Sinon quoi, Wiley ? Tu vas tirer sur un homme désarmé devant témoin ? Ou comptes-tu la tuer elle aussi, et invoquer la légitime défense ?

Les yeux gris ardoise de Wiley ressemblaient à de la pierre.

— Juste après ta naissance, ton père a quitté la police pour travailler avec la

DEA, reprit Lloyd. C'était une « taupe », un agent infiltré dans la pègre. Wiley était son contact. Celui qui était censé le soutenir, le protéger, faire en sorte qu'on ne découvre pas pour qui il travaillait.

— La ferme ! répéta Wiley.

— Mais il y a eu un pépin, pas vrai Wiley ? Quelque chose n'a pas marché et tout de suite après, la voiture de ton père a explosé. Excepté que ce n'était pas ton père qui était dedans. C'était ta mère. Voilà comment ta mère est morte, Zanny. Dans un attentat à la bombe. Et c'est là que ton père a décidé de rendre coup pour coup. Il a décidé de frapper le clan Pesci, Luigi Pesci surtout, à l'endroit où ça leur ferait le plus mal — le portefeuille, et l'honneur. Wiley était censé le soutenir aussi sur ce coup, n'est-ce pas ?

— Je te préviens, Lloyd, si tu ne la fermes pas...

— Ton père a manigancé alors une grosse transaction de drogue. Il a attendu jusqu'à ce qu'avec leurs ventes, les Pesci aient ramassé dix millions en liquide. Et il est parti avec le magot. Il les a humiliés en leur soufflant leur argent sous le nez. Wiley était de la partie,

n'est-ce pas Wiley? Si je ne m'abuse, c'est même toi qui as coordonné toute l'opération? Je me trompe?

Wiley fit un pas vers Lloyd.

— Et puis il est arrivé quelque chose, poursuit celui-ci. Quelque chose qui n'était pas prévu au programme, pas vrai, Wiley? Qu'est-ce que c'était? Mike s'est-il rendu compte de ce que tu prévoyais faire? Il a deviné que tu comptais mettre la main sur l'argent et filer avec, n'est-ce pas? Et il t'en a empêché, n'est-ce pas? Il a mis le holà et a dû prendre le large avec la petite pour échapper aux Pesci, à la DEA et surtout à toi, Wiley. N'est-ce pas?

Wiley tendit la main vers Zanny.

— Donne-moi le revolver, ordonna-t-il.

Zanny hésita. Si Everett Lloyd était bien son oncle, alors Wiley lui avait menti. Et si Everett Lloyd lui racontait des sornettes, c'est que Wiley lui avait dit la vérité.

Les yeux bleus de Lloyd cherchèrent ceux de Zanny.

— Je sais sur toi des choses que personne d'autre ne connaît. Je sais que

quand tu étais bébé, tu ne voulais jamais dormir. Tu n'imagines pas le nombre de nuits que j'ai passées à te promener dans mes bras, quand ta mère me faisait jouer la gardienne d'enfant.

— Ne l'écoute pas, Zanny. Donne-moi le revolver.

— Et je sais que tu as une tache de naissance, continua Everett Lloyd. Sur ton... sur ta fesse droite. En forme d'ourson. C'est pour ça que quand tu étais petite, ton père t'appelait Petite Ourse.

Zanny faillit lâcher le canon du revolver. Elle plongea ses yeux dans ceux de Lloyd : ils étaient du même bleu pâle que ceux de la jeune fille qu'il lui avait montrée sur les photos et qu'il disait être sa mère. « Ils peuvent truquer des photos à un point tel qu'on ne peut le détecter à l'œil nu », lui avait raconté Wiley. « Ils peuvent faire des choses incroyables avec les ordinateurs », avait-il ajouté. Mais que pouvaient-ils savoir des taches de naissance ? Quel ordinateur pouvait inventer le surnom que lui avait donné son père ?

Zanny avait moins de deux ans quand son père avait disparu de la circulation.

Pourquoi se serait-on donné la peine de recueillir ce genre de renseignement avant ? Qui est-ce que cela aurait pu intéresser ? Vivait-on vraiment dans un monde où les bons ou les méchants — ou n'importe qui — montaient des dossiers sur des bébés, taches de naissance comprises, juste au cas où ? Elle resserra sa prise sur le canon du revolver ; dans l'autre, elle tenait la clef qu'elle avait trouvée dans la bibliothèque.

Wiley releva un peu son arme pour mieux viser Lloyd. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes minuscules.

— Je l'ai trouvé, déclara soudain Zanny.

Elle brandit la clef au bout de son bras, pour que les deux hommes puissent bien la voir.

— J'ai trouvé le magot. Il est dans un coffret dans une banque. Voilà la clef.

Wiley avança d'un pas. Il ne quittait pas Lloyd des yeux, tout en jetant des coups d'œil furtifs et avides sur la clef.

— Donne-la-moi, petite. Donne-moi la clef.

Zanny sourit.

— D'accord, dit-elle. Attrapez-la !

Elle lança la clef en direction de Wiley, en prenant soin de viser trop haut et trop loin, par-dessus sa tête. Et à la seconde même où, aveuglé par la cupidité, Wiley leva les yeux pour suivre sa trajectoire, Zanny lança le revolver à Everett Lloyd. Et tout se passa ensuite au ralenti, comme dans un film, lorsque le personnage principal fait un rêve. Un rêve mortel.

Wiley avait détourné le regard un très bref instant, juste assez cependant pour permettre à Lloyd d'attraper le revolver.

— Couche-toi ! hurla Lloyd à Zanny. Couche-toi !

Zanny plongea au moment même où la clef heurtait le sol et se mettait à glisser sur le plancher ciré. Wiley ramena son regard vers Lloyd, relevant progressivement le canon de son arme. Everett Lloyd recula, fit un pas de côté vers le mur. Zanny n'en croyait pas ses yeux. Elle assistait à un duel. Devant ses yeux, deux hommes se faisaient face, chacun pointant sur l'autre une arme mortelle.

Deux coups de feu claquèrent. Presque en même temps, bien que Zanny eût la certitude que Wiley avait tiré le premier.

Lloyd alla rebondir contre le mur sous l'impact. Son revolver tomba bruyamment sur le sol. Wiley le remit en joue. Zanny, glacée d'effroi, vit Everett Lloyd tituber vers l'endroit où était tombée son arme, le visage livide et crispé de douleur. Elle s'élança de l'autre côté, arriva près de Nick et lui arracha le revolver qui était encore dans sa main. Et Wiley tomba, comme une pierre qui heurte la surface d'un étang. Il tomba face contre terre, et Zanny entendit le son mat que fit son front en heurtant le sol. Une grosse tache de sang maculait son blouson. Une seconde après, Everett Lloyd s'effondrait lui aussi.

LE COFFRET

Zanny versa de la crème dans son café, et regarda les nuages qu'elle formait tournoyer et disparaître. Elle n'avait pas dormi de la nuit. Mille pensées avaient assailli son cerveau. Elle avait vécu tant de bouleversements et de revirements de situation en un si court laps de temps. Tous ses points de repère avaient changé. Il lui aurait fallu une carte pour se réorienter. Mais elle pouvait au moins compter sur quelqu'un en qui elle avait confiance, à présent.

En face d'elle, Everett Lloyd — oncle Everett — s'efforçait de couper sa tranche de jambon avec le côté de sa fourchette. Sans grand succès.

— Attends, dit Zanny.

Elle lui prit sa fourchette et son couteau et coupa le jambon en petits morceaux.

Il avait le teint blafard ; son bras gauche, en écharpe, pendait, inerte. Mais apparemment, il se sentait mieux à voir l'ardeur avec laquelle il attaquait ses œufs et son jambon. Zanny se demanda comment était sa femme — sa tante Margaret — et ce que serait sa vie avec ses deux jeunes cousins. « Prépare-toi, l'avait avertie son oncle à l'hôpital. De notre côté, la famille n'est pas grande. Mais du côté de Margaret, il y a du monde ! On doit louer des chaises supplémentaires à l'Action de grâces et à Noël pour recevoir toute la tribu ! Quelle fiesta ! »

Zanny avait peine à l'imaginer. Elle qui avait toujours passé des fêtes si modestes et si tranquilles. Noël à deux.

Son oncle lui jeta un coup d'œil en buvant son café.

— Nerveuse ?

— Je voudrais qu'il soit déjà là, répondit-elle.

Le lieutenant Jenkins devait les retrouver dans ce restaurant, en face de la banque où son père avait loué un compartiment de coffre-fort.

— Ne t'en fais pas, la rassura son oncle. J'ai l'impression que le lieutenant Jenkins est un gars plutôt ponctuel.

Il lui sourit gentiment.

— Qu'allons-nous faire si les dix millions y sont ?

Everett Lloyd haussa les épaules.

— Alors nous pourrons clore cette affaire une fois pour toutes. Ton père était un type bien, Zanny. Il a eu des moments durs dans sa vie, des moments vraiment durs, d'abord quand ton frère est mort et après, quand ta mère a été tuée. Mais c'était un homme bien, et je crois qu'il voulait bien faire. Restons-en là pour le moment, et oublions le reste.

Zanny se replongea un instant dans la contemplation de son café, puis leva les yeux vers son oncle.

— Jusqu'à hier, j'ignorais complètement que j'avais un frère.

Everett Lloyd se pencha par-dessus la table et lui prit la main.

— Je suis désolé, Zanny. Il y a tant de choses à rattraper, tant de trous à combler. Nous n'avons pas encore passé beaucoup de temps ensemble jusqu'ici.

Zanny hocha la tête et refoula des larmes de frustration.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il avait la leucémie. Il est mort à l'âge de cinq ans. Une mort lente, Zanny, et une épreuve terriblement pénible pour ta mère et ton père. Surtout pour ton père. Il a eu toutes sortes de problèmes après la mort d'Alex.

Alex. Elle avait eu un frère autrefois, qui s'appelait Alex.

— Mike s'est mis à boire. À se porter volontaire pour les missions les plus dangereuses. J'étais un flic moi aussi, à l'époque, et je savais ce que ça voulait dire travailler comme « taupe ». Et ton père, on aurait dit qu'il avait besoin de s'exposer, de vivre sur la corde raide. À mon avis, c'est pour ça qu'il est entré à la DEA. Et qu'il a accepté de travailler sur l'affaire Pesci. Et après l'assassinat de ta mère...

Il laissa sa phrase en suspens et poussa un soupir.

— Mais il a réussi malgré tout à surmonter ça. Il a fait ce qu'il fallait, Zanny. Il t'a protégée. Il a arrêté de boire. Il s'est trouvé un emploi sérieux où on le

respectait. Et c'est de ça que les gens vont se rappeler, Zanny. C'est ce souvenir de lui qu'ils vont garder.

— Qui l'a tué ? Wiley ou Nick ?

— Wiley. Je ne pense pas qu'il l'ait fait intentionnellement. Il a dû voir ta photo dans le journal et vous repérer. Je crois qu'il est entré chez vous pour essayer de dénicher où l'argent était caché, et que ton père l'a surpris. Ils ont dû se battre, un coup est parti et ton père a été tué accidentellement. Wiley aurait été stupide de le tuer sans savoir d'abord ce qu'il avait fait du magot.

— Et c'est aussi Wiley qui a tué M^e Sullivan ?

— Il semble que oui. Mais si on en croit les résultats de l'expertise médico-légale, c'est Sullivan qui a brûlé le dossier de ton père. Et vu ce qu'il en restait dans la corbeille, il l'a brûlé *bien avant* de mourir, avant que Wiley lui tombe dessus.

— Mais pourquoi ? Pourquoi M^e Sullivan a-t-il voulu détruire le dossier de mon père ?

Everett Lloyd haussa les épaules. Il fit descendre les dernières miettes de son

petit déjeuner avec une rasade de café noir.

— Là, tu me poses une colle, répondit-il. Probablement parce qu'il y avait quelque chose dedans qu'il ne voulait pas voir tomber sous le nez de qui que ce soit. Tu sais, Zanny, c'est bien possible qu'il y ait des points qui ne seront jamais élucidés.

Des détails non résolus. Des points d'interrogation. Il restait trop de questions qui allaient demeurer sans réponse. Zanny prit une gorgée de son café.

— Pourquoi Wiley m'a-t-il dit que tu n'étais pas mon oncle ?

— Pour te déstabiliser. Pour s'assurer que si tu trouvais l'argent, c'est à lui seul que tu irais le dire. Il voulait le magot, Zanny. C'est ce qu'il voulait déjà il y a quinze ans, et c'est ce qu'il voulait hier.

Everett Lloyd jeta un coup d'œil vers la porte.

— Voilà le lieutenant, annonça-t-il.

Il consulta sa montre, qu'il portait maintenant au poignet droit.

— À l'heure pile, comme je te l'avais dit.

Zanny fronça les sourcils et aperçut le lieutenant Jenkins qui se dirigeait vers

leur table. Son cœur se mit à battre à se rompre. Dans quelques minutes, elle allait ouvrir le coffret que son père avait loué à la banque. Soulever le couvercle du passé.

L'opération prit plus de temps qu'elle l'avait prévu. Elle n'aurait jamais imaginé qu'il y eût autant de paperasserie : d'abord les documents de la cour et les formalités juridiques, puis les innombrables formulaires en trois exemplaires que le lieutenant et elle-même durent signer. Quand on leur amena enfin le coffret dans un cubicule exigü, Zanny s'étonna de le trouver si petit, si mince, si facile à transporter. Comment imaginer qu'une si petite boîte puisse contenir quelque chose valant une fortune pareille ? Son enthousiasme retomba. Encore un cul-de-sac, songea-t-elle.

Le lieutenant Jenkins sortit la clef du coffret de sa poche. Il allait l'introduire dans la serrure quand il se ravisa et la tendit à Zanny, qui la saisit d'une main tremblante. Lentement, elle donna un tour de clef, puis ferma les yeux et murmura une prière tout en soulevant le

couvercle. Elle rouvrit les yeux. Le coffret ne contenait qu'une enveloppe et un épais cahier relié en cuir rouge, avec une note sur le dessus fixée par un élastique. Elle jeta un coup d'œil au lieutenant et à son oncle, qui firent un signe d'assentiment. Elle se saisit d'abord de l'enveloppe. Quelqu'un, son père fort probablement, y avait écrit : *À l'intention d'Everett Lloyd, ou des autorités, à ouvrir après ma mort.* L'enveloppe était épaisse et semblait bourrée de papiers. Zanny l'examina un instant, puis la tendit à son oncle.

Celui-ci, après avoir lu le message inscrit dessus, passa son doigt sous le rabat et l'ouvrit. Il en tira une liasse de documents dactylographiés. Tandis qu'il commençait sa lecture, Zanny s'empara du petit cahier relié. Elle fit glisser l'élastique et déplia le petit mot. Le message était bref et elle reconnut l'écriture de son père.

Zanny, ta mère voulait qu'il soit pour toi. Ce n'est pas grand-chose, mais ça t'appartient. Elle t'aimait énormément. Papa.

Zanny ouvrit le cahier. C'était un journal. L'écriture ne lui était pas familière et n'avait rien à voir avec le griffonnage de son père. Elle était fine, serrée et élégante. « À ma petite fille chérie », avait-on inscrit à l'encre bleue sur la page de garde. Suivait une date qui avait toujours eu beaucoup d'importance pour Zanny : sa date de naissance. Les larmes lui montèrent aux yeux. Après s'être demandé toute sa vie à quoi pouvait bien ressembler la voix de sa mère, voilà qu'elle entendait enfin celle-ci lui parler, lui confier ses pensées. Elle feuilleta le cahier et trouva la page où s'arrêtait le journal. Elle regarda la date : deux mois après son second anniversaire.

Elle entendit son oncle soupirer à côté d'elle. Il tendit la liasse de papiers au lieutenant Jenkins.

— Eh bien ! voilà qui répond à deux questions, dit-il. On sait pourquoi maître Sullivan a voulu détruire le dossier, et ce qu'il est advenu des dix millions des Pesci.

Zanny referma le journal de sa mère et le pressa contre sa poitrine. Elle regarda son oncle.

— Il semble que ton père ait utilisé l'argent pour financer un hospice pour enfants, lui dit-il.

— L'hospice d'Edward Hunter! s'exclama Zanny.

Tout collait parfaitement. Peu de temps après qu'Edward Hunter eut rencontré son père, un donateur anonyme avait fourni la somme nécessaire pour ouvrir un centre où accueillir les enfants en phase terminale. Son père passait tous ses moments libres auprès des enfants atteints d'un cancer incurable. Son petit frère à elle était mort de leucémie. Voilà donc où étaient passés les dix millions de dollars. Voilà ce qu'il en avait fait. Et voilà pourquoi, après toutes ces années, il avait recommencé à respirer, ici, à Birks Falls. Quel dommage qu'il ait trouvé la paix trop tard.

Le lieutenant Jenkins hocha la tête.

— Ton père explique ici qu'il n'a pas réfléchi à ce qu'il allait faire de l'argent une fois qu'il l'aurait en sa possession. Il ne pensait qu'à se venger. Ce n'est que lorsqu'il a rencontré Edward Hunter qu'il a su quoi en faire.

— Il a demandé à William Sullivan de préparer les papiers, ajouta son oncle.

Une des conditions, c'est que le nom du donateur demeure secret.

— Ce qui explique pourquoi M^e Sullivan a brûlé le dossier, renchérit Zanny. Pour protéger cet anonymat.

Son oncle hocha la tête.

— Mais pourquoi M^e Sullivan a-t-il été tué ? insista Zanny.

— Il protégeait le secret de ton père, répondit le lieutenant. C'est pourquoi il a détruit le dossier. Wiley l'a tué en essayant de le faire parler.

Le lieutenant replia les papiers et remit le tout dans l'enveloppe.

— Je ne sais pas ce que vont dire les agents fédéraux, mais si vous voulez mon avis, il ne pouvait pas mieux utiliser cet argent. Cet hospice sera une bénédiction pour bien des familles.

Une larme glissa sur la joue de Zanny. Elle avait cru connaître son père : elle n'avait presque rien su de lui.

Everett Lloyd jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Voilà notre taxi, annonça-t-il.

— Attendez ! s'écria M^{me} Finster. Elle déboula de la cuisine et fourra un sac de papier brun dans les mains de Zanny.

— Je vous ai préparé un petit casse-croûte. C'est un long voyage en avion. Vous aurez faim.

— Mais ils nous serviront quelque chose pendant le vol, M^{me} Finster, protesta Zanny.

M^{me} Finster plissa le nez d'un air dédaigneux.

— Je vous ai fait des sandwiches au poulet. Il y a des biscuits aussi. Vous m'aviez dit combien vous les aimiez, monsieur Lloyd. Alors j'ai écrit la recette pour votre femme. Elle est dans le sac, avec les biscuits.

— Merci beaucoup, M^{me} Finster, répondit l'oncle de Zanny. Merci pour tout.

M^{me} Finster regarda Zanny, puis elle se précipita soudain sur elle pour l'embrasser.

— Bonne chance, ma chérie, dit-elle en la serrant contre elle.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle les essuya du revers de son tablier.

— Mes garçons disent tout le temps que je pleure pour un rien. Je crois qu'ils ont raison.

Zanny sourit.

— Je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait, M^{me} Finster. Jamais.

— Ce n'était rien. N'importe qui aurait fait la même chose.

— Peut-être, répondit Zanny. Mais c'est vous qui l'avez fait, et je veux vous dire à quel point je l'ai apprécié.

Elle se pencha et embrassa M^{me} Finster sur les deux joues.

La vieille dame rougit.

— Bon, il est temps que vous partiez.

Elle releva soudain la tête.

— Le vol sera long. Je vais te chercher des magazines, tu auras quelque chose à lire...

— Ne vous dérangez pas, répondit Zanny.

Elle sentait le poids réconfortant du journal de sa mère dans son sac. Elle l'avait lu de la première à la dernière ligne durant la nuit, et elle comptait bien le relire. Et le relire encore, jusqu'à en mémoriser chaque mot.

— J'ai déjà de la lecture.

— Quelque chose d'intéressant ?

— Oh oui ! *très* intéressant.

Table des matières

1	BIRKS FALLS	7
2	NICK	33
3	DÉPRESSION?	49
4	LE TESTAMENT	72
5	MICHAEL ALEXANDER	111
6	UN ARTICLE DE PRESSE	124
7	L'ONCLE EVERETT	144
8	UNE FOUILLE	166
9	NOUVEAU MEURTRE	194
10	JENNIFER MASTERS	211
11	UN CODE INDÉCHIFFRABLE	227
12	LA BIBLIOTHÈQUE DE L'HÔPITAL	251
13	LE COFFRET	275